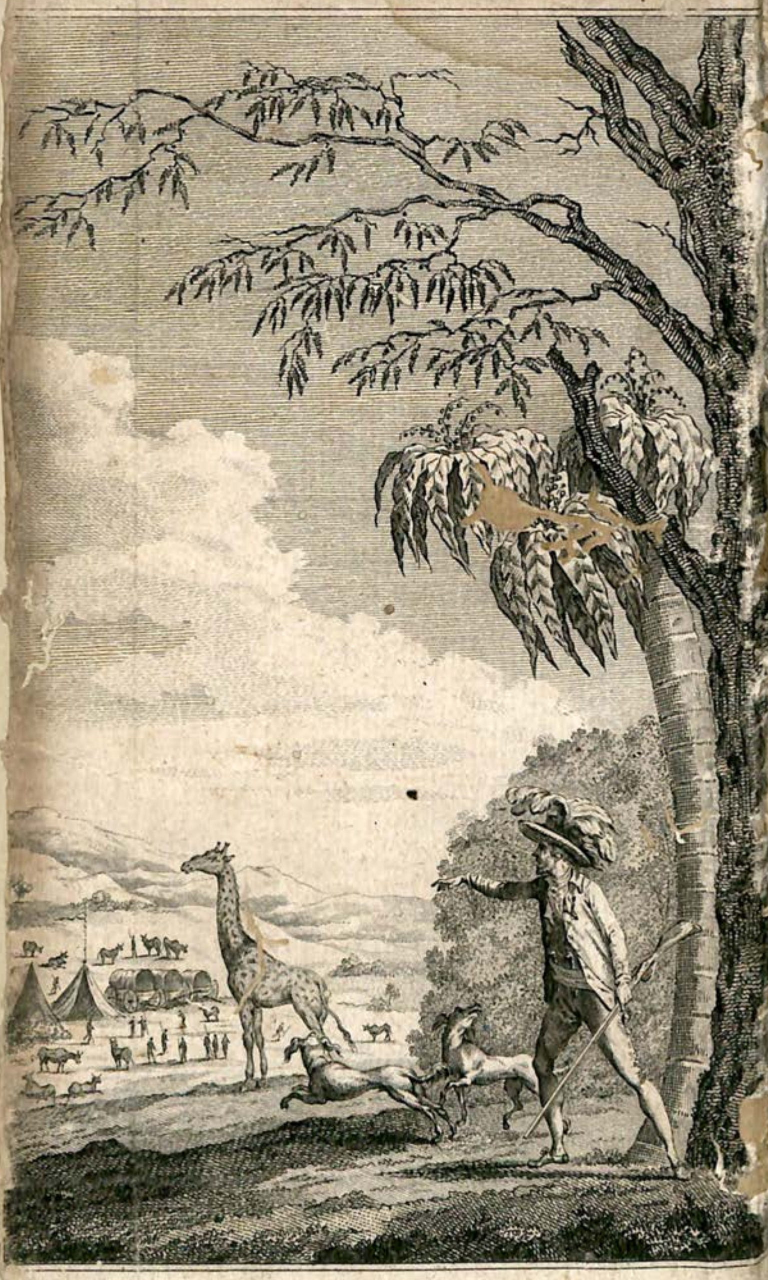
00032976

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-1.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016



VOYAGE

DE MONSIEUR LE VAILLANT

DANS L'INTÉRIEUR

DE L'AFRIQUE,

PAR

LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

Dans les Années 1780, 81, 82, 83, 84 & 85.

ME. PREMIER. Vol I

32976

LIBRARY ... ROYAL ASIATIC ...

AAd 7

A PARIS,

Chez LEROY, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie, n° 15.

M. DCC. LXXXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

00032976

A MONSIEUR BOERS,

ANCIEN FISCAL INDÉPENDANT

DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

PENSIONNAIRE DE LEYDE, &c.

MONSIEUR,

Je vous ai dédié mon Livre : le Public en sera moins étonné que vous.

Je suis avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur

LE VAILLANT

AVIS AU RELIEUR.

TOME PREMIER.

Il faut placer le Campement dans le Pays des Grands Namaquois, au frontiſpice de l'Ouvrage.

La Vue des montagnes du Cap de Bonne-Eſpérance, *Page* 22

Le Camp de Pampoen-Kraal, 166

Le Hottentot, *Planche I*, 212

La Hottentote, *Planche II*, 261

Narina, jeune Gonaquoiſe, *Planche IV*, 307

TOME DEUXIÈME.

Le Hottentot Gonaquoi, *Planche III*, 2

Le Caffre, *Planche V*, 214

La femme Caffre, *Planche VI*, 216

La Hottentote, *Planche VII*, 346

La Girafe male, *Planche VIII*, 393

La Girafe femelle, *Planche idem*, 394

PRÉFACE.

Il a plu aux Nomenclateurs de l'Hiſtoire Naturelle d'établir des rapports & de calquer l'anatomie des animaux ſur celle de l'homme; au moyen de cet arrangement qui n'eſt guères ſenſible qu'aux gens de l'Art, il arrive que la partie ſur laquelle poſe un oiſeau dans toute ſa force, ſe nomme les *doigts;* que celle qui s'élève plus ou moins perpendiculairement, aulieu d'être la jambe, comme on le croit communément, ſe nomme le *pied;* que celui-ci, ſurmonté par le talon, eſt immédiatement ſuivi par la jambe, qui d'ordinaire paſſe pour la *cuiſſe*, & qu'enfin cette dernière partie qui, dans l'oiſeau vivant n'eſt preſque pas remarquable, ſe trouve cachée & ne fait pour ainſi dire qu'un avec le corps même de l'animal : d'où l'on peut conclure que le pied d'un Héron, par exemple, eſt auſſi grand que tout ſon corps;

aſſertion qui paroîtroit ridicule, abſurde, ſi l'on n'étoit prévenu que cette diſtribution méthodique eſt adoptée par tous les Savans. Il eſt donc clair qu'un oiſeau ne marche pas ſur ſes pieds & ſes talons, mais uniquement ſur ſes doigts. J'ai cru cet avertiſſement néceſſaire pour me faire comprendre, s'il m'arrive, dans le récit de mes Voyages ou dans l'Ouvrage plus étendu dont il n'eſt en quelque ſorte que l'introduction, de parler, d'après ces convenances, de mes acquiſitions en quadrupèdes, oiſeaux, &c. Obligé de me ſervir des termes & des meſures adoptés par les Ornithologiſtes, les perſonnes qui ne ſont pas Naturaliſtes & qui daigneront me lire, auroient infailliblement trouvé dans les trois quarts de mes Deſcriptions, de l'erreur ou de l'obſcurité, ſi je ne leur donnois cette clef, indiſpenſable à quiconque jetteroit pour la première fois les yeux ſur cette partie de l'Hiſtoire Naturelle.

Je pardonne à ces Ouvrages volumineux, à ces compilations immenſes où l'on met à contribution les Livres anciens, où les textes ſont tout au long cités, où, par cela

ſeul qu'ils ſont anciens, on préſente comme des vérités immuables, les rêves de l'imagination ou de l'ignorance. Mais lorſqu'épris de la manie d'une Science, & ne trouvant pas en ſoi les reſſources propres à en étendre les progrès; que du fond de ſon Cabinet on prétend établir des principes & dicter des loix; qu'on abuſe des dons heureux du génie pour propager de vieilles erreurs, & couvrir de toutes les graces de l'élocution les menſonges avérés de nos Pères; qu'on les déguiſe, qu'on les tourmente, qu'on ſe les approprie en connoiſſance de cauſe, je ne fais point grâce à l'Ecrivain qui ſe pare ainſi de la dépouille d'autrui, quelque peine qu'il ait priſe pour en raſſortir les lambeaux.

Bien réſolu de ne parler que de ce que j'ai vu, de ce que j'ai fait, je ne dirai rien que d'après moi-même, & certes on ne me reprochera pas les fautes de ceux qui m'ont précédé.

Si, dans quelques endroits de mes récits, on rencontre des obſervations diamétralement oppoſées à celles des autres Voyageurs, je n'entendrai pas toujours conclure de là

qu'ils se sont trompés ; je ne veux déprécier personne ; j'aimerois mieux (sur certains articles) imaginer que la différence des temps ou des points de vue, en a produit dans les rapports & les résultats ; ce ne seroit plus, si l'on veut, qu'une erreur ; une illusion d'optique.

Mais sur les objets qui, pour avoir été trop légèrement aperçus, défigurent essentiellement la vérité, mon sentiment, quoiqu'il ne cherche point à prévenir, ne pliera jamais, lorsqu'il sera sûr du fait ; & qu'il marchera précédé de ses preuves.

Il n'y a pas un siècle que le goût des Voyages s'est répandu dans l'Europe ; le François sur-tout plus qu'aucun autre Peuple, heureux dans sa Patrie, attaché comme la moule par son *bissus* à sa terre natale, le François se déplaçoit avec peine, regardoit une absence d'un mois comme une espèce de dévouement ; il se contentoit d'attendre, & recevoit avidemment les contes ridicules de quelques charlatans téméraires sur les Pays lointains ; il s'amusoit des récits de leurs découvertes merveilleuses & de leurs aventures incroyables ;

incroyables ; l'exagérateur Ecrivain marchandoit, ſi je puis parler ainſi, avec la crédulité publique, & ſe trouvoit trop payé de ne voir rabattre que la moitié de l'enflure & du merveilleux de ſon livre. Les Sciences croupiſſoient dans les ténèbres de l'incertitude, & l'Hiſtoire Naturelle n'étoit pas même encore à ſon enfance.

Peu à peu le génie des découvertes a déployé ſes ailes ; les Arts & les Lettres ont cédé la place aux Sciences ; la paſſion des Voyages s'eſt éveillée ; ce déſir toujours plus inſatiable de connoître & de comparer s'eſt agrandi en proportion des miracles qu'il a produits ; on n'a plus connu de bornes à meſure que les dangers ſe ſont applanis ; & ce qui paroiſſoit autrefois un obſtacle inſurmontable, n'eſt aujourd'hui qu'une excuſe puérile, un moyen honteux de cacher ſa foibleſſe & ſon inertie.

Plus qu'aucun autre, élevé dans des principes tout-à-fait contraires, j'ai nourri dans mon cœur le goût le plus ardent pour les Voyages, & quoique j'aie fait depuis pour l'étouffer, ce n'eſt qu'en cédant à mes tranſ-

ports que je suis parvenu à en modérer la violence.

J'ai traversé les mers; j'ai voulu voir d'autres hommes, d'autres productions, d'autres climats; je me suis enfoncé dans quelques déserts ignorés de l'Afrique: j'ai conquis une petite portion de la terre.

Je ne songeois point à la réputation; je ne connoissois point en moi de titres pour y parvenir; je ne m'occupois que de mes plaisirs.

Mes amis & ma famille ont voulu me persuader que la relation de mes Voyages & le détail de mes découvertes en Histoire Naturelle pourroient être de quelqu'utilité; je leur livre cette relation & ces découvertes telles qu'elles sont & pour ce qu'elles valent, n'entendant y attacher d'autre mérite que la complaisance, & renonçant à toute espèce de prétention littéraire dont je ne serois pas en état de porter le fardeau. Ce que je suis, ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, voilà tout ce que je me suis proposé de leur apprendre.

On trouvera peut-être étrange que, pour

donner la relation d'un Voyage récemment entrepris en Afrique, j'aie été forcé de me replier sur le passé, & de conduire mes Lecteurs dans l'Amérique méridionale sur les premiers pas de mon enfance; j'ai cru qu'il ne seroit pas mal à propos de justifier, par les commencemens de ma vie, ma manière de voir, de penser & d'agir qui conservera toujours le goût du terroir, & qui, jugée peut-être avec sévérité, ne manqueroit pas de choquer ces esprits intolérans qui ne souffrent jamais sans humeur qu'on leur enlève leurs préjugés, & qu'on ose heurter de front les *principes & les usages* jusques là généralement adoptés; mais de quelqu'œil qu'on envisage cette hardiesse à rendre mes pensées, à prétendre redresser jusqu'aux erreurs même du Génie, il m'importe qu'on sache qu'aucune haine particulière, aucune envie, aucuns déplaisirs secrets ne sauroient balancer dans mon ame l'intérêt de la vérité, que je chéris par dessus tout, & que je lui ai sacrifié, dans plus d'une rencontre, celui même de l'amour propre.

Je présenterai à la suite de cet Ouvrage,

aux Amateurs d'Hiſtoire Naturelle; la deſcription générale de tous les individus, quadrupèdes & oiſeaux que je me ſuis procurés dans mes courſes, & que je poſsède actuellement; j'y joindrai les gravures coloriées de ceux qui ſont inédits, & de ceux qui juſqu'à préſent ſont encore inconnus; on y verra des genres abſolument neufs, des variétés conſidérables dans les eſpèces. Quoique la Girafe ait été décrite & gravée dans quelques Auteurs, cela ne m'empêchera pas de recommencer ces deux opérations: ce qui a été dit juſqu'à préſent ſur cet animal, & les deſſins qui en ont été faits ne reſſemblant guères à l'original qui exiſte dans mon Cabinet; & à l'étude que j'ai faite de ſes mœurs dans ſon Pays natal.

PRÉCIS HISTORIQUE.

La partie Hollandoiſe de la Guyanne ſoumiſe à la domination de la Compagnie d'Occident, eſt peut-être la moins connue des Naturaliſtes, quoiqu'elle ſoit ſans contredit de toute l'Amérique Méridionale celle qui offre dans tous les genres les productions les plus curieuſes & les plus extraordinaires. Placée ſous le climat brûlant de la Zône Torride à 5 degrés Nord de la Ligne, cette Région, encore enveloppée de la croûte des temps, recèle, ſi je puis m'exprimer ainſi, le foyer où la Nature travaille ſes exceptions aux règles générales que nous croyons lui connoître; elle a, ſur une étendue d'environ cent lieues de côtes, une profondeur preſqu'illimitée; c'eſt là que le fleuve SURIMAN promène ſes eaux majeſtueuſes. Sur ſa rive gauche, à trois lieues de la Mer, s'élève PARAMARIBO, Chef-lieu de cette vaſte Colonie; c'eſt ma patrie & le berceau de mon enfance. Elevé par des parens inſtruits qui travailloient à ſe procurer par eux-mêmes les

objets intéressans & précieux qui sont répandus dans ce Pays, j'avois continuellement sous les yeux les produits de leurs acquisitions; je jouissois à mon aise de leur Cabinet très-intéressant: j'aurai, dans la suite, occasion d'en parler. Dès mes plus jeunes années, ces tendres parens qui ne pouvoient un moment se détacher de moi, souvent exposés par leurs goûts à des Voyages lointains, à de longs séjours aux extrémités de la Colonie, m'emmenoient avec eux, & me faisoient partager leurs courses, leurs fatigues & leurs amusemens. Ainsi j'exerçai mes premiers pas dans les Déserts, & je naquis presque Sauvage. Quand la raison, qui devance toujours l'âge dans les Pays brûlés, eut commencé à luire pour moi, mes goûts ne tardèrent point à se développer; mes parens aidoient, de tout leur pouvoir, aux premiers élans de ma curiosité. Je goûtois tous les jours, sous d'aussi bons maîtres, des plaisirs nouveaux; je les entendois disserter, d'une façon qui étoit à ma portée, sur les objets acquis & sur ceux qu'on espéroit se procurer dans la suite: tant d'idées & de rapports, s'amassoient dans ma tête confusément à la vérité dans les commencemens, mais peu à peu avec plus d'ordre &

de méthode; la Nature a donc été ma première institutrice parce que c'est sur elle que sont tombés mes premiers regards.

Bientôt le désir de la propriété & l'esprit d'imitation, passions favorites de l'enfance, vinrent donner de l'impétuosité, je pourrois dire de l'impatience, à mes amusemens. Tout disoit à mon amour-propre que je devois aussi me faire un Cabinet d'Histoire-Naturelle; je me laissai caresser par cette idée séduisante, &, sans perdre de temps, je déclarai traîtreusement la guerre aux animaux les plus foibles, & me mis à la poursuite des Chenilles, des Papillons, des Scarabées, en un mot de toutes les espèces d'Insectes.

Lorsqu'on travaille pour son propre compte, on peut, avec des moyens bornés, des talens novices & peu développés, faire un mauvais ouvrage; mais, on a, ce me semble, toujours assez bien réussi pour soi-même si l'on n'a négligé, ni temps, ni soins, ni peines & si l'on y a déployé toutes ses facultés, toutes ses forces. D'après ces dispositions, indices presque certains des succès, je voyois se former sous mes mains & s'accroître de jour en jour ma jolie collection d'Insectes; j'en faisois le plus grand cas; je l'estimois outre mesure: j'en étois l'unique

créateur ; c'eſt dire aſſez combien je la trouvois ſupérieure à celle de mes parens : l'orgueil eſt un aveugle qui fait marcher de pair les chefs-d'œuvres de la Sottiſe & du Génie.

Tout concentré dans ma jouiſſance, je n'avois pas encore ſenti que toujours l'obſtacle ſe préſente & vient ſe placer entre l'entrepriſe & le ſuccès.

Dans une de nos courſes, nous avions tué un Singe de l'eſpèce que dans le Pays on nomme *Baboën*; c'étoit une femelle : elle portoit ſur ſon dos un petit qui n'avoit point été bleſſé ; nous les enlevâmes tous les deux ; de retour à la Plantation, mon Singe n'avoit point encore déſemparé les épaules de ſa mère ; il s'y cramponnoit ſi fortement que je fus obligé de me faire aider par un Nègre pour l'en détacher ; mais, à peine ſéparé, il ſe lança comme un oiſeau ſur une tête de bois qui portoit une perruque de mon père ; il l'embraſſa de toutes ſes pattes, & ne voulut abſolument plus la quitter ; ſon inſtinct le ſervoit en le trompant ; il ſe croyoit ſur le dos & ſous la protection de ſa mère ; il étoit tranquille ſur cette perruque ; je pris le parti de l'y laiſſer & de le nourrir avec du lait de Chèvre ; ſon erreur dura

environ trois semaines; après quoi, s'émancipant de sa propre autorité, il abandonna la perruque nouricière, & devint par ses gentillesses l'ami & le commensal de la maison.

Je venois d'établir, sans m'en douter, le Loup dans la bergerie; un matin que je rentrois dans ma chambre dont j'avois eu l'imprudence de laisser la porte ouverte, je vis mon indigne élève qui faisoit son déjeûné de ma superbe collection; mon premier transport fut de l'étouffer dans mes bras; mais le dépit & la colère firent bientôt place à la pitié, quand je m'aperçus qu'il s'étoit livré lui-même par sa propre gourmandise au plus cruel supplice; il avoit, en croquant les Scarabées, avalé les épingles qui les enfiloient; c'est en vain qu'il faisoit mille efforts pour les rendre. Ses tourmens me firent oublier le dégât qu'il me causoit; je ne songeai plus qu'à le secourir; & mes pleurs & tout l'art des Esclaves de mon père que j'appelois de tous côtés à grands cris, ne purent le rendre à la vie: cet accident me renvoyoit fort loin sur mes pas; mais il ne put me rebuter; je me livrai bien vîte à de nouvelles recherches; &, non content d'un trésor unique, j'en voulus réunir plusieurs. Je songeai, par une pro-

greſſion naturelle, aux Oiſeaux. Nos Eſclaves ne m'en fourniſſoient point aſſez à mon gré; je m'armai de la Sarbacane & de l'Arc Indien; en peu de temps, je m'en ſervis avec beaucoup d'adreſſe; je paſſois les journées entières à l'affût; j'étois devenu un Chaſſeur déterminé. Ce fut alors qu'on s'aperçut, & que je ſentis moi-même, que ce goût ſe changeoit en paſſion; paſſion vive qui troubloit juſqu'aux heures du ſommeil, & que les années n'ont fait que fortifier.

Quelques amis m'ont accuſé de froideur & d'inſenſibilité; un plus grand nombre a trouvé téméraires les voyages ſinguliers que j'ai entrepris dans la ſuite; je pardonne volontiers aux uns & n'ai rien à dire aux autres; cependant pour peu qu'on daigne s'arrêter aux premiers pas de mon enfance, cette apparence d'originalité ſurprendra moins, & l'on verra que mon éducation en eſt à la fois & la cauſe & l'excuſe.

Quelque temps après, mes parens, qui avoient fixé leur départ pour l'Europe, & qui n'aſpiroient plus qu'au bonheur de ſe réunir dans le ſein de leurs familles, ayant mis ordre à leurs affaires, je montai avec eux ſur le Navire *Catharina*; le 4 Avril 1763, on leva l'ancre, & l'on prit la route de la Hollande. Je partageois,

dans la joie de mon cœur, tous les projets de plaisirs & de fêtes auxquels se livroient mes parens durant la traversée; une curiosité bien naturelle à mon âge ajoutoit à mes transports; mais cette agitation, ou plutôt ce délire, ne me rendoit pas insensible aux regrets. Je ne pouvois dévenir ingrat en si peu de temps, & perdre de vue si tranquillement la terre bienfaisante qui m'avoit vu naître; je jetois souvent mes regards vers les rives heureuses dont je m'éloignois de plus en plus. A mesure qu'elles fuyoient & qu'emporté par les vents, je m'approchois des climats glacés du Nord, une tristesse profonde flétrissoit mon ame & venoit dissiper les prestiges de l'avenir.

Après une traversée cruelle & dangereuse, nous jetâmes l'ancre au Texel, à neuf ou dix heures du matin, le 12 Juillet suivant.

Nous étions donc enfin en Europe; tout ce que je voyois étoit si nouveau pour moi, je montrois tant d'impatience, je fatiguois les gens de tant de questions, chaque objet qui s'offroit à ma vue, me paroissoit si extraordinaire que j'étois moi-même un objet d'étonement aux yeux de ceux qui m'entouroient. Cependant mes importunités ne mettoient pas toujours

les rieurs contre moi, & je payois bien amplement en remarques piquantes sur l'Amérique, les instructions qu'on avoit la complaisance de me donner sur l'Europe.

Après avoir passé quelque temps en Hollande, nous nous rendîmes en France dans la Ville où mon père est né, & l'on me fixa dans le sein de sa famille : c'est là que je donnai nouvelle carrière à mes goûts, dans le Cabinet de M. Bécœur. Il offroit, pour l'Ornithologie d'Europe, la collection la plus nombreuse & la mieux conservée que j'aye jamais rencontrée.

A Surinam, je m'étois fait une manière de déshabiller les Oiseaux qui me réussissoit assez bien, mais qui parloit fort peu à l'imagination, encore moins aux yeux. Je ne connoissois d'autre méthode que d'en déposer les peaux dans de grands livres pour les conserver; ici, un autre spectacle éveilloit tous mes sens; il falloit, outre le mérite de la conservation, leur restituer leurs formes : ces deux points essentiels m'embarassoient; je résolus de m'en faire une étude particulière & je m'y livrai tout entier; j'étois chasseur déterminé. Pendant un séjour de deux ans en Allemagne, un autre de sept en Lorraine & en Alsace, je fis un dégât d'oiseaux incroyable;

je voulois aussi joindre la connoissance approfondie des mœurs à la distinction des espèces, & je n'étois parfaitement satisfait de mes chasses que lorsque j'étois parvenu à surprendre le male & la femelle en situation qui ne me permît pas de douter de leur sexe; j'ai souvent passé des semaines entières à épier des espèces d'oiseaux avant de pouvoir me procurer la paire.

C'est donc dans l'espace de huit ou neuf ans qu'à force de soins, de peines, de tentatives & de dégâts, je suis parvenu non-seulement à rendre à ses animaux, si frêles & si délicats, leur forme naturelle, mais même à les maintenir dans cette conservation intacte & pure qui fait le mérite de ma collection. C'est aussi par cette longue habitude de vivre avec eux dans les champs, dans le bois, dans tous les lieux de leurs retraites les plus cachées, que j'ai appris à distinguer les sexes d'une manière invariable: Art divinatoire, si je puis m'exprimer ainsi, que je ne prétends pas donner comme un mérite bien éminent, mais qui est l'apanage d'un très-petit nombre d'Ornitologistes. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de voir dans des Cabinets, d'ailleurs assez curieux, tantôt des divorces forcés, tantôt des alliances monstrueuses

& contre-nature; là on place, comme mâle & femelle, deux êtres qui jamais ne se sont rencontrés; plus loin un mâle & sa femelle sont annoncés & classés comme deux espèces différentes, &c.

J'amassois de plus en plus des connoissances dans cette partie intéressante de l'Histoire-Naturelle; mais j'avoue que, loin de me contenter, elles ne faisoient que me prouver toute l'insuffisance de mes forces: une carrière plus étendue devoit s'ouvrir devant moi; l'occasion sembloit m'appeler de loin & m'inviter à ne pas différer plus long-temps.

Dans le courant de 1777, une circonstance favorable me conduisit à Paris. Je portai, comme tout Etranger qui arrive pour la première fois dans cette Capitale, mon tribut d'admiration aux Cabinets des Curieux & des Sçavans. J'étois ébloui, enchanté de la beauté, de la variété des formes, de la richesse des couleurs, de la quantité prodigieuse des individus de toute espèce qui, comme une contribution forcée, viennent des quatre parties du monde se classer méthodiquement, autant que cela se peut faire, dans un espace malheureusement toujours trop limité. En trois années

de séjour, je vis, j'étudiai, je connus tous les Cabinets importans; mais, le dirai-je, ces superbes étalages me donnèrent bientôt un mal-aise, ils laissèrent dans mon ame un vide que rien ne pouvoit remplir; je ne vis plus, dans cet amas de dépouilles étrangères, qu'un dépôt général où les différents êtres rangés, sans goût & sans choix, dormoient profondément pour la science. Les mœurs, les affections, les habitudes, rien ne me donnoit des indications précises sur ces choses essentielles? C'étoit l'étude qui, dans ma première jeunesse, m'avoit le plus intéressé; je connoissois, il est vrai, divers Ouvrages d'Histoire Naturelle, mais remplis de contradictions si rebutantes que le goût qui n'est pas encore formé ne peut que beaucoup perdre à les lire: j'avois sur-tout dévoré les chefs-d'œuvres immortels consacrés à la postérité par un des plus grands génies; je brûlois tous les jours un nouvel encens aux pieds de sa statue; mais son éloquence magique ne m'avoit pas séduit au point d'admirer jusqu'aux écarts de son imagination & je ne pouvois pardonner au Philosophe les exagérations du Poëte.

D'ailleurs & par-dessus tout, je songeois continuellement aux parties du Globe qui n'ayant

point encore été fouillées, pouvoient, en donnant de nouvelles connoiſſances, rectifier les anciennes ; je regardois comme ſouverainement heureux, le mortel qui auroit le courage de les aller chercher à leur ſource ; l'intérieur de l'Afrique, pour cela ſeul, me paroiſſoit un Pérou. C'étoit la terre encore vierge. L'eſprit plein de ces idées, je me perſuadois que l'ardeur du zèle pouvoit ſuppléer au génie, & que pour peu qu'on fut un obſervateur ſcrupuleux, on ſeroit toujours un aſſez grand écrivain. L'entouſiaſme me nommoit tout bas l'être privilégié auquel cette entrepriſe étoit reſervée ; je prêtai l'oreille à ſes ſéductions, & de ce moment je me dévouai. Ni les liens de l'amour, ni ceux de l'amitié ne furent capables de m'ébranler ; je ne communiquai mes projets à perſonne. Inéxorable, & fermant les yeux ſur tous les obſtacles, je quittai Paris le 17 Juillet 1780.

VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE.

VOYAGE

AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

IMPATIENT de réaliser mes projets, je me rendis en Hollande. Je visitai les principales villes de la République, & leurs curiosités; Amsterdam enfin m'offrit des trésors dont je n'avois nulle idée. Tous les Savans daignèrent me recevoir; tous les cabinets me furent ouverts: entr'autres, je ne pouvois me lasser d'admirer celui de M. Temminck, trésorier de la Compagnie des Indes, & la brillante collection qu'il renferme. J'y remarquai une foule d'objets précieux que je n'avois jamais vus en

France. Tout m'y parut extrêmement rare, & de la conservation la plus pure. Sa superbe volière aussi, me présenta, dans une suite admirable, le double aspect de l'Art & de la Nature réunis pour tromper les climats. C'est là qu'il est permis à l'œil enchanté d'admirer, vivans, les individus les plus beaux & les moins connus; c'est là qu'on voit, par les soins assidus qu'on leur prodigue, les oiseaux les plus éloignés, les plus étrangers l'un à l'autre, multipliant, se propageant, comme s'ils vivoient dans leur pays natal. Ce spectacle, je l'avouerai, servit encore à redoubler mon ardeur, & me raffermit pour jamais contre tous les obstacles & tous les périls que j'avois résolu d'affronter.

Je ne tardai point à me lier particulièrement avec M. Temminck. Cet Amateur me combloit d'honnêtetés; il pouvoit, plus qu'aucun autre, favoriser mes desseins. Je n'hésitai point à les lui confier. Il m'approuva, & me mit bientôt au fait des moyens que je devois employer pour réussir; il n'épargna lui-même ni soins ni démarches; je fus assez heureux pour obtenir la permission de passer au Cap sur un vaisseau de la Compagnie. Mon départ fut arrêté. J'obtins

de mon respectable ami ces recommandations si puissantes & si généreuses, sans lesquelles, par une fatalité singulière, comme on le verra bientôt, je serois infailliblement tombé dans les plus cruels embarras.

Je m'occupois sans relâche des préparatifs nécessaires pour ce grand Voyage. Lorsque je me fus procuré tout ce que je prévoyois devoir m'être utile dans l'intérieur de l'Afrique, je pris congé de mes amis, & de l'Europe. Une chaloupe vint me recueillir, & me conduisit au Texel, à bord du *Held-Woltemaade*, vaisseau destiné pour Ceylan, mais qui devoit relâcher au Cap de Bonne-Espérance. Notre Capitaine se nommoit *S*** V***. Le vent n'étant point favorable pour sortir du Texel, nous l'attendîmes pendant huit jours. Dans cet intervalle, j'appris que notre navire étoit un *ex-voto* de la Compagnie des Indes, en mémoire d'une belle action d'un Habitant du Cap, nommé *Woltemaade*, lequel, pendant une tempête affreuse, avec le secours de son cheval, étoit parvenu à sauver quatorze Matelots d'un navire naufragé dans la Baie de la Table, mais qui lui-même, victime de ses généreux efforts,

avoit péri dans une dernière tentative, accablé, par ſa propre fatigue, par celle de ſon cheval, & le poids des malheureux qui s'étoient jetés en foule ſur lui, dans la crainte qu'il ne retournât plus au vaiſſeau avant qu'il fût entièrement ſubmergé. On peut voir une deſcription très-détaillée & très-attendriſſante de cette cataſtrophe, dans le Voyage au Cap, du docteur Sparmann.

Enfin, le vent s'étant déclaré favorable, nous levâmes l'ancre le 19 Décembre 1780, à onze heures du matin, veille préciſe de la déclaration de guerre de la part des Anglois à la Hollande. Vingt-quatre heures plus tard, la Compagnie ne nous auroit pas permis de partir; ce qui ſeroit venu, fort mal-à-propos, me contrarier & renverſer peut-être toutes mes réſolutions, & plus encore mes eſpérances. Un très-gros temps, & une brume fort épaiſſe nous permirent de traverſer la Manche ſans être aperçus des Anglois; nous gagnâmes la Pleine-mer, fendant les flots en toute ſécurité, & ne ſoupçonnant pas que le feu de la guerre ſe fût embraſé de toutes parts. Nous allions tantôt bien, tantôt mal, & ſuivions le *Mercure*, autre

vaisseau de la Compagnie, qui faisoit même route que nous, & nous commandoit. Jusques-là, notre Voyage ne nous offrit rien de remarquable ; mais nous devions nous ressentir bientôt de l'ébranlement général.

Je savois que, dans une traversée de trois ou quatre mois, peut-être de six, j'éprouverois plus d'un instant de désœuvrement & d'ennui ; en conséquence, je m'étois précautionné là-dessus avant de partir, & j'avois emporté quelques Livres ; parmi mes Traités d'Histoire naturelle, & mes Relations de Voyages, j'avois *la Caille*. Je m'amusois de préférence à le lire ; mais je me rappelle qu'un jour, tombant sur un passage anti-philantropique, & plein de fanatisme, je jetai tout-à-coup le Livre avec humeur, & me promis bien de n'en pas continuer la lecture. Voici ce passage : « L'usage » d'aller à la chasse des Négres fugitifs & bri- » gands, comme à celle des animaux sauvages, » n'a rien qui puisse choquer la délicatesse Euro- » péenne ; du moment où des hommes utiles dans » la Société renoncent à leur état, par un esprit » de libertinage & de cupidité, ils se dégradent » au-dessous des bêtes, & méritent les plus rigou-

» reux traitemens ». Mais depuis, réfléchissant au caractère humain, doux & si tolérant, dont on fait par-tout honneur à ce Savant, je repris son Livre & j'y trouvai ces réflexions: « Pré-» jugé à part, lequel est préférable à l'autre, de » celui qui cultive les Arts, & qui invente des » exceptions contraires aux règles de la loi na-» turelle, ou de celui qui, content du premier né-» cessaire se conduit suivant les maximes d'une » équité stricte & scrupuleuse » ? Je me rappelai alors que les Lettres & les Sciences avoient perdu l'Abbé de la Caille, avant qu'il eût mis la dernière main à son Journal; & je rejetai sur l'ignorance barbare de l'Editeur ce paragraphe infâme, qui ne pouvoit, en aucune manière, être échappé à la plume d'un Prêtre, d'un Savant, d'un Philosophe.

Le premier Février 1781, étant par trois degrés nord de la ligne, nous fûmes avertis, au point du jour, qu'on découvroit une voile à l'horizon; le *Mercure* étoit alors en avant presque hors de vue, & nous avions un calme plat; toutes nos lunettes furent inutilement braquées; ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous pûmes distinguer

& reconnoître que ce n'étoit qu'un petit bâtiment. Les uns le croyoient François, d'autres soutenoient qu'il étoit Anglois ; chacun raisonnoit à sa façon, & formoit des conjectures, en attendant les certitudes. On s'apperçut, quelques heures après, qu'il se faisoit remorquer par deux chaloupes, & qu'il venoit à nous, à force de rames. C'étoit, assuroit-on alors, un bâtiment en détresse qui s'approchoit pour demander du secours ; nous le laissions arriver fort tranquillement. Vers les trois heures après-midi, le voyant à la demi-portée, nous assurâmes notre Pavillon par un coup de canon en blanc ; mais nous fûmes étrangement surpris de recevoir, dans notre dunette, un boulet qui fut suivi de toute la bordée ; le Corsaire en même temps arbora pavillon Anglois.

Je chercherois en vain à peindre l'étonnement, la stupéfaction de tout l'équipage dans cette aventure imprévue. Il n'y avoit peut-être pas sur le vaisseau un seul homme qui se fût jamais trouvé à une action. Le Capitaine & les Officiers, habitués à voyager paisiblement, n'avoient jamais commandé en pareille circonstance : attaqués de la sorte, sans s'y être attendus, sans

avoir eu le temps de faire aucuns préparatifs, ni même de se bastinguer, on se figure aisément quelle devoit être la consternation de ces pauvres gens. L'épouvante, & sur-tout la confusion étoient peintes sur tous les fronts. Les Officiers crioient à tue-tête; les Soldats, toutes recrues, qui n'avoient jamais chargé un fusil, ne savoient auquel entendre, à quoi répondre; en un mot, à sept heures du soir, nous n'avions pas encore brûlé une amorce. Le Corsaire nous canonnoit sans relâche; il nous sommoit de nous rendre, nous menaçant de nous couler à fond, si nous résistions plus long-temps. Notre Capitaine, dans une agitation convulsive, ne cessoit de lui crier qu'il n'étoit point maître de se rendre ainsi à discrétion, qu'il falloit, pour cela, s'adresser au *Mercure*, qui étoit son Commandant. Le bon-homme avoit entièrement perdu la tête.

Enfin, comme par miracle, un petit vent s'étant élevé, le *Mercure* s'approche & demande à notre Capitaine pourquoi on ne tiroit pas; il lui répond qu'il avoit attendu ses ordres, & que c'étoit au Commandant à donner le signal pour se battre; excuse tout-à-fait plai-

ſante dans la bouche d'un marin attaqué par un petit bâtiment de ſeize pièces de huit, tandis qu'il en avoit trente-deux d'un plus gros calibre, plusieurs pierriers, & trois cents hommes; outre l'équipage!

Le *Mercure* commençant à tirer, nous commençâmes auſſi à faire feu de tous bords; &, quoique le *Mercure* ſe trouvât entre l'Anglois & nous, n'importe, nous tirions toujours. Nos gens, que ce déſordre favoriſoit, s'étoient enivrés à qui mieux-mieux; ils alloient, couroient ſans ſavoir où, ſe heurtoient, chancelоient, revenoient ſans ſavoir pourquoi; on crioit; on pleuroit d'un côté; on juroit; on ſe fâchoit d'un autre; le Chapelain lui-même, ſans doute pour ſe donner du courage, n'avoit pas craint de ſe livrer aux mêmes excès; je le vis, une lanterne à la main, deſcendre à la Sainte-Barbe remplie de vingt-cinq milliers de poudre deſtinés pour Ceylan, & en rapporter, ſans la moindre précaution, de quoi faire des cartouches; car il eſt à remarquer qu'il n'y en avoit pas une ſeule de proviſion, & que, depuis le matin, on n'avoit pas ſongé à en préparer.

Après avoir abymé toutes nos manœuvres, & nous avoir criblés de toutes parts, le Corsaire nous abandonna à onze heures du soir. Il étoit fort loin que nous tirions toujours. Quel beau moment pour les Poltrons ! Comme ils se démenoient alors, & parcouroient le pont d'un pas ferme, haussant la voix, & provoquant l'ennemi qu'ils n'entendoient plus ! Pourtant on le craignoit encore; personne n'osa se coucher. Je passai, comme les autres, toute la nuit au bel air, étendu sur un sac au milieu des fusils rangés; mais, à tous momens, réveillé par les alertes très-vives de ceux qui faisoient la garde, & que le bruit des canons Anglois poursuivoit sans cesse. On peut se faire une idée du désordre qui avoit régné dans cette bagarre : le lendemain, lorsqu'on flamba les pièces, on trouva des canons remplis jusqu'à la bouche, & qui contenoient jusqu'à trois charges de poudre, alternativement entassées l'une sur l'autre, avec autant de boulets. Plusieurs fusils avoient été chargés les balles les premières : je suis bien persuadé que, sans le *Mercure*, nous eussions été pris; heureusement nous en fûmes quittes pour la peur. Il n'y

avoit effectivement que ce fantôme capable de consterner des Officiers, au point de se laisser canonner, pendant quatre heures, sans oser riposter par un seul coup. L'Anglois croyoit certainement que nous n'avions point de canons, ou que ceux qu'il voyoit étoient de bois; la moindre résistance, de notre part, lui eût fait aussi-tôt lâcher prise, & sans doute il se seroit retiré plus vîte qu'il n'étoit venu.

Je n'achèverai point ce tableau, vraiment digne des crayons plaisans de Calot, sans rapporter un dernier trait qui rappelle le rire sur mes lèvres, au moment où j'écris. J'errois çà & là de la dunette au pont & du pont à la chambre (car, n'ayant point de commission sur le navire, je n'avois aucun ordre à donner ni à recevoir), j'aperçus le Gardien des papiers de la Compagnie fidélement assis auprès de la boîte mystérieuse, & tout prêt à la lancer par la fenêtre au moindre signal d'un péril imminent. Celui-là du moins étoit à son poste : mais le devoir l'y fixoit beaucoup moins que la terreur. Elle s'étoit emparée de tous ses sens. « Vaillant, » s'écria-t-il, Vaillant, c'est fait de nous. Eh ! » mon ami, nous sommes perdus, nous sommes

» perdus » ! Je faisois mes efforts pour le rassurer, & l'engageois à changer d'air, afin qu'il changeât de contenance ; un boulet vint traverser la chambre avec un fracas horrible ; je vis mon homme tomber comme une masse, immobile & sans mouvement ; je le crus mort ; mais peu à peu il se releva de lui-même en poussant de profonds sanglots. Pour cette fois, je ne pus tenir à cette scène touchante, & j'allai plus loin donner un libre cours à mes éclats de rire.

N'étoit-il pas odieux, que des hommes faits par leur état, par leur âge & leur expérience, pour donner des exemples de bravoure & d'honneur, y manquassent d'une façon si honteuse, dans une circonstance où il ne falloit qu'une minute pour dissiper toute alarme & faire rentrer dans le néant le chétif Corsaire qui nous harceloit ; tandis qu'au contraire des enfans, à peine assez forts pour soulever un cable ; avoient montré vingt preuves de zèle, de constance & d'intrépidité. Ce qui me révoltoit davantage, & me divertissoit en même temps, c'est qu'on paroissoit convaincu le lendemain, qu'on avoit coulé-bas le bâtiment Anglois qui avoit disparu. Je ne pouvois enten

dre, ſans murmurer, les complimens réciproques qu'on s'adreſſoit ſur la manière vigoureuſe dont chacun s'étoit défendu la veille; mais, au contraire; fermement perſuadé que l'ennemi n'avoit pas même reçu un ſeul de nos boulets, je ne pus m'empêcher d'en plaiſanter, & de dire mon ſentiment ſur-tout au premier Pilote, *Van Groenen*, que j'avois vu ſe comporter le plus mal pendant l'Action, & qui, pour le moment, montroit beaucoup d'orgueil & de jactance; les Matelots rioient ſous cappe; il s'en aperçut; mais le plus grand nombre ne pouvant, en conſcience, ſe déclarer pour lui, il fallut bien qu'il s'en tînt au bon témoignage de ſon amour-propre. Pour couronner l'œuvre, le Médecin *Engelbregt*, qui, pendant toute l'action, s'étoit caché à fond de cale, fut chargé, en ſa qualité de Docteur, de faire le journal de cette brillante action. Je pris la liberté de railler l'Ecrivain, comme j'avois fait les autres; il ne put prendre ſa revanche, car j'eus le bonheur de me bien porter; il n'en fut pas ainſi du Pilote; il ſe vengea de mes plaiſanteries par tous les déſagrémens qu'il étoit en ſon pouvoir de me faire eſſuyer pendant la

route. Ils ne furent pas de longue durée ; car, à dater de cette aventure singulière, le reste du Voyage s'écoula fort heureusement. Nous eûmes toujours bon vent ; après trois mois dix jours de traversée, nous découvrîmes les montagnes du Cap, qu'éclairoit alors le plus beau ciel ; j'en pris le dessin ; &, le même jour, à trois heures après midi, nous mouillâmes dans la Baie de la *Table*.

Le Capitaine de port, M. Staring, vint à bord ; il nous confirma la déclaration de guerre dont la Colonie étoit déjà informée par une Frégate Françoise ; le lendemain, je me rendis à terre, & m'empressai d'aller saluer les personnes auxquelles j'étois recommandé, & de leur remettre mes lettres. Je fus accueilli avec honnêteté, même avec distinction ; M. Boers Fiscal, & M. Hacker eurent pour moi toutes les prévénances de l'amitié : je sentis que je ne les devois point à cette politesse d'usage qui remplace ailleurs, par de vaines grimaces, ce besoin si cher d'obliger son semblable, & n'est qu'un art perfide de tromper mieux la crédule franchise d'un Etranger ; ils m'offrirent tous les services que mes recommandations, &

leur rang diſtingué me mettoient en droit d'en attendre. J'y comptai : j'avois affaire à des Hollandois.

J'étois impatient de connoître ce pays nouveau, où je me voyois transporté comme en ſonge. Tout ſe préſentoit à mes regards ſous un aſpect impoſant, & déjà je meſurois de l'œil les déſerts immenſes où j'allois m'enfoncer.

La ville du Cap eſt ſituée ſur le penchant des montagnes de la Table & du Lion. Elle forme un amphithéâtre qui s'alonge juſques ſur les bords de la mer. Les rues, quoique larges, ne ſont point commodes, parce qu'elles ſont mal pavées. Les maiſons, preſque toutes d'une bâtiſſe uniforme, ſont belles & ſpacieuſes : on les couvre de roſeaux, pour prévenir les accidens que pourroient occaſionner des couvertures plus lourdes, lorſque les gros vents ſe font ſentir; l'intérieur de ces maiſons n'annonce point un luxe frivole; les meubles ſont d'un goût ſimple & noble. Jamais on n'y voit de tapiſſeries; quelques peintures & des glaces en font le principal ornement.

L'entrée de la Ville, par la place du château,

offre un ſuperbe coup-d'œil. C'eſt là que ſont aſſemblés, en partie, les plus beaux édifices. On y découvre, d'un côté, le jardin de la Compagnie dans toute ſa longueur; de l'autre, les fontaines dont les eaux deſcendent de la Table par une crevaſſe qu'on aperçoit de la Ville & de toute la rade. Ces eaux ſont excellentes, & fourniſſent avec abondance à la conſommation des Habitans, ainſi qu'à l'approviſionnement des Navires qui ſont en relâche.

En général, les hommes me parûrent bien faits, & les femmes charmantes. J'étois ſurpris de voir celles-ci ſe parer, avec la recherche la plus minutieuſe de l'élégance de nos Dames Françoiſes; mais elles n'ont ni leur ton ni leurs graces; comme ce ſont toujours les Eſclaves qui donnent le ſein aux enfans du Maître, la grande familiarité qui règne entr'eux influe beaucoup ſur les Mœurs & l'Education. Celle des hommes eſt plus négligée encore, ſi l'on excepte les enfans des riches qu'on envoie en Europe pour les faire inſtruire; car on ne voit au Cap d'autres inſtituteurs que des Maîtres d'Ecriture.

Les femmes touchent preſque toutes du clavecin;

clavecin ; c'eſt leur unique talent. Elles aiment à chanter, & ſont folles de la danſe : auſſi eſt-il rare qu'il n'y ait pas pluſieurs bals par ſemaine. Les Officiers des Navires en relâche, qui ſont en rade, leur procurent ſouvent ce plaiſir. A mon arrivée, le Gouverneur s'étoit mis dans l'uſage de donner, tous les mois, un bal public, & les perſonnes diſtinguées de la Ville ſuivoient ſon exemple.

J'étois étonné qu'il n'y eût ni café ni auberge dans une Colonie où il arrive tant d'Etrangers ; mais il eſt vrai qu'on trouve à peu près à ſe loger chez tous les Particuliers. Le prix ordinaire, pour la chambre & la table, eſt une piaſtre par jour ; ce qui eſt aſſez cher quand on ſonge à la valeur modique des denrées du Pays : lors de mon ſéjour, la viande de boucherie étoit à très-bas prix. J'ai vu donner treize livres de mouton pour un *Eſcalin* (douze ſous de France) ; un bœuf pour douze à quinze *Rixdaalers* (quatre liv. dix ſous le Rixdaaler) ; dix quartes de bled pour quatorze à quinze Rixdaalers ; ainſi du reſte. A la vérité, pendant la guerre, tout étoit extraordinairement renchéri ; &, dans les derniers temps, on payoit

quarante-cinq Rixdaalers (deux cent-deux liv. de France) un misérable sac de pommes-de-terre , & cinquante sous un petit chou-pomme. Cependant le prix des pensions n'étoit point, pour cela , augmenté.

Le poisson est très-abondant au Cap ; parmi les espèces les plus estimées , on distingue le *Rooman*, poisson rouge de la baie *Falso* , le *Klepvis*, qui n'a point d'écailles. Celui-ci se prend dans les rochers qui bordent la mer ; le *Steenbraasen* , le *Stompneus* & quelques autres. Ces poissons excellens figurent exclusivement sur les bonnes tables. Les huîtres sont très-rares ; on n'en trouve que dans la baie *Falso* ; Mais l'anguille est plus rare encore ; jamais je n'y ai vu d'écrevisses ; on y mange des oreilles de mer, nommées *Klepkousen*.

Il faut s'éloigner de plusieurs lieues du Cap, pour se procurer du gibier ; le plus commun sont le *Steenbock* , le *Duyker* , le *Reebock* , le *Grysbock* , le *Bontebock* , toutes différentes espèces de Gazelles dont je parlerai plus amplement dans ma Description des quadrupèdes; le Liévre , sur-tout la petite espèce qu'on nomme le *Liévre de dune* , est assez abondant ; mais il n'a pas le fumet du nôtre.

On rencontre aussi des Perdrix de diverses espèces plus ou moins grosses, plus ou moins délicieuses que dans nos Contrées; mais la Caille & la Bécassine ne diffèrent point de celles d'Europe. On ne les voit là qu'à leur passage.

Quoi que puissent dire les enthousiastes du Cap, il me semble que nos fruits y ont bien dégénéré. Le raisin seul m'y parut délicieux; les cerises sont rares & mauvaises; les poires & les pommes ne valent pas mieux, & ne se conservent point. En revanche, les citrons & les oranges, de l'espèce sur-tout appelée *Narettes*, sont excellens; les figues délicates & saines; mais la petite banane, autrement le pisang est de mauvais goût. Ne faut-il pas s'étonner que, dans un aussi beau Pays, sous un ciel aussi pur, si l'on excepte quelques baies assez fades, il ne se trouve aucun fruit indigène? L'asperge & l'artichaut ne croissent point au Cap; mais tous les autres légumes d'Europe y semblent naturalisés: on en jouiroit toute l'année, si le vent de Sud-Est, qui règne pendant trois mois, ne desséchoit la terre au point de la rendre incapable de toute espèce

de culture; il souffle avec tant de furie, que, pour préserver les plantes, on est obligé de faire, à tous les carreaux du jardin, un entourage de forte charmille. La même chose se pratique à l'égard des jeunes arbres qui, malgré ces précautions, ne poussent jamais de branches du côté du vent, & se courbent toujours du côté opposé; ce qui leur donne une triste figure: en général, il est très-difficile de les élever.

J'ai souvent été témoin des ravages de ce vent; dans l'espace de vingt-quatre heures, les jardins les mieux fournis sont en friche & balayés; c'est depuis Janvier jusqu'en Avril qu'il règne sur toute la pointe de l'Afrique, & fort avant dans les terres. Il est arrivé, dans mes Voyages, que mes chariots en ont été renversés; il ne me restoit souvent d'autre parti à prendre que de les attacher à de gros buissons, pour les empêcher de culbuter.

Ce vent s'annonce au Cap par un petit nuage blanc qui s'attache d'abord à la cîme de la montagne de la *Table*, du côté de celle du *Diable*. L'air commence alors à devenir plus frais; peu-à-peu le nuage augmente & se

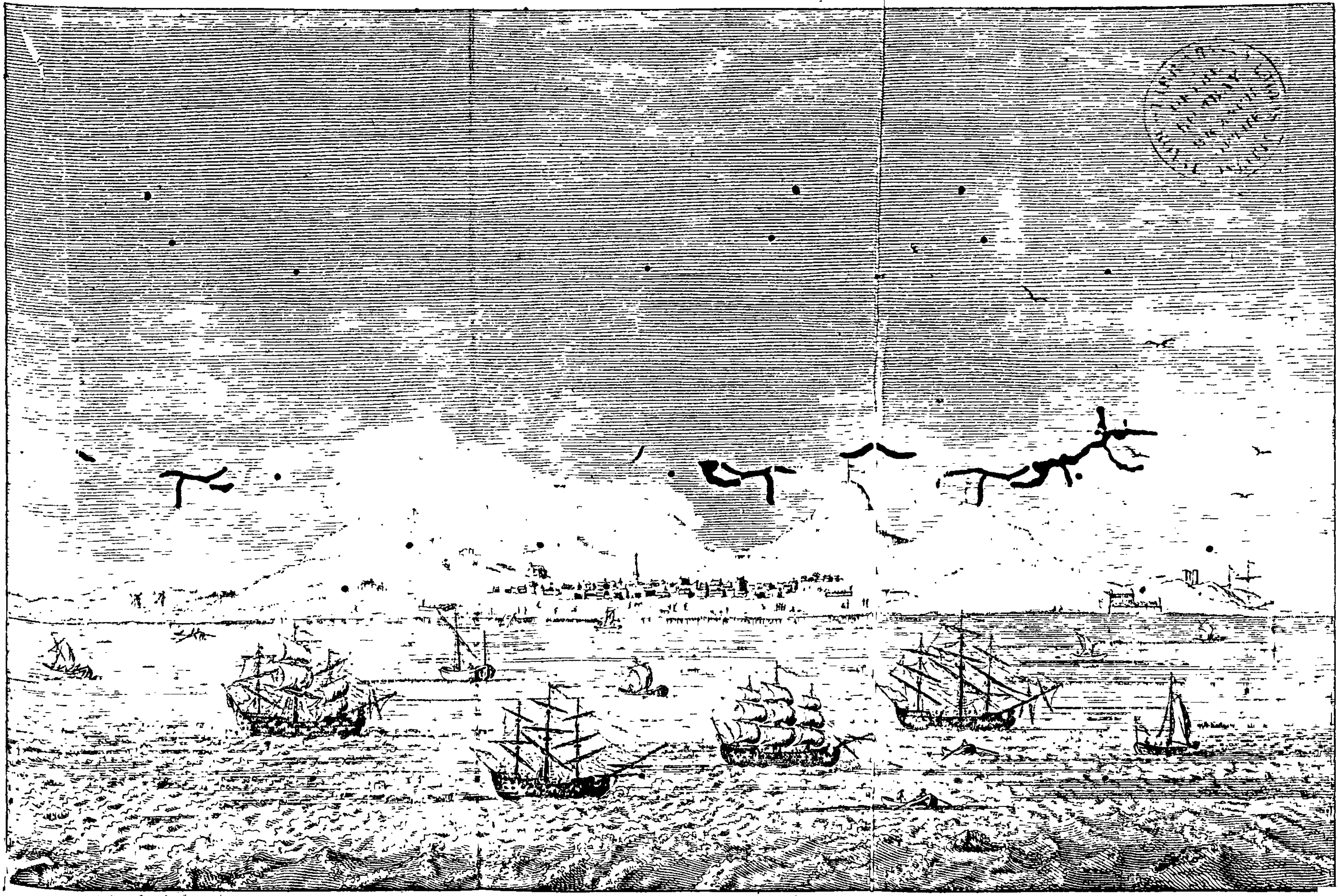
développe. Il grossit au point que tout le sommet de la Table en est couvert ; on dit alors communément que *la montagne a mis sa perruque.* Cependant le nuage se précipite avec violence & pèse sur la Ville ; on croiroit qu'un déluge va l'inonder & l'ensevelir ; mais, à mesure qu'il gagne le pied de la montagne, il se dissipe ; il s'évapore ; il semble qu'il se réduise à rien. Le ciel continue d'être calme & serein sans interruption. Il n'y a que la montagne qui se ressente de ce court moment de deuil qui lui dérobe la présence du soleil.

J'ai souvent passé des matinées entières à examiner ce phénomène sans y rien comprendre ; mais, dans la suite, lorsque j'ai fréquenté la baie *Falso*, du côté opposé de la montagne, j'ai joui plusieurs fois du plaisir d'en voir le commencement & les progrès. Le vent s'annonce d'abord très-foiblement, chariant avec lenteur une espèce de brouillard qu'il semble détacher de la superficie de la mer. Ce brouillard s'amasse, se presse par l'obstacle que lui oppose, dans son chemin, la montagne de la Table du côté du Sud ; c'est alors que, pour la franchir, il s'entasse peu-à-peu, & que, roulant

fur lui-même; il s'élève avec effort jufqu'au fommet, & montre à la ville le petit nuage blanc qu'a déjà annoncé le vent qui fouffle depuis quelques heures, par les faces de la Table dans la Rade & les environs.

La durée ordinaire de cette efpèce d'orage eft de trois jours confécutifs; quelquefois il continue fans relâche beaucoup plus long-temps; fouvent auffi il ceffe tout d'un coup; l'atmofphère alors devient brûlant; &, pendant les trois mois qu'il règne, s'il lui arrive de ceffer plufieurs fois de cette manière, c'eft un pronoftic affuré de beaucoup de maladies.

Quoique ce vent ne foit pas abfolument dangereux pour les navires, il n'eft pas fans exemple qu'il en ait incommodé plufieurs; quand il eft trop impétueux, par prudence & pour éviter jufqu'à la crainte d'un accident, ils gagnent la pleine mer; mais, lorfqu'il ne charie point de brouillards avec lui, il eft nul pour la Ville, & fouffle uniquement dans la Rade. Ce n'eft donc que l'amas des brouillards qui, venant à fe précipiter, occafionne ces terribles ouragans. Souvent il eft prefqu'impoffible de traverfer les rues; &, malgré l'exactitude &



Vuë des Montagnes du Cap de Bonne Esperance, couvertes des nuages du Sud-Est.

l'empressement avec lesquels on ferme & portes & fenêtres & volets, la poussière pénètre jusqu'aux armoires & aux malles. Tout incommode qu'il soit, ce vent procure cependant un grand bien à la Ville. Il la purge des vapeurs méphitiques, occasionnées par les immondices qui s'amassent naturellement au bord de la mer, par celles que les Habitans y font jeter, &, plus que cela, par les débris ensanglantés que les bouchers de la Compagnie, qui ne font point usage des pieds, dés têtes, ni des intestins des animaux qu'ils égorgent, jettent & laissent aux portes des boucheries où ils s'amassent en tas, se corrompent, empoisonnent l'air & les Habitans, & fomentent ces maladies épidémiques trop ordinaires au Cap dans le cours de la saison où le Sud-Est n'a pas beaucoup régné.

Le fléau le plus dangereux & le plus cruel est le mal de gorge. Les personnes les plus robustes y succombent en trois ou quatre jours. C'est un coup violent qui ne donne pas le temps de se reconnoître.

La petite-vérole est une autre peste pour toutes les Colonies. Cette partie du Globe ne

la connoiſſoit point avant l'arrivée des Européens ; &, depuis qu'elle appartient aux Hollandois, on l'a vue à deux doigts de ſa deſtruction. La première fois ſur-tout qu'elle ſe manifeſta, plus de deux tiers des Colons périrent. Ses ravages furent plus meurtriers encore parmi les Hottentots; il ſembloit que cette maladie les attaquât de préférence : aujourd'hui même ils y ſont fort ſujets.

Ce ſont des vaiſſeaux arrivant d'Europe qui ont fait ce préſent à cette Colonie. Auſſi a-t-on grand ſoin d'envoyer les Chirurgiens de la Compagnie pour en faire la viſite la plus ſcrupuleuſe, à leur arrivée dans la Rade. Au moindre veſtige de ce mal, toute communication de l'équipage avec la Ville & les Habitans leur eſt rigoureuſement interdite. On met un *embargo* ſur la cargaiſon dont on ne ſouffre pas que la moindre partie vienne à terre. On fait, jour & nuit, une garde ſévère. Si l'on apprenoit qu'un Capitaine eût trouvé quelque moyen de cacher cette maladie ſur ſon Bord, lui & ſes Officiers feroient ſur le champ dégradés & condamnés à une forte amende, ſi c'étoit un Vaiſſeau de la Compagnie : j'ai dit *ſes Officiers*,

parce que chacun d'eux, tenu de répondre du Vaiſſeau pour la partie qui le concerne, il ne feroit pas poſſible de cacher la contagion, ſans le conſentement & le complot unanimes de tout l'équipage. Si le Navire étoit étranger, rien ne pourroit le ſauver de la confiſcation.

La ſaiſon des pluies commence ordinairement vers la fin d'Avril. Elles ſont plus abondantes & plus fréquentes à la Ville que par-tout ailleurs dans les environs : en voici la raiſon naturelle ; le vent du Nord fait au Cap ce que fait en France celui du Sud-Oueſt ; il voiture les nuages qui, paſſant ſur la Ville, vont s'arrêter & ſe briſer contre la *Table*, le *Diable* & le *Lyon* ; les pluies ſont alors continuelles au Cap, tandis que, deux lieues à la ronde, on jouit du plus beau ciel & du temps le plus ſec ; quelquefois, elles tombent ſur toute la partie qui ſe trouve entre la baie de la *Table* & la baie *Falſo*, à l'Eſt de cette chaîne de monts énormes qui s'étend juſqu'à l'extrémité de la pointe d'Afrique, tandis que le côté Oueſt eſt pur & ſans nuages. C'eſt une foible image de ce qui arrive aux côtes de Coromandel & du Malabar, excepté qu'ici ce ſpectacle eſt plus merveilleux ;

parce qu'il eſt plus ſenſible & plus rapprocne. En effet, de deux amis partant enſemble de la Ville pour aller à la Baie *Falſo*, celui qui prend ſa route à l'Eſt de la montagne emporte ſon parapluie, celui qui va par l'Oueſt emporte ſon paraſol. Ils arrivent au rendez-vous, l'un haletant & trempé de ſueur, l'autre mouillé & glacé par la pluie.

Les Étrangers ſont généralement bien accueillis au Cap, chez les perſonnes attachées au ſervice de la Compagnie & quelques autres Particuliers ; mais les Anglois y ſont adorés, ſoit qu'il y ait de l'analogie dans les mœurs des deux Nations, ſoit plutôt parce qu'ils affectent beaucoup de généroſité. Ce qui doit paſſer pour conſtant, c'eſt qu'on s'empreſſe, dès qu'il en arrive, à leur offrir des logemens. En moins de huit jours, tout eſt Anglois dans la maiſon qu'ils ont choiſie, & le maître & la femme & les enfans en prennent bientôt toutes les manières. A table, par exemple, le couteau ne manque jamais de faire les fonctions de la fourchette.

De toutes les Nations, la Françoiſe eſt la moins conſidérée. La Bourgeoiſie ſur-tout ne

peut la souffrir. Cette haine est portée au point que souvent j'ai ouï dire à des Habitans qu'ils aimoient mieux être pris par les Anglois que de devoir leur salut aux armes de la Nation Françoise. Je prenois d'abord ces discours pour de l'exagération, & pensois, au contraire, que ces gens-là se faisoient une illusion de commande pour diminuer, à leurs propres yeux, le mérite des services que leur rendoit actuellement la France, & se dispenser tout bas du fardeau de la reconnoissance. Quoi qu'il en soit, je crois aujourd'hui que les François auroient eu beaucoup à se plaindre de cette Colonie, si quelques personnes distinguées, dont la prudence mettoit un frein aux murmures de la multitude, n'avoient un peu balancé l'injustice de cette inimitié par tous les services obligeans & les secours essentiels dont les circonstances leur faisoient un devoir. Ces hommes recommandables ne sont point inconnus au Ministère de France, qui honora l'un d'eux de lettres de remercîmens de la part du Souverain. Eh! qui n'a point eu à se louer des procédés nobles & désintéressés de M. Boers, Fiscal, & n'en conserve à jamais la mémoire dans son cœur! Je lui rends, pour

ma part, un hommage bien ſincère & bien pur. Puiſſe cette vérité qui m'échappe répandre autant le ſouvenir de ſon nom, qu'elle affligera ſa modeſtie!

DÉPART pour la Baie de SALDANHA.

LES nouvelles de la rupture entre l'Angleterre & la Hollande répandues avant notre arrivée, celles plus poſitives encore que nous apportions, que l'ennemi ne s'endormoit pas, firent craindre qu'on ne le vît inceſſamment arriver. En conſéquence, le Gouvernement jugea qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & que les Navires en rade dans la baie de la Table, devoient ſe réfugier à l'inſtant dans celle de Saldanha, où ils pourroient échapper plus ſûrement aux recherches des Anglois : l'ordre en fut donné à tous les Capitaines. Cet événement ſembloit favoriſer mes deſſeins, & je me propoſai de partir avec la flotte. M. *Vangenep*, qui commandoit le *Mildelbourg*, eut la bonté de m'offrir un très-agréable logement ſur ſon Bord, & toutes les facilités pour m'occuper

fructueusement des recherches que je méditois, lorsque nous serions dans la Baie; j'acceptai ses services avec autant d'empressement que de reconnoissance; je fis embarquer mes effets; le dix du mois de Mai nous mîmes à la voile, accompagnés de quatre autres vaisseaux; &, le lendemain, nous mouillâmes à Saldanha.

Ce Golfe s'enfonce diagonalement, sur la droite de son embouchure, d'environ sept à huit lieues; à gauche, en entrant, on trouve une petite Anse, nommée *Hoetjes-Bay*; dix ou douze Vaisseaux de guerre peuvent y ancrer sur un bon fond; il est facile à des bâtimens plus foibles de pénétrer plus avant, même jusqu'à la petite isle de *Schaapen-Eyland*, qui met à l'abri de toute intempérie. On y trouve, à la vérité, de l'eau inférieure à celle du Cap; mais, dans les mauvaises moussons, elle change de nature, & devient excellente. Les Paysans des environs apportent aux navires qui séjournent dans cette Baie des provisions de toute espèce, à beaucoup meilleur marché qu'à la Ville, de telle sorte enfin qu'un Navire venant d'Europe, contrarié par le vent Sud-Est qui l'empêche d'arriver à la baie de la Table, peut

gagner celle de Saldanha, certain d'y trouver des rafraîchiſſemens en abondance. La Compagnie entretient, près de là, un poſte de quelques hommes, ſous les ordres d'un Caporal-Commandant qui, dès qu'il aperçoit un Navire à l'embouchure de la Baie, envoie par terre un Exprès pour en donner avis au Gouverneur.

Les Cachalots, eſpèce de Baleine que les Hollandois appellent *Noord-Kaaper*, abondent & jouent continuellement dans ce baſſin. Je leur ai ſouvent envoyé des balles, lorſqu'ils ſe levoient droit au-deſſus de la mer; il ne m'a jamais paru que cela leur fit le moindre effet. Nous trouvâmes une prodigieuſe quantité de lapins dans la petite iſle de Schaapen-Eyland. Elle devint notre garenne. C'étoit une bonne reſſource pour nos équipages.

Le gibier de toute eſpèce fourmille dans les environs. On y trouve principalement des petites Gazelles, nommées *Steenbock*, & toutes celles dont j'ai parlé. On y voit auſſi des Perdrix & du Liévre; l'embarras de monter ou de deſcendre continuellement dans les ſables qui bordent toute cette plage, en rend la chaſſe très-

pénible & très-fatigante. Les Panthères y ſont communes, mais moins féroces que dans d'autres parties de l'Afrique, parce que le gibier leur procurant une nourriture facile, elles ne ſont jamais tourmentées par la faim.

Quelques jours après mon arrivée, le Commandant du poſte me propoſa de chaſſer avec lui. Le lendemain, nous nous mîmes effectivement en route. Nous voyons beaucoup de gibier, & nous ne pûmes jamais parvenir à en joindre une ſeule pièce; vers le déclin du jour, le haſard nous ayant ſéparés, comme ſi le ſort eut voulu me familiariſer tout d'un coup avec les dangers que j'étois venu chercher de ſi loin, je reçus une leçon à laquelle je ne m'attendois guères, & je fis, pour la première fois, une épreuve un peu rude, & qui fera friſſonner plus d'un brave Citadin. Les coups de fuſil que je tirois çà & là éveillèrent une petite Gazelle; mon chien ſe mit à la pourſuivre; &, s'arrêtant à un très-gros buiſſon, il commença ſes aboyemens, tournant ſans ceſſe autour du buiſſon. J'imaginai que la Gazelle s'y étoit retirée; j'accourus, dans l'eſpérance de la tuer; ma préſence & ma voix excitoient

merveilleusement mon chien. J'attendois, à chaque instant, que la Gazelle parût; mais, lassé de ne rien voir sortir, j'entrai moi-même dans l'épaisseur du buisson, frappant de côtés & d'autres avec mon fusil pour écarter les branches qui me coupoient le passage. Je n'exprimerai jamais, comme je l'ai senti, la stupeur & l'effroi qui me glacèrent, lorsque, parvenu jusqu'au centre du fourré, je me vis face à face d'une énorme & furieuse Panthère. Son geste, dès qu'elle m'aperçut, ses prunelles ardentes & fixées sur moi, son cou tendu, sa gueule à demi béante, & le sourd hurlement qu'elle laissoit échapper, sembloient trop annoncer ma destruction : je me crus dévoré. La tranquillité courageuse de mon chien me sauva. Il tint l'animal en arrêt, & le fit balancer entre sa fureur & sa crainte. Je reculai doucement jusqu'aux bords du buisson; mon admirable chien imitoit tous mes mouvemens, serrant de près son maître, & résolu sans doute de périr avec lui. Je regagnai la plaine, & repris, au plus vîte, le chemin du poste, regardant de temps en temps derrière moi. Cependant j'entendois, dans l'éloignement, des coups de fusil

tirés

tirés par intervalle. Je jugeai bien qu'ils étoient de mon Compagnon qui me cherchoit. Il faisoit nuit; je ne fus pas curieux de l'aller joindre, & le laissai tirer à son plaisir; il arriva enfin, mais fort tard. Sa surprise, en me voyant sain & sauf & bien entier, fut égale à sa joie. Il m'avoua qu'il avoit jugé, par la façon dont mon chien aboyoit, que j'étois aux prises avec une Hiène ou quelque Tigre, & que ne m'entendant point répondre à ses coups de fusil, il m'avoit cru déchiré par morceaux. Cette aventure, lorsque je la lui eus racontée en détail, finit par nous faire beaucoup rire; mais ce qu'il m'apprit à son tour sur ce que j'aurois dû tenter dans cette rencontre, me fit régretter de n'avoir point tiré l'animal. Au reste, si nouveau dans la patrie des bêtes féroces, celle-là étoit la première que j'eusse ainsi contemplée, & j'ignorois complètement comment il falloit s'y prendre avec les Panthères. C'est ainsi que j'amusois mes loisirs, & me préparois insensiblement à de plus grands dangers!

Nous nous rendions fort souvent à l'île *Schaapen* pour y tuer des Lapins. Dans une de ces promenades, qui jusques-là ne nous avoient

procuré que de l'agrément, nous nous vîmes à deux doigts de la mort. Il s'éleva tout d'un coup à côté de notre chaloupe un Cachalot qui nous fit à une peur effroyable ; il étoit si près que, dans la crainte qu'en retombant il ne nous fît chavirer, & ne nous engloutît à jamais sous son énorme poids, nos Matelots sautèrent à l'eau ; mais celui qui étoit au gouvernail revira si lestement que nous évitâmes le monstre. Cet animal s'étoit élancé au moins de douze pieds hors de l'eau ; il nous arrosa tous en replongeant, & notre chaloupe reçut une si violente commotion, qu'elle faillit d'être submergée. Il est certain que, sans la présence d'esprit de notre Pilote, aucun de nous n'échappoit à la mort.

Le Cachalot porte ordinairement soixante à quatre-vingts pieds de long, quelquefois davantage. Souvent il se dresse perpendiculairement au-dessus de la mer, jusqu'à moitié de sa longueur; &, lorsque cette lourde masse retombe, le bruit d'un coup de canon & le bruit de sa chute n'ont point de différence.

Un soir que nous étions à souper, notre Vaisseau fit un mouvement convulsif si extraor-

dinaire que, ne sachant ce que ce pouvoit être, nous quittâmes précipitamment la table pour courir au Tillac. L'alarme étoit générale dans tout l'équipage; *Vangenep* croyoit que nous avions chassé sur nos ancres, & que nous battions au rocher sur lequel nous étions dérivés; mais, remarquant, par la position des autres vaisseaux, que nous n'avions point changé de place, on jugea que ce devoit être autre chose, & l'inquiétude ne fit que redoubler. On chercha la cause de ce mouvement précipité. Enfin on entrevit un Cachalot. Il s'étoit élevé à l'Avant, & venoit de passer, en replongeant, entre nos deux cables qui se croisoient. Comme il se trouvoit arrêté par l'extrémité de sa queue dont l'envergure est excessivement large, les efforts furieux qu'il faisoit pour se débarrasser avoient secoué & secouoient encore le Vaisseau. On sauta à l'instant dans les chaloupes; on courut aux harpons; mais l'obscurité de la nuit retarda malheureusement la manœuvre nécessaire pour le prendre; &, dans le moment où les chaloupes l'approchoient, il se dégagea. Tout le monde en fut fâché. En mon particulier, je le regrettai beaucoup jusqu'au moment où

le hasard en mit un, dans la suite, à ma disposition. Le danger passé, nous vinmes nous remettre à table; &, comme une fausse alarme est toujours le signal d'une joie très-vive, nous-nous amusâmes à nous persifler les uns les autres, à dépeindre réciproquement les impressions différentes que la frayeur avoit faites sur chacun des Convives, & personne ne fut épargné.

La promptitude des ordres, & la vigilance de Vangenep, dans cette occasion, m'étoient un sûr indice qu'il avoit eu lui-même beaucoup d'inquiétude; mais il n'en avoit rien laissé paroitre; tant il est vrai que le sang froid du Chef masque le péril, & rassure la foule! Telle doit être, jusqu'au dernier moment, la conduite d'un bon Marin. La consternation est bientôt générale, quand l'équipage voit l'épouvante écrite sur le front de son Capitaine. Je me rappelois bien alors l'épreuve que j'en avois faite, en passant sous la ligne, lorsque nous nous étions laissé canonner honteusement par un petit Corsaire.

On découvre encore à l'entrée de la baie de Saldanha une petite île appelée *Dassen. Eyland*

(île des Marmotes); j'ignore si, dans les temps antérieurs, on y voyoit de ces animaux; mais je n'y en ai point trouvé. Une tradition commune à tous les Voyageurs m'avoit appris qu'un Navire Danois, contrarié par les vents, ne pouvant entrer dans la rade du Cap, étoit venu se mettre à l'abri dans cette Baie, & qu'après quelque séjour, le Capitaine y étant mort, son équipage l'avoit enterré dans la petite île, & lui avoit élevé un Tombeau.

Toutes les fois que pour me rendre au *Schaapen-Eyland*, je passois à la hauteur de cette île, un bruit sourd qui avoit quelque chose d'effrayant venoit frapper mon oreille. J'en parlai à mon Capitaine. Il me répondit que, pour peu que cela me fît plaisir & m'intéressât, nous y ferions une descente; qu'il seroit curieux lui-même de voir le Tombeau Danois. Dès le matin, il donna ses ordres; nous partîmes.

A mesure que nous approchions, ce bruit sourd piquoit notre curiosité, d'autant plus que la mer, se brisant avec violence contre les rochers qui formoient le rempart de cette île, ajoutoit encore au bourdonnement dont nous ne devinions pas la cause.

Arrivés enfin, je ne dirai pas que nous mîmes pied à terre; car nous fûmes obligés de le mettre à l'eau, tant la barre s'alongeoit avec violence! Nous étions à tous momens couverts de son écume. Nous escaladâmes la roche avec beaucoup de peine & de danger, & parvînmes à son esplanade. Jamais spectacle semblable ne s'est offert ailleurs aux yeux d'un Mortel! Il s'éleva tout-à-coup, de toute la surface de l'île, une nuée impénétrable qui formoit, à quarante pieds sur nos têtes, un dais immense, ou plutôt un ciel d'oiseaux de toutes espèces & de toutes couleurs. Les Cormorans, les Mouettes, les Hirondelles de mer, les Pélicans, tout le peuple ailé qui borde cette partie de l'Afrique étoit, je crois, rassemblé là. Tous ces croassemens mêlés ensemble & modifiés suivant leurs différentes espèces, formoient une musique horrible; j'étois, à tous momens, forcé de m'envelopper la tête pour en diminuer les déchiremens, & me donner un peu de relâche.

L'alarme fut d'autant plus générale parmi ces légions innombrables d'oiseaux que nous avions principalement affaire aux femelles, puisque c'étoit le moment de la ponte. Elles avoient

des nids, des œufs & des petits à défendre. C'étoient des harpies acharnées contre nous. Leurs cris nous assourdissoient. Souvent elles s'abattoient à plein vol, & nous rasoient le nez. Les coups de fusil redoublés ne les épouvantoient point ; rien n'eut été capable d'écarter ce nuage. Nous ne pouvions faire un pas sans écraser des œufs ou des petits ; la terre en étoit jonchée.

Les cavernes & les crevasses des roches étoient habitées par des *Phocas* & des *Mors*, espèce de Veaux & de Lions marins. Nous tuâmes, entr'autres, un de ces derniers qui étoit monstrueux.

Les plus petits abris servoient de retraite aux *Manchots* qui foisonnoient par-dessus toutes les autres espèces. Cet oiseau, d'environ deux pieds de hauteur, ne porte point son corps comme les autres oiseaux ; il se tient droit perpendiculairement sur ses pieds ; cela lui donne un air de gravité d'autant plus ridicule que ses ailes, totalement dépourvues de plumes, pendent négligemment de chaque côté. Il ne s'en sert que pour nager. A mesure que nous avancions vers le milieu de l'ile, nous en

rencontrions des troupes innombrables. Bien dreſſés ſur leurs pattes, ces animaux ne ſe dérangeoient en aucune façon pour nous laiſſer paſſer ; ils entouroient plus particulièrement le Mauſolée, & ſembloient en défendre l'approche. Tous les environs en étoient obſtrués. La Nature avoit fait pour le ſimple Tombeau de ce pauvre Capitaine Danois ce que va chercher bien loin l'imagination d'un Poëte, & ce qu'exécute, à plus grands frais, le ciſeau de nos Artiſtes ; le hideux Chat-huant, le mieux ſculpté dans nos Temples, n'a point l'air ſiniſtre & mortuaire du Manchot. Les cris lugubres de cet animal, mêlés aux cris des Veaux marins, imprimoient je ne ſais quelle triſteſſe dans l'ame qui diſpoſoit à l'attendriſſement. Je fixai quelque temps mes regards ſur ce dernier aſyle d'un malheureux Voyageur, & j'offris un ſoupir à ſes Mânes. Du reſte, le monument élevé ſans doute à la hâte n'offroit rien de remarquable : c'étoit un quarré-long de trois pieds de hauteur, & conſtruit à ſec avec des éclats du rocher dont l'île s'environne. J'aurois été curieux de fouiller dans l'intérieur de la tombe. Elle renfermoit peut-être, avec la triſte dépouille

du Capitaine, l'hiſtoire de ſa mort, ou quelqu'indice ſur ſa famille & ſa patrie. Si j'avois été ſeul, j'aurois oſé troubler ſa cendre; mais, avec des Marins Hollandois, je me gardai bien d'en faire ſeulement la propoſition. Le reſpect pour les morts eſt pouſſé chez eux jusqu'au ſcrupule; ils ne m'auroient point vu de bon œil porter les mains ſur cette tombe ſolitaire & paiſible; &, comme par-deſſus tout ils ſont ſuperſtitieux à l'excès, ſi, dans la ſuite, il étoit arrivé quelqu'accident au navire, ils n'auroient pas manqué de m'en attribuer la cauſe : je fis prudemment de me taire; mais, en quittant cette île, je me réſervai, tout bas, le droit d'y revenir un jour.

Nous emplîmes notre chaloupe de toutes les eſpèces d'animaux que nous avions ſous la main. Les Manchots ne furent pas oubliés. Nous en tirâmes beaucoup d'huile à brûler.

Nos Matelots avoient auſſi ramaſſé une prodigieuſe quantité d'œufs qui nous fournirent, pour pluſieurs jours, un aliment que nous trouvions délicieux, & qui venoit interrompre, fort à propos, la monotonie de la nourriture sèche & trop uniforme du Navire.

J'ajouterai à cette digreſſion, que j'ai crue intéreſſante, un ſeul mot ſur le Lion & le Veau marins. Ils ont été cités par tant d'Auteurs, ſous des dénominations ſi différentes, des caractères ſi faux, qu'on eſt enfin parvenu à n'y plus rien comprendre. Ce que je puis dire, quant au premier de ces monſtres, c'eſt que je n'ai jamais vu aucune de ces trompes d'un demi-pied de long qui pendent, à ce qu'on aſſure, à l'extrémité de la mâchoire ſupérieure du mâle. Pour le ſecond, que les Hollandois ont ainſi nommé, c'eſt le même qu'on montroit, il y a trois ou quatre ans, dans une des boutiques du Palais-Royal, & qu'on appeloit *Tigre de mer*, tandis qu'en même temps on en faiſoit voir un pareil à quelques boutiques plus loin, ſous un nom différent. C'eſt ainſi que, quinze ans plus tôt, le crédule & bon Pariſien, qui n'auroit pas voulu faire un pas pour voir un chameau, couroit en foule à la foire S.-Germain pour s'extaſier devant le *Gangan* qui n'étoit pourtant autre choſe qu'un Chameau débaptiſé par un fripon. Ces impoſtures ſont moins plaiſantes qu'elles ne ſont condamnables. Elles propagent l'ignorance du

Peuple indolent de la Seine; le ſacrifice qu'il fait de ſon argent, pour ſatisfaire ſon inepte curioſité, ne devroit-il pas du moins ſervir à ſon inſtruction?

Il y avoit à peine trois mois que nous ſéjournions dans la Baie; j'en connoiſſois déjà tous les environs; je m'étois tellement occupé de mon objet que, dans ce court eſpace de temps, j'avois raſſemblé une collection conſidérable & précieuſe d'oiſeaux, de coquilles, d'inſectes, de madrépores, &c. Mais un évènement funeſte m'eût bientôt & pour toujours privé du fruit de mon travail, de mes recherches & de mes courſes ſi pénibles.

Nous reçûmes, par terre, un Exprès du Gouverneur qui nous apprit que M. de Suffren, après ſon affaire de S.-Jago, étoit arrivé au Cap, & qu'on y attendoit inceſſamment une autre Flotte Françoiſe. Cet Exprès apportoit au *Held-Woltemaade*, le même ſur lequel j'étois arrivé d'Europe, l'ordre de partir, à l'inſtant, pour Ceylan, lieu de ſa deſtination. Le pauvre Capitaine S**V** mit donc à la voile dans les premiers jours du mois d'Août. Ce fatal Navire me pourſuivoit par-tout. Il étoit écrit

au livre des destins qu'il ne disparoîtroit qu'après m'avoir ruiné. En me rappelant notre ridicule combat avec le Corsaire, il ne m'étoit pas difficile de pressentir que le *Held-Woltemaade* seroit aussitôt pris qu'aperçu par les Anglois : c'est en effet ce qui lui arriva. A peine entroit-il en marche qu'il fut rencontré, & paisiblement amariné par l'Escadre du Commodore Jonston. Cette prise fit notre malheur. Instruit par la plus lâche indiscrétion de l'équipage, Jonston vint droit à nous, & se présenta à l'ouverture de la Baie, avec pavillon de France. On crut d'abord que c'étoit la flotte Alliée qui nous avoit été annoncée; mais un Cutter qui précédoit, ayant arboré pavillon Anglois, nous envoya sa bordée, qui fut suivie de celle des autres vaisseaux. Le nombre ne permettant point à nos gens de disputer la place, il ne resta d'autre ressource que de couper précipitamment les cables pour se faire échouer. On abandonna les Navires; chacun chercha son salut dans la fuite. Le désordre & la confusion se répandirent de toutes parts : les malheureux Navires furent en proie au pillage le plus affreux. Chacun en emporta ce

qui lui convenoit davantage. Mon Capitaine mit le feu au sien, & les Anglois arrivèrent assez à temps sur les autres pour les empêcher de brûler ou d'échouer. La crainte d'être poursuivis, pris ou massacrés par l'ennemi, précipitoit nos Matelots sur le chemin du Cap. Vingt lieues de sable à traverser, jusqu'à la Ville, en avoient découragé beaucoup. Ces misérables s'étoient tellement surchargés qu'ils avoient été contraints d'abandonner, sur la route, une partie de leurs effets. Les différens sentiers qu'ils avoient pris en étoient parsemés; on en rencontroit par-tout. Ce jour là, malheureusement je chassois. Le bruit des canonnades parvint jusqu'à moi. Je m'arrêtai à l'idée toute naturelle de quelque fête donnée sur notre Escadre, & je hâtai mes pas pour m'y rendre, afin d'en jouir. Arrivé sur les Dunes, quel spectacle vint frapper mes regards! Le Mildelbourg sautoit! Et la mer & les airs, tout fut, dans un moment, rempli de ses débris enflammés. J'eus la douleur mortelle de voir mes collections, & ma fortune, & mes projets, & toutes mes espérances gagner la moyenne région, & s'y résoudre en fumée.

Cependant les Anglois ne cessoient de canonner les Dunes, & de poursuivre les traîneurs que la cupidité avoit retenus trop longtemps sur nos Vaisseaux. De cinq prisonniers que nous avions sur notre bord, quatre s'étoient jetés à la mer, en reconnoissant le Pavillon de leur Nation, & avoient rejoint leur Flotte. Le cinquième avoit préféré de débarquer avec nos gens. Je le vis qui longeoit la Dune à dix pas de l'endroit où j'arrivois. Je le reconnus. Dans le moment où je lui faisois, en sa langue, du mieux qu'il m'étoit possible, une question sur cette catastrophe effroyable, un boulet, qui lui coupa la tête, emporta sa réponse. Un autre, de la même bordée, en fit autant à un gros chien qui avoit l'air de chercher son maître, & s'approchoit de moi effaré & tremblant. Ces deux boulets m'en faisant craindre un troisième, je désemparai à l'instant, & m'allai mettre à l'abri dans le revers de la Dune.

Quelle étoit ma position, après une aussi terrible aventure! En supposant que je ne voulusse point aller au Cap mendier des secours pécuniaires, & grossir la foule des malheureuses

victimes échappées à la flamme, au fer de l'ennemi, indifférent à cette scène d'horreur où je n'aurois dû courir aucun risque, puisqu'elle ne m'eût donné nul profit ; sans titre, sans état, sans commission ; seul, éloigné de tous les miens, dont l'image trop chérie, comme un éclair, vint se retracer devant moi ; à deux mille lieues de ma femme, de mes enfans, de ma patrie adoptive ; dans un pays sauvage, sans espoir d'y trouver même un abri tranquille & sûr ; n'ayant, pour toute ressource, que mon fusil, dix ducats dans ma bourse, & le mince habit que je portois, quel parti me restoit-il à prendre, & qu'allois-je devenir ? Toutes ces idées vinrent me frapper à la fois, & je sentis couler mes larmes. Dans ma situation déplorable, je tournai mes yeux vers le rivage ; les Vainqueurs, à la poursuite des fuyards, pouvoient disposer de ma vie, &, d'un coup de fusil, m'en épargner les misères !... Je formai un moment ce souhait barbare, & trouvai, pour la première fois, de la férocité dans mon cœur.

Mais, bientôt replié sur moi-même, & songeant à mon extrême jeunesse qui m'offroit un

appui consolant dans mes propres forces, je pris enfin mon parti ; & fus moins désespéré de mon sort.

Il me vint dans l'esprit qu'un Colon que j'avois vu plusieurs fois dans mes courses, & qui n'étoit qu'à quatre lieues de-là, voudroit bien me garder chez lui, jusqu'à ce que j'eusse reçu des secours de ma famille en Europe. Je me traînai donc jusqu'à sa demeure solitaire. Je demandois l'hospitalité ; mon malheur étoit peint sur ma figure. Le sensible *Slaber* me tendit les bras ; &, me prenant par la main, il me présenta sur le champ à sa famille. Dès le lendemain, j'imitai la constante hirondelle dont on a impitoyablement brisé le nid ; je revins, non sans tristesse, à l'a, b, c de ma Collection.

Quelques jours après, on reçut des nouvelles du Cap ; tous nos Capitaines avoient été cassés, excepté Vangenep, le seul qui eut fait sauter son Navire, & dont la belle action venoit de me ruiner à jamais.

En partant pour la Baie, ils avoient tous reçu l'ordre de se faire sauter, s'ils étoient attaqués de façon à ne pouvoir se défendre ; on

on leur avoit donnné un Hocker, petit bâtiment qui ne prenant pas beaucoup d'eau, devoit pénétrer au plus loin possible dans la Baie, & servir de dépôt général des cordages, voiles, agrès, &c. des vaisseaux. Cette partie de l'ordre avoit été exécutée; &, si le Capitaine de cette Flûte y avoit mis le feu comme on le lui avoit très-expressément recommandé, il jetoit les Anglois dans l'embarras, & les réduisoit à la nécessité peut-être d'abandonner nos Vaisseaux que, faute d'agrès nécessaires, ils n'auroient pu emmener avec eux. Bien plus avancé dans le fond de la Baie que nos autres Navires, tandis que les Anglois les canonnoient & s'en emparoient, il avoit eu plus que le temps nécessaire pour se faire sauter; non seulement il n'avoit fait aucune disposition pour cela; mais, quittant son Bord pour se sauver à la vue du *Cutter* qui venoit le saisir, il ne pensa pas même à mettre le feu à son bâtiment; &, par une contradiction inconcevable & qui tient de l'extravagance, il alla brûler & réduire en cendres une belle habitation qu'il trouva à l'extrémité de la Baie, dans un endroit où la mer étoit si basse que les chaloupes

même n'y pouvoient aborder ; auſſi fut-il pourſuivi en juſtice par le propriétaire, le ſieur *Heuſke*, qui comptoit bien le faire condamner tout au moins à lui payer le montant du dommage.

Vangenep étoit le ſeul Capitaine qui, à notre arrivée dans la Baie, ſe fut ſérieuſement occupé, avant tout, des préparatifs indiſpenſables pour l'exécution rigoureuſe des ordres qu'on avoit donnés à tous en général. Nous avions lardé toutes les parties de notre bâtiment avec des étoupes huilées, des fagotages, des goudrons, & toutes ſortes de matières combuſtibles ; ſes confrères étoient d'autant moins pardonnables que trois mois de déſœuvrement, dans cette Baie, leur avoient laiſſé tout le temps de ſe précautioner. Nous étions arrivés le 11 Mai, & nous entrions alors dans le mois d'Août.

Les Matelots & les Officiers de nos équipages, accourus tumultueuſement à la Ville, n'avoient que trop répandu le malheur que nous venions d'eſſuyer. M. le Fiſcal, ne me voyant point de retour avec les autres, & n'entendant point parler de moi, fit faire des perquiſitions; on lui découvrit la retraite que je m'étois choiſie.

Peu de jours après, je le vis arriver. Combien je me repentis alors d'avoir perdu si tôt la tendre confiance qu'il m'avoit inspirée! Je lui rendis compte de la situation cruelle où m'avoit plongé le malheur commun, de l'affreuse détresse où me jetoit la perte de tout ce que je possédois au monde. Je lui fis part de la résolution que j'avois prise de rester chez l'honnête *Slaber*, jusqu'à ce que j'eusse reçu des nouvelles de ma famille, & de travailler, en attendant, à rebâtir l'édifice de mes collections & de mes recherches en histoire naturelle. M. Boers m'avoit écouté tranquillement & sans m'interrompre: Que ne puis-je ici graver, en lettres d'or, & ses tendres reproches, & ses pressantes sollicitations de le suivre au moment même! Sans ton, sans morgue, sans ce verbiage impertinent de nos protecteurs d'Europe, mais avec cette bonhomie ouverte & franche qui mesure l'homme par l'homme, & juge toujours le protégé digne du bienfait; « Monsieur » (me dit-il, lorsque j'eus fini de m'excuser), » vous n'oublierez pas que vous m'êtes recommandé. L'instant qui vous voit malheureux » est aussi le moment où je dois, à mon tour,

» mériter la confiance des amis qui ont compté
» sur moi ; je ne la trahirai point. Ma maison,
» ma table, les secours les plus pressés, je
» vous offre tout ; reprenez courage ; dressez
» de nouvelles bateries ; revenez à vos plans,
» & n'attendez pas, pour commencer vos
» Voyages, les nouvelles incertaines d'Europe.
» C'est à moi de pourvoir à ces détails. Ac-
» ceptez ; il le faut ; je le veux ».

Cette ame sensible parloit à la mienne une langue si chère ! Un refus l'auroit trop blessée ! Je me rendis. C'est donc à cet ami généreux que je dus l'avantage inappréciable de me livrer, sans de plus longs délais, aux préparatifs de ce Voyage tant désiré, ainsi qu'aux dépenses ruineuses qu'alloit entraîner son exécution ; j'en renouvellerai plus d'une fois le souvenir : il devient un besoin pour mon cœur. Je me rappelle, avec une égale reconnoissance, tout ce qu'a fait pour moi, dans mes différentes apparitions au Cap, M. Hacker, Gouverneur en second. Je rends grâce à M. Gordon, Commandant des troupes, des services qu'il étoit en son pouvoir de me rendre, & qu'il ne m'a point épargnés. Ses Observations curieuses,

publiées en Hollande par Allaman, sont estimées, & j'avoue que je lui suis particulièrement redevable d'une foule de détails précieux qui m'auroient peut-être échappé, sans les instructions & les conseils que j'en reçus avant mon départ pour l'intérieur du pays, où lui-même il avoit entrepris quelques Voyages.

Je demandai qu'il me fût permis de passer encore une quinzaine de jours à Saldanha, afin de réparer, s'il étoit possible, une partie des pertes que m'avoient fait faire les Anglois. Ne sachant point si, dans la suite, j'aurois occasion de repasser dans ces lieux funestes, je voulois au moins me procurer les objets que j'étois presque assuré de ne point retrouver ailleurs. Je n'avois, pour ainsi dire, qu'à mettre la main dessus : je connoissois si bien le terrein! je l'avois si souvent arpenté de tous sens! car, avant la tragique histoire de nos vaisseaux, j'avois acheté un cheval, & pris, à mon service, un Hottentot qui m'avoit indiqué jusqu'aux retraites les plus cachées. Mon hôte lui-même & ses deux fils m'aidèrent beaucoup dans mes recherches; au moindre signe, ils prévenoient mes desirs : on eut dit qu'ils étoient

à mes ordres. Je n'envifageois jamais ces braves gens fans un étonnement mêlé d'admiration. Le bon Slaber avoit en outre trois filles. Leur figure & leur taille offroient réellement un afpect impofant. Cette famille étoit fuperbe : ils avoient tous fix pieds de haut.

Que je mis à profit ces quinze jours accordés avec tant de peine par l'amitié ! Et les coquilles & les plantes & la chaffe partageoient tous mes inftans. La chaffe fur-tout, ma paffion favorite, m'expofoit fans ceffe aux dangers les plus grands, & m'avoit fait une réputation d'intrépidité qui s'étoit répandue dix lieues à la ronde.

Un foir que j'étois rentré de fort bonne-heure, je trouvai à la maifon un Habitant que je ne connoiffois point, & qui m'attendoit. Il fe nommoit *Smit*. Il étoit venu pour folliciter nos fecours contre une Panthère qui, fixée depuis quelque temps dans fon canton, enlevoit régulièrement toutes les nuits, quelque pièce de fon bétail. Sa propofition me fit grand plaifir ; je l'acceptai avec tranfport. Enchanté de faire en règle la chaffe de cet animal, je comptois me venger fur lui de l'épouvante que m'avoit caufée fon pareil dans la baie de Saldanha.

Jour pris pour le lendemain, nous déterminâmes quelques jeunes-gens des environs à se joindre à nous. Je remarquois qu'ils ne s'y prêtoient point de trop bonne grace. J'en fis honte aux plus récalcitrans; ce fut un coup d'aiguillon pour les autres. Nous réunîmes tous les chiens que nous pûmes trouver, & chacun s'arma de pied en cape. Toutes nos batteries ainsi dressées, comme s'il se fût agi d'une prise d'assaut, on se sépara. Je me mis sur mon lit pour y dormir quelques heures, & me disposer à la fatigue du lendemain. Je ne pus fermer l'œil d'impatience & d'aise. Dès la pointe du jour, je gagnai la plaine avec mon escorte. *Smit* & quelques amis nous attendoient; nous nous trouvâmes environ dix-huit chasseurs. Nos chiens réunis formoient une meute de pareil nombre. Nous apprîmes que la Panthère avoit encore enlevé un mouton pendant la nuit.

Un des canons de mon fusil étoit chargé de très-gros plomb, l'autre de chévrotine. J'avois, en outre, une carabine chargée à balles. Mon Hottentot la portoit, & me suivoit. Le pays assez bien découvert n'offroit que quelques buissons isolés de côtés & d'autres. Il falloit

viſiter tous ceux qui ſe trouvoient ſur notre paſſage, avec bien des précautions.

Après plus d'une heure de recherches, nous tombâmes ſur le mouton dont la Panthère n'avoit dévoré que la moitié. Une fois sûrs de la piſte, l'animal n'étoit pas loin, & ne pouvoit nous échapper. En effet, quelques inſtans après, nos chiens qui juſques-là n'avoient fait que battre confuſément la Campagne, tout à coup ſe réunirent, &, preſſés enſemble, s'élancèrent à deux cents pas de nous, vers un énorme buiſſon où ils ſe mirent à aboyer, à hurler de toutes leurs forces.

Je ſautai de mon cheval, que je remis à mon Hottentot; &, courant du côté du buiſſon, je m'établis ſur une petite monticule qui en étoit à cinquante pas; mais, jetant les yeux derrière moi, je vis qu'il n'y avoit pas un ſeul de mes Compagnons qui fît bonne contenance Jean Slaber, un des fils de mon hôte, coloſſe de ſix pieds, vint ſe ranger près de moi; il ne vouloit point, diſoit-il, m'abandonner, même au péril de ſa vie. Au battement de ſon cœur, aux traits effarés de ſon viſage, je jugeai que le pauvre garçon comptoit peu ſur lui-même;

je ſentois, pour en tirer parti, qu'il avoit beſoin d'un homme ferme qui le raſſurât. En effet, quelle que fût ſa terreur, je penſe qu'il ſe croyoit en plus grande ſécurité près de moi qu'au milieu de ſes poltrons de camarades que nous voyons divaguer dans la plaine, & ſe tenir à une diſtance reſpectueuſe.

Ils m'avoient tous averti que, dans le cas où je joindrois l'animal d'aſſez près pour en être entendu, je ne devois point crier *Saa*, *Saa*; que ce mot mettoit le Tigre en fureur, & qu'il s'élançoit de préférence ſur celui qui l'avoit prononcé. Mais, en raſe campagne, bien à découvert, & ne pouvant être ſurpris par l'animal, je me mis à crier plus de mille fois *Saa*, *Saa*, *Saa*, autant pour exciter les chiens que pour l'arracher de ſon fort. Ce fut en vain; l'animal & la meute également effrayés l'un de l'autre n'oſoient ni pénétrer ni ſortir; parmi les chiens cependant, je remarquai des *mâtins* pour qui j'aurois parié, ſi leur courage eût ſecondé leurs forces. Ma ſeule chienne, la plus petite de la troupe, ſe montroit toujours à la tête des autres. Elle ſeule s'avançoit un peu dans le buiſſon; il eſt vrai que, reconnoiſſant

ma voix, elle en étoit animée & plus acharnée que les autres.

L'affreux Tigre pouffoit des hurlemens terribles. A chaque inftant, je le croyois lancé. Les chiens, au moindre mouvement qu'il faifoit fans doute, fe jetoient avec précipitation en arrière, & détaloient à toutes jambes. Quelques coups de fufil, tirés au hafard, le déterminèrent enfin. Il fortit brufquement. Cette apparition fubite fut, pour tout le monde, un fignal de décamper. Jean Slabert lui-même qui, taillé comme un Hercule, auroit pu lutter avec l'animal & l'étouffer dans fes bras, perd tout à coup la tête; il cède à fa frayeur, s'enfuit vers les autres, & m'abandonne. Je refte feul avec mon Hottentot. Le Tigre, pour gagner un autre buiffon, paffe à cinquante pas de nous, ayant tous les chiens à fes trouffes. Nous le faluons de nos trois coups à fon paffage.

Le buiffon dans lequel il fe réfugioit étoit moins haut, moins grand & moins touffu que celui qu'il venoit de quitter; des traces de fang me firent préfumer que je l'avois touché, & l'acharnement redoublé des chiens m'en donna

la preuve. Une partie de mon monde alors se rapprocha, mais le plus grand nombre avoit tout à fait disparu.

L'animal fut encore harcelé pendant plus d'une heure, nous tirâmes au hasard dans le buisson plus de quarante coups de fusil; enfin lassé, impatienté même de ce manége qui ne finissoit rien, je remontai à cheval & tournai, avec précaution, du côté opposé aux chiens. Je présumois qu'occupé à se défendre contr'eux, il me seroit aisé de le surprendre par derrière. Je ne m'étois pas trompé; je l'aperçus. Il étoit acculé, jouant des pattes pour tenir en respect ma petite chienne qui venoit aboyer jusqu'à la portée de sa griffe. Quand j'eus pris tout le temps nécessaire pour le bien ajuster, je lui lâchai ma carabine que je laissai tomber pour me saisir promptement de mon fusil à deux coups que je portois à l'arçon de ma selle. Cette précaution fût inutile. L'animal ne parut point; &, mon coup parti, je ne le vis même plus. Quoique sûr de l'avoir atteint, il y auroit eu de l'imprudence à pénétrer tout de suite dans ce fourré. Cependant on ne l'entendoit point; je le soupçonnois ou mort ou

dangereusement blessé. « Amis, criai-je alors » à ceux de nos chasseurs qui s'étoient rapprochés, allons, tous de front & sur une ligne » serrée, droit à lui; il faut bien, s'il vit » encore, que tous nos coups lâchés ensemble, » le démontent, s'il se présente; quel risque » pouvons nous courir »? Il n'y eut qu'une voix pour me répondre; mais elle fut négative. Ma proposition ne fut goutée de personne. Indigné, furieux: « camarade, dis-je à mon » Hottentot non moins animé que son maître, l'animal doit être ou mort ou très-malade. Monte à cheval, approche-toi comme » je l'ai fait, & tâche de découvrir dans quel » état nous l'avons mis. Je vais garder l'entrée; » pour cette fois, s'il veut échapper, je l'assomme. Nous pouvons l'achever sans le secours de ces lâches ». Il ne fut pas plutôt entré qu'il me cria qu'il apercevoit le Tigre étendu de son long sans aucun mouvement apparent, & qu'il le jugeoit mort. Pour s'en assurer, il lui tira un dernier coup de sa carabine; j'accourus; tout mon corps frémissoit d'aise & d'exultation; mon brave Hottentot partageoit mes vifs transports. La joie

doubloit nos forces. Nous traînâmes l'animal en plein air; il me sembloit énorme. Je commençai d'abord par prendre en détail toutes ses dimensions. Je l'examinois & le retournois dans tous les sens. Je l'admirois avec orgueil. C'étoit là mon coup d'essai; & le Tigre, par hasard, se trouva monstrueux. Il étoit mâle: depuis l'extrémité de la queue jusqu'à la moustache, il portoit sept pieds deux pouces sur une circonférence de deux pieds dix pouces. Je lui reconnus tous les caractères de la Panthère si bien décrits par Buffon. Mais, dans toute la Colonie, on ne le nomme pas autrement que le Tigre. Cet usage a prévalu, quoique dans toute cette partie de l'Afrique on ne rencontre aucun Tigre, proprement dit, & qu'il y aït une grande différence entre l'un & l'autre de ces animaux; les Hottentots l'appellent *Garou*, *Gama*, c'est-à-dire *Lion tacheté*.

En général dans les Colonies du Cap on redoute la Panthère beaucoup plus que le Lion. Celui-ci n'arrive jamais sans s'annoncer par des rugissemens affreux. Il donne lui-même le signal de la défense, comme s'il montroit plus de

confiance dans ſa force, ou qu'il mît plus de nobleſſe dans l'attaque ! L'autre au contraire unit la perfidie à la férocité ; il arrive toujours ſans bruit, ſe gliſſe avec adreſſe, ſaiſit l'avantage ; &, ſautant ſur ſa proie, l'enlève avant qu'on ſe ſoit douté de ſon approche.

Je n'ai pas manqué d'occaſions par la ſuite, de voir beaucoup de ces animaux, ainſi qu'une autre eſpèce appelée par les Hollandois *Luypar* (c'eſt le Léopard des François) ; une autre petite eſpèce encore qu'on nomme *Chat-Tigre*, & qui eſt l'Oſſelot de Buffon : j'en parlerai en diverſes rencontres.

Lorſque j'eus fini toutes mes remarques ſur ma Panthère, & que j'en eus pris le deſſin, nous nous mîmes en devoir de la déshabiller. Les poltrons ſe rapprochoient peu à peu, en nous voyant opérer ſi tranquillement. On ſe figure ſans peine leur air honteux & décontenancé. N'avoient-ils pas à rougir devant un Etranger qui, pour la première fois, aux priſes avec une bête féroce, avoit tenu ferme & montré plus d'intrépidité qu'eux tous, quoiqu'ils fuſſent nés & élevés, pour ainſi parler, au milieu des monſtres de l'Afrique ?

Lorsque j'eus fini de dépouiller ma proie, mon Hortentot s'affubla de sa peau, je saluai mes fiers chasseurs & nous retournâmes au gîte.

Nous marchions en triomphe, escortés par plusieurs chiens dont les maîtres s'étoient éclipsés les premiers. Ils ne nous approchoient que de sorte. La peau du Tigre les tenoit en respect; &, lorsque pour les effrayer d'avantage, mon Hottentot se retournoit, faisant un mouvement vers eux, c'étoit à qui détaleroit le plus vîte, comme si le Tigre vivant eût été à leurs trousses; ce qui nous divertissoit beaucoup.

Les détails de cette expédition ne tardèrent point à se répandre. On disoit par-tout dans le Pays que j'étois un *brave*; ceux-mêmes qui m'avoient si bien secondé commençoient à le croire.

Je reçus encore une supplique de la part d'un Colon que je ne connoissois pas, & qui vivoit à quatre lieues de nous; il me prioit d'aider ses fils à le débarrasser d'une autre Panthère qui ravageoit son quartier.

Ce que je venois d'éprouver dans une première tentative ne m'engageoit guères à en former

une ſeconde. Je m'en défendis, bien réſolu de ne pas m'expoſer davantage au danger de devenir la victime d'une auſſi lâche déſertion. « Allez, répondis-je à l'Envoyé; dites » à votre maître que je ne ſuis pas venu dans » ces Contrées pour y détruire la race des » Tigres; je ſerois trop mal payé de ce ſervice » puiſqu'il n'auroit été utile qu'à des poltrons; ſi » le haſard m'expoſe à de pareilles rencontres, » je ſaurai bien combattre ſeul. Je ne veux » point de vos ſecours, & ne prêterai les » miens à perſonne ». C'eſt ainſi que le ſuccès avoit enflé mon orgueil: je me croyois tout au moins un Théſée.

Je confondois mal-à-propos des Colons que je ne connoiſſois point avec ceux dont j'avois à me plaindre. L'invitation me venoit de Louis *Karſte*. Dans la ſuite, j'ai trouvé l'occaſion de faire connoiſſance avec lui. Je me ſuis repenti de ma prévention à l'égard de ſes enfans. Ils m'ont fait éprouver qu'ils étoient incapables de lacher priſe dans un moment critique, & j'ai vu des effets de leur courage.

Le temps que je m'étois limité moi-même en quittant M. Boers étoit preſque écoulé;

la ſaiſon favorable pour mon Voyage dans l'intérieur du Pays s'avançoit de plus en plus. J'avois de grands préparatifs à faire, des nombreux renſeignemens à recevoir. Je pris congé du bon Slaber, de toute ſa famille que je quittois à regret : libre de ſoins, d'embarras, d'inquiétude, plus léger que je n'étois venu, je lançai un dernier regard vers la Baie de Saldanha, & me mis en route pour le Cap.

RETOUR de la Baie de Saldanha au CAP.

MONSIEUR Boers m'attendoit; à mon arrivée, je fus inſtallé dans ſa maiſon. J'y trouvai tout ce qui pouvoit flatter mes deſirs & ces tendres ſoins de l'amitié que vend ſi cher ailleurs l'orgueilleuſe inſolence d'un Satrape enrichi. Il me prévint ſur les apprêts néceſſaires de mon Voyage, & me pria d'y ſonger. Ce fut alors que je me liai plus particuliérement avec M. Gordon, Commandant des troupes. Il trouvoit mon entrepriſe trop hardie dans un moment ſur-tout où les Caffres étoient en guerre avec les Colons & par conſéquent avec les Hottentôts. Tout en approuvant mes projets, il ne me

cacha point les risques de l'exécution. Ce qu'il me racontoit des dangers qu'il avoit courus en voulant tenter une pareille entreprise, redoubloit encore mon ardeur, & je me croyois exempt des malheurs dont il prenoit plaisir à me faire un tableau qui n'étoit point encourageant.

Tandis qu'on travailloit à mes Equipages, je visitai plus particulièrement la Ville & ses environs.

Je me rendis plusieurs fois sur la montagne de la Table & sur celle du Lion. Quoique la première, vue de la baie, paroisse toucher à la Ville, elle en est cependant éloignée de plus d'une lieue.

Le pied de cette montagne est encombré d'une grande quantité d'éclats de rocher qui paroissent en avoir fait partie & s'en être détachés; la base est un granit pur; &, jusqu'à son sommet, elle paroît être alternativement composée de couches horizontales de granit & de terre. D'après les mesures données par l'Abbé de la Caille, elle s'élève à trois mille six cents pieds au-dessus du niveau de la Mer. On n'y peut monter que par la crevasse d'où

découlent les eaux qui rempliſſent les fontaines de la Ville. Cette route eſt pénible ſur-tout vers le haut où la crevaſſe ſe rétrécit beaucoup & devient preſque perpendiculaire. Il faut gravir pendant plus de deux heures pour gagner le ſommet. Il offre alors une plate-forme très-étendue, hériſſée d'énormes rochers confuſément amoncelés, & parſemée de différens arbuſtes : on diroit les ruines d'une Ville immenſe. Le temps, les nuages & le vent ſemblent en avoir uſé les parties les plus ſaillantes ; ce qui donne au tout une figure baroque ; j'y ai vu des cailloux de quartz auſſi roulés que ceux vulgairement appelés *galets* , & qu'on ramaſſe ſur le rivage.

Vers le milieu du plateau, ſe trouve un baſſin bourbeux. C'eſt de là que découlent les eaux qui arrivent au Cap par la crevaſſe dont j'ai parlé. Il peut avoir trois ou quatre cents pas de circonférence. J'y ai tiré beaucoup de béccaſſines. Ces eaux ſont-elles le produit d'une ſource, des pluies ou des brouillards ? C'eſt ce que j'ignore ; mais la montagne eſt circonſcrite par une quantité de ravines qui ſont autant d'aqueducs qui vont çà & là diſtribuer les eaux

du baſſin & fertiliſer les habitations éparſes à quelque diſtance de ſon pied.

La Table eſt le repaire des Vautours de l'eſpèce appelée *Percnoptère.* Le vent de Sud-Eſt les oblige ſouvent à déſerter la montagne, & la furié avec laquelle il ſouffle les précipite dans les rues du Cap où ils ſont aſſommés à coups de bâton. On y voit auſſi l'eſpèce de Singe Papion, & que les Hollandois nomment *Bawians.* On ſçait qu'ils ſont voleurs. Ils ſe répandent dans les habitations, eſcaladent les jardins pour en dérober les fruits; mais ce n'eſt jamais avec cet appareil & ce bel ordre dont Colbe nous a fait un conte ridicule & puérile.

Quand le Ciel eſt pur & ſerein, on diſtingue du ſommet de la Table les montagnes du Piquet, éloignées de trente lieues. Malgré cette diſtance, elles paroiſſent encore la ſurpaſſer en hauteur.

Lorſque les perſonnes qui vont pour la première fois à la montagne, ſont engagées dans la crevaſſe, elles ſe croyent aſſaillies par une pluie ordinaire, quoique le temps ſoit beau, & il pleut réellement pour elles. C'eſt

l'effet des gouttes d'eau qui suintant continuellement des rochers supérieurs, tombent sur ceux qui sont plus bas, se heurtent, se divisent en une pluie d'autant plus fine qu'elle approche plus du pied de la montagne. Cette pluie est toujours plus abondante le matin que le reste de la journée; les fraîcheurs & les rosées de la nuit en expliquent aisément la cause.

On rencontre dans la crevasse à un tiers ou environ de sa hauteur une superbe nappe d'eau qui coule sur un rocher plat très-étendu. On va de la Ville se promener jusqu'à cette cascade; la route n'en est pas si fort escarpée que les dames même ne puissent se donner la satisfaction d'aller y jouir d'un coup-d'œil charmant & pittoresque, d'un point de vue délicieux qui commence à cet endroit.

C'est un usage assez remarquable que dans les pays les plus chauds, les Esclaves font du feu par-tout où ils travaillent. Cela leur sert à allumer leurs pipes, à faire réchauffer ou cuire leur nourriture. Ceux du Cap, chargés d'aller couper du bois pour la maison de leurs maîtres, vont quelquefois le chercher sur les

revers de la Table. Le soir, en quittant l'ouvrage, s'ils négligent d'éteindre ces feux, ils se communiquent insensiblement de proche en proche à toutes les herbes & racines sèches; la trace gagne & s'étend de côtés & d'autres, parvient à des enfoncemens où le bois vert & le bois sec indistinctement s'allument & s'embrasent. Ce sont alors autant de fournaises, de petits volcans qui tiennent ensemble par les cordons de feu qui les ont unis. La flamme s'en échappe par tourbillons, & se nuance suivant que les différentes cavernes sont plus ou moins profondes. La nuit survient; & la Ville & la Rade & tous les environs jouissent d'un spectacle d'autant plus magnifique que la cause en étant connue, on est exempt de ces terreurs profondes qu'imprimeroit ailleurs un pareil phénomène; car la hauteur & l'étendue de cet embrasement donnent à la montagne un aspect plus effrayant que les laves du Vésuve dans leur plus grande force. Je n'ai vu qu'une seule fois cette majestueuse illumination, & je puis dire qu'elle m'a jeté dans le ravissement & l'extase. Tout ce qu'on pourroit imaginer pour éclairer les Navires à vingt lieues en

mer n'approcheroit jamais de ce Phare allumé au hasard par une miſérable brouſſaille qu'a laiſſé brûler un Nègre étourdi.

Il eſt impoſſible d'arriver à la montagne du Diable par celle de la Table, quoiqu'elle n'en ſoit qu'une partie dont elle a été ſéparée, par le ſommet, ou par des éboulémens ſucceſſifs, ou par des tremblemens de terre; mais on arrive aiſément à celle du Lion, qui, comme l'autre, eſt auſſi une partie de la Table; le ſommet ſeul de la tête du Lion n'eſt praticable qu'au moyen d'une corde avec laquelle on ſe hiſſe avec peine. C'eſt de ce ſommet qu'on ſignale les Vaiſſeaux qui ſont en pleine mer. Il y a toujours un ſerviteur de la Compagnie chargé de tirer un coup de canon pour chaque Vaiſſeau qu'il aperçoit; &, par un ſignal convenu, la Ville ſait à l'inſtant ſi le Navire vient de l'Inde ou de l'Europe; mais le même homme, dès qu'il a reconnu le Pavillon de l'arrivant, eſt obligé de ſe rendre à la Ville, pour en informer le Gouvernement. Ce métier eſt pénible & cruel; il arrive ſouvent que le malheureux deſcend & remonte quatre ou cinq fois par jour, ce qui l'excède de fatigue. C'eſt,

comme en beaucoup de points, un vice d'adminiſtration ſur lequel tous les yeux ſont fermés. Celui que j'y ai vu, me diſoit tranquillement qu'on ne vieilliſſoit point à ce métier là, & je n'avois pas de peine à le croire; car il étoit lui-même dans un triſte état; &, quoiqu'il n'eut alors que trente-cinq ans, ſes genoux & ſes jambes étoient tellement roidis qu'il ne marchoit qu'avec beaucoup de peine.

J'allai viſiter auſſi le fameux territoire de *Conſtance* derrière la Table. Ce vignoble ne produit peut-être pas la dixième partie du vin qu'on débite ſous ſon nom. Il apartenoit alors à M. Cloëte. Les uns diſent les premiers plants originaires de Bourgogne, les autres de Madère, d'autres encore de Perſe; ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce vin, bu au Cap, eſt délicieux; qu'il perd beaucoup par le transport, & qu'après cinq ans il ne vaut plus rién. A mon arrivée, le *Demi-Haam* (c'eſt-à-dire environ quatre-vingts bouteilles) ſe vendoit trente-cinq à quarante Piaſtres; à mon départ il en valoit plus de cent.

A côté de Conſtance, eſt un autre vignoble appelé *le Petit Conſtance*. C'eſt ſeulement depuis

sept ou huit ans qu'il marche de pair avec son voisin. Il est même arrivé qu'on en a quelquefois payé la récolte plus cher aux ventes de la Compagnie. Comme il n'est séparé de l'autre que par une simple haie, qu'il jouit, d'ailleurs, de la même exposition, il est probable qu'il n'y avoit, jadis, entre ces deux vins, de différence que dans la façon de les travailler.

Tout l'espace compris entre la baie Falso & celle de la Table est orné de maisons de plaisance & de belles habitations où l'on se borne à la culture des légumes, des fruits, & sur-tout du vin. Les plus estimés & qui approchent le plus du Constance sont ceux de Becker & de Hendrik. Les Marchands de vin du Cap savent les apprêter, & les vendre pour du vrai Constance. Outre ces vins doux, d'autres cantons de la Colonie, tels que la *Perle*, *Stellembosch*, *Dragestein*, fournissent des vins secs très-estimés. On y fait aussi du vin qui approche du Rota, à qui l'on donne ce nom, & qu'en effet j'ai trouvé tout au moins aussi bon. Lorsqu'on se propose d'en acheter au Cap, il faut s'adresser aux Cultivateurs mêmes, afin d'être bien servi. Les Marchands, au contraire, sont des fripons

qui, ſachant bien qu'il n'eſt pas de garde, ſoufrent les bariques, & les chargent d'eau de vie pour le conſerver le plus long-temps poſſible, s'ils ne trouvent pas à s'en défaire.

Le vin commun du pays paroît rarement ſur les bonnes tables. Les vins rouges de Bordeaux ſont la boiſſon ordinaire, & ceux importés par les vaiſſeaux Hollandois ont toujours la préférence ſur ceux des François qui ne les apportent que dans des futailles mal-conditionnées, où ils ne ſe conſervent point.

Le prix mitoyen de ce vin eſt d'un Florin la bouteille. Il varie ſuivant les circonſtances. Je l'ai quelquefois vu à trois Florins; quelquefois à douze ſous.

On n'eſtime pas beaucoup la bierre qui ſe braſſe au Cap; mais on fait grand cas & grande conſommation de celle d'Europe. Son prix varie entre douze & vingt-quatre ſous la bouteille. En général, toute eſpèce de boiſſon eſt d'un grand débit.

On offre toujours un Sopi, c'eſt-à-dire un verre d'arrach ou de génièvre, ou mieux encore d'eau de vie de France, à tous ceux qui ſe préſentent dans une maiſon. Le génièvre

eſt cependant la boiſſon du matin la plus en uſage. Avant de ſe mettre à table, l'étiquette veut encore qu'on offre un Sopi, ou du vin blanc dans lequel on a infuſé de l'abſinthe ou de l'aloës, pour exciter l'appétit.

A table, on boit indiſtinctement de la bierre ou du vin. A la fin du deſſert, les dames ſe lèvent & ſe retirent dans une pièce voiſine ou ſur le perron. Alors, on apporte des pipes, du tabac & de nouvelles bouteilles pour les hommes, tandis qu'on envoie préſenter aux dames du café, du vin de Rhin ou de Moſelle avec du ſucre & de l'eau de ſelſe. On commence enſuite des parties de jeu, ce qui n'empêche pas les hommes de boire & de fumer; &, s'il arrive un coup intéreſſant ou piquant, c'eſt toujours le ſignal ou le prétexte d'une raſade de plus.

Cette manière de vivre eſt commune à toutes les maiſons, avec cette différence que celles qui ne ſont point fortunées, n'uſent que du vin du terroir. Mais, ſur ce point, la vanité des Habitans eſt bien ridicule. Un jour que je paſſois dans une rue avec M. Boers, il me fit remarquer un homme aſſis ſur ſon perron, & qui, nous voyant à portée de l'entendre, ſe

tuoit de crier à son esclave de lui apporter une bouteille de vin rouge. Le Fiscal m'assura que cet homme n'en avoit pas une seule à sa disposition, qu'il n'en avoit peut-être pas bu dix fois en sa vie ; aussi, lorsque nous fûmes plus loin, je me détournai, & m'aperçus que c'étoit de la bierre que son domestique lui versoit.

La *Hout-Bay* (la Baie au bois) tire son nom du petit bois qu'on y va chercher : on n'y trouve point de gros arbres. Ce ne sont que des buissons & des taillis fort épais. Cette Baie, peu spacieuse & ouverte au vent d'Ouest, est entourée de brisans. Il est rare que des Bâtimens s'y réfugient, à moins qu'ils ne soient surpris tout d'un coup par le mauvais temps, & qu'il y ait pour eux impossibilité de gagner un autre abri. Elle est à deux lieues Sud-Est du Cap.

La baie Falso, au Sud-Est du Cap, en est éloignée de trois lieues ; mais il faut en faire quatre pour arriver jusqu'à l'ancrage. La route en est impraticable. Cette spacieuse Baie peut offrir un asyle à un nombre considérable de Vaisseaux. C'est là que se réfugient ceux qui

ſont dans la baie de la Table, lorſque le vent d'Oueſt commence à ſe faire ſentir ; &, par la raiſon contraire, lorſque le Sud-Eſt recommence, ces mêmes Bâtimens retournent à leur premier mouillage.

Le Commandant de la baie Falſo a le rang de *Sous-Marchand* ; ſes appointemens ſont médiocres, & ſa Place lui rapporte cependant beaucoup, par le commerce qu'il fait avec les vaiſſeaux des Nations Etrangères. Il achète leurs pacotilles, & les envoie revendre à la Ville, où il trouve quelquefois le moyen d'en quintupler la valeur.

On voit ſur les bords de la Baie de grands magaſins où ſont dépoſées les proviſions pour les vaiſſeaux de la Compagnie. On y a bâti auſſi un très-bel Hôpital pour les Equipages, un hôtel commode pour le Gouverneur qui s'y tranſporte ordinairement, & y paſſe quelques jours, lorſque les Navires y ſéjournent. Le commerce y attire auſſi des Particuliers du Cap. Ils fourniſſent des logemens aux Officiers des Vaiſſeaux. Tant que ces deniers y demeurent, la Baie eſt extrêmement vivante ; mais, du moment que la ſaiſon permet de lever l'ancre, elle devient déſerte ;

chacun décampe ; il ne reſte qu'une compagnie de la Garniſon qu'on relève tous les mois. Malheur alors aux Vaiſſeaux qui ſe préſentent, & qui ont beſoin de proviſions ; car il arrive ſouvent que les magaſins ſont tellement épuiſés, qu'on eſt obligé de faire venir de la Ville par charrois tout ce que demandent ces nouveaux-venus, & le tranſport coûte un prix exorbitant. On paye, de vingt à trente Piaſtres, par jour, un miſérable chariot. J'en ai vu payer juſques à cinquante Piaſtres, & il eſt à remarquer que, dans les vingt-quatre heures, on ne peut faire qu'un ſeul voyage.

C'eſt là que ſe pêche le plus beau & le meilleur poiſſon, particulièrement le *Rooman*, qui donne ſon nom au rocher dans les environs duquel il ſe trouve abondamment. On y pêche encore des huîtres ; mais elles ſont très-[illegible]es.

Je ne dois pas oublier de dire que, dans le terrein compris entre la baie Falſo & la ville du Cap, mais ſur-tout dans les environs de Conſtance & de *Niuwe-land*, on trouve ce charmant arbre qu'on y nomme *Silwer Blaaderen* (c'eſt le *Protea Argentea* des Botaniſtes); il paroît que, lors du ſéjour au Cap du Docteur

Sparmann, cet arbre n'y étoit pas en si grande quantité que dans le moment actuel; car les Colons ayant remarqué qu'il croissoit très-vîte, en ont fait des plantations considérables qui leur sont devenues d'une grande utilité pour le chauffage. J'observe que cet arbre ne se trouve dans aucun autre lieu de la Colonie, pas même dans le pays des Namaquois, d'où M. Sparmann a très-faussement supposé qu'on l'avoit tiré; je puis assurer qu'il n'y croît pas, & je ne l'ai vu dans aucun des cantons où j'ai pénétré. Ainsi je crois qu'il a été rapporté de quelqu'autre partie d'Afrique ou du monde, quoique M. Sonnerat, dans son dernier Voyage aux Indes, atteste qu'il est le seul arbre originaire du Cap de Bonne-Espérance; il paroît que ce Naturaliste n'y avoit jamais vu le *Mimosa Nilotica*, qui y est très-commun, ainsi que quantité d'autres espèces infiniment plus considérables.

Les Colonies *Stellembosch*, *Dragestein*, *Frans che-Hoeck*, la *Perle*, la *Hollande Hottentote* sont différens cantons situés entre le Cap & la grande chaîne des montagnes qu'on aperçoit à l'Est: ils fournissent tous du fruit & du vin.

Le Stellemboſch eſt une petite Bourgade où ſe ſont retirés pluſieurs Habitans du Cap ; ils y ſont valoir eux-mêmes leurs terres. Il y a une Egliſe, un Miniſtre & un *Land-Roſt* ou Bailly qui a rang de ſous-marchand. C'eſt une eſpèce de Fiſcal qui juge en premier reſſort. Il ne peut impoſer d'amende que juſqu'à la ſomme de cinquante Rixdaalers ; lorſque l'affaire eſt majeure, c'eſt le Fiſcal qui doit en connoître.

Le Franſche-Hoeck, (le coin François) eſt dans une gorge de montagnes, entre le Stellemboſch & le Dragelſtein. Il a reçu ſon nom des réfugiés qui vinrent le défricher ſur la fin du ſiècle dernier. Le terrein en eſt bon, & fournit beaucoup de blé & de vin. C'eſt-là que ſe mange le meilleur pain de toutes les Colonies. Ce n'eſt pas que le blé y ſoit meilleur qu'en tout autre lieu ; mais c'eſt parce que la méthode françoiſe apportée par les Emigrans s'y eſt conſervée de père en fils ſans altération. C'eſt là tout ce qui leur reſte du ſouvenir de leur ancienne & cruelle Patrie. Je n'ai trouvé dans ce canton qu'un ſeul vieillard qui parlât françois ; pluſieurs familles cependant conſervent & écrivent encore leurs noms primitifs. J'y

ai

ai connu des *Malherbe*, des *Dutoît*, des *Rétif*, des *Cacher* & pluſieurs autres dont les noms nous ſont familiers. Du reſte, on les diſtingue des autres Colons qui ſont preſque tous blonds, par leurs cheveux bruns & la couleur biſe de leur peau.

La *Hollande Hottentote* eſt ainſi nommée parce que ce canton, originairement habité par les Hottentots, fut déſriché le premier par les Hollandois. Il fournit des légumes, du fruit & du blé ; le Stellemboſch le borne au Nord, une chaîne de montagnes à l'Eſt, la baie Falſo à l'Oueſt, & des montagnes dans leſquelles il y a encore quelques habitations au Sud.

La première chaîne de montagnes & de collines qu'on aperçoit de la baie de la Table, ſe nomme *Montagnes du Tigre*. Elles ſont parſemées d'habitations excellentes pour le blé. Toutes ces collines enſemencées offrent un ſuperbe coup-d'œil à la Ville, dans le temps de la moiſſon. Leur abondance les a fait nommer le *magaſin à blé* de la Colonie. Le derrière de ces collines eſt également garni de fermes à blé, & cette culture ſe prolonge aſſez loin. Les habitations qui avoiſinent le Cap ſont gé-

néralement d'un grand rapport, à raison de la facilité d'y faire arriver les légumes, les fruits, les œufs, le lait, toutes les provisions de première nécessité qui sont d'un débit sûr & journalier, avantage que n'ont point les autres Habitans à cause de l'éloignement.

A douze lieues à la ronde du Cap, les Colons ne se servent plus des Hottentots; ils aiment mieux acheter des Nègres, qui sont moins paresseux, & sur les services desquels ils comptent davantage. Les Hottentots, insoucians & inconstans par leur nature, se retirent souvent à l'approche des grands travaux, & laissent leurs maîtres dans l'embarras. Les Nègres désertent bien aussi, mais vainement pour leur liberté, car ils sont bientôt repris. On les dépose chez le Bailly du canton. Le propriétaire les réclame; &, moyennant un foible droit, ils sont restitués, après avoir reçu quelque correction très-légère; car il n'y a pas de pays au monde où les esclaves soient traités avec plus d'humanité qu'au Cap.

Les Nègres de Mosambique & ceux de Madagascar sont regardés comme les plus forts ouvriers & les plus affectionnés à leurs maîtres.

Lorſqu'ils débarquent au Cap, on les paye ordinairement de cent-vingt à cent-cinquante Piaſtres la pièce. Les Indiens ſont plus ſingulièrement recherchés pour le ſervice de la maiſon & de la Ville. On y voit auſſi des Malais qui ſont en même-temps les plus entendus & les plus dangereux des eſclaves. Aſſaſſiner leur maître ou leur maîtreſſe, n'eſt à leurs yeux qu'un attentat ordinaire; &, dans les cinq années que j'ai paſſées en Afrique, j'ai vu ce forfait ſouvent répété. Ils vont à l'échaffaud pleins de calme & de ſang-froid. J'ai oüi l'un de ces ſcélérats qui diſoit à M. Boers qu'il étoit charmé d'avoir commis ſon crime; qu'il avoit bien ſu le genre de mort qu'on lui feroit ſubir; mais, que par là même, il ſouhaitoit ardemment de voir hâter ſa fin, puiſqu'auſſitôt il ſe retrouveroit dans ſon pays. Je m'étonne qu'un auſſi violent préjugé ne cauſe point encore de plus grands malheurs.

Les eſclaves Créoles du Cap ſont les plus eſtimés; il ſe payent toujours le double des autres; &, lorſqu'ils ſavent quelque métier, le prix en devient exorbitant. Un cuiſinier, par exemple, ſe vend de huit à douze-cents

Rixdaalers, & les autres à proportion de leurs talens. Ils font toujours proprement habillés; mais ils marchent les pieds nuds en signe de l'esclavage. On ne voit point au Cap, cette insolente valetaille appelée *laquais* : le luxe & l'orgueil n'y ont point encore introduit cette espèce désœuvrée & vile qui meuble en Europe les antichambres des riches, & porte sur toutes les tailles l'enseigne de l'impertinence.

On est surpris, en arrivant au Cap, de la multitude d'esclaves aussi blancs que les Européens, qu'on y voit. L'étonnement cesse quand on sait que les jeunes Négresses, pour peu qu'elles soient jolies, ont chacune un soldat de la garnison avec lequel elles vont, comme il leur plait, passer tous les dimanches. L'intérêt du maître lui fait fermer les yeux sur le déréglement de ses esclaves, parce qu'il compte d'avance sur le produit de ces cohabitations licencieuses.

On rencontre cependant des Négresses légitimement mariées, & des Nègres établis faisant corps avec la Bourgeoisie; ce sont des hommes qui, par leurs services ou d'autres motifs, ont été affranchis; la facilité avec laquelle on leur

dont soit la liberté étoit autrefois sujète à bien des abus, parce que ces gens, devenus vieux ou infirmes ou privés de ressources pour subsister, finissoient par être des voleurs & des vagabonds. Le Gouvernement s'est trouvé forcé d'y mettre ordre ; nul maître à présent ne peut affranchir son esclave qu'en déposant à la chambre des orphelins une somme suffisante pour sa subsistance.

Ce qui entretient un certain désordre parmi les esclaves, ce qui les corrompra toujours, ce sont les mauvais sujets que le Gouvernement de Batavia envoie souvent au Cap pour en être débarassé. Ces gens, connus sous le nom de *Bouginées*, sont des Malais, tous pêcheurs & receleurs : sur ce dernier article, leur réputation est si bien établie que c'est toujours chez eux qu'on commence les recherches, lorsqu'un esclave a disparu, ou que des effets ont été enlevés.

Il est rare qu'un maître punisse lui-même son esclave ; il le met ordinairement entre les mains du Fiscal, qui lui fait administrer la correction qu'il a méritée. Si cependant un maître qui voudroit punir lui-même son esclave le

maltraitoit outre meſure, celui-ci pourroit en porter plainte; &, ſur une récidive bien conſtatée, le Fiſcal obligeroit le propriétaire à le vendre. Dans le cas où il l'auroit grièvement bleſſé ou tué, il encourroit une peine afflictive, ou bien ſeroit banni & relégué dans l'île *Roben*. Ces loix ſages honorent certainement le Gouvernement Hollandois; mais, combien n'eſt-il pas de moyens de les éluder!

L'île *Roben* eſt à deux lieues en mer, en face de la baie de la Table & à la vue de la Ville. Elle tire ſon nom de la quantité de chiens marins qu'on y trouve. Cette île tout-à-fait plate a très-peu d'étendue. C'eſt le *Bicêtre* du Cap. Elle eſt ſoumiſe aux ordres d'un Caporal qui a titre de Commandant. Les malheureux qui y ſont relégués doivent délivrer par jour une certaine quantité de pierres à chaux qu'ils déterrent. Le reſte du temps, ils pêchent ou bien ils cultivent de petits jardins; ce qui leur procure du tabac ou quelques autres douceurs. On ne peut voir, ſans en être étonné, combien dans cet endroit toutes les eſpèces de légumes prennent de vigueur. Les choux-fleurs ſur-tout y ſont des monſtres en groſſeur;

élevée dans le sable, leur délicatesse surpasse encore leur énormité. Il y croît aussi de petites figues violettes, d'un parfum exquis. Les puits fournissent de l'eau aussi bonne que celle du Cap, phénomène assez extraordinaire pour une île aussi peu étendue & presqu'à fleur de la mer.

J'y ai vu beaucoup de Serpens noirs, de quatre à cinq pieds de long, mais qui ne sont pas dangereux. On y trouve en abondance de la Perdrix & plus encore de la Caille; j'ai quelquefois tiré cinquante à soixante de ces oiseaux dans une matinée.

Je dois ici rapporter une observation qui intéresse l'Histoire Naturelle. Les Cailles de l'île Roben & celles du Cap n'offrent absolument qu'une seule & même espèce, sans aucune différence qui puisse rendre mon assertion même douteuse. Cependant la Caille au Cap est un oiseau de passage; ce fait est reconnu de tout le monde; &, quoiqu'il n'y ait que deux lieues de l'île Roben à la terre ferme, il est également constant que jamais il n'y a d'émigration de ces oiseaux. Ils y sont toujours aussi abondans en toute saison. Si j'ajoute encore que les Cailles d'Europe sont absolument la

même eſpèce que celle-ci, ne faut-il pas en conclure que la Caille d'Europe ne paſſe point la mer comme on l'a prétendu juſqu'à préſent? Quelques Voyageurs aſſurent à la vérité en avoir rencontré en mer; mais cela ne décide point la queſtion; car, à plus de ſoixante & dix lieues des côtes, j'ai tiré ſur les vergues de mon Navire des Etourneaux, des Pinſons, des Linottes, une Chouette. Tous ces oiſeaux, qu'on ſait très-bien ne point paſſer la mer, avoient été ſans doute déroutés par quelqu'ouragan, quelque tempête violente, & je croirai toujours qu'il en étoit ainſi des Cailles qui ont été rencontrées, juſqu'à ce que cette partie de l'Hiſtoire des oiſeaux ait reçu des éclairciſſemens plus poſitifs.

Je ſuis d'ailleurs d'autant plus porté à n'ajouter aucune foi à cette traverſée par la mer, que les Cailles peuvent ſe rendre par terre en Afrique & venir en Europe par le même chemin. Il eſt très propable que ſi celles de l'île Roben n'oſent franchir le petit eſpace qui les ſépare de la côte, bien moins encore oſeront-elles riſquer un trajet incomparablement plus conſidérable. La Caille eſt un oiſeau très-lourd; la petiteſſe

de ses ailes, en proportion de la pesanteur de son corps, ne convient nullement à un vol continuel & de long cours; est-il quelque Chasseur qui ne sache positivement & d'après l'expérience que lorsqu'un chien a fait lever une Caille trois ou quatre fois de suite, il ne lui est plus possible de s'envoler, & qu'accablée de lassitude, elle se laisse prendre à la main; la même chose arrive à tous les oiseaux de ce genre.

Outre la Caille commune à l'Europe & à l'Afrique, on trouve encore au Cap un oiseau beaucoup plus petit qu'on nomme aussi *Caille*, mais très-improprement; car il n'a que trois doigts aux pieds, & tous trois dirigés en avant, caractère suffisant pour ne pas devoir les confondre.

M. Sonnerat, dans son *Voyage aux Indes*, décrit un oiseau du même genre, auquel il donne le nom de *Caille à trois doigts*. M. Desfontaines a pareillement raporté, de son Voyage sur les côtes de Barbarie, un individu semblable, approchant beaucoup de celui du Cap de Bonne-Espérance, dont il est sans doute une variété. J'en connois deux autres beaucoup plus grands, l'un de Ceylan, l'autre de Java: j'en donnerai

la description, & je pense qu'il sera nécessaire d'en faire un genre neuf qui formera le passage de la Caille à la Canne pétière, avec laquelle il tient par la conformation des doigts.

Le Gouvernement envoie, tous les ans, un détachement dans l'île Roben, pour y tuer des Mors & des Manchots qu'on nomme au Cap *Pingouins*. On extrait l'huile de ces animaux, comme je l'ai déjà dit; le Manchot sur-tout en fournit beaucoup. On voit à la pointe de Roben une petite Anse qui peut mettre à l'abri un Vaisseau, lorsque le Sud-Est l'empêche de gagner la rade du Cap.

En quittant l'Europe pour voyager en Afrique, il n'entroit pas dans mon Plan de m'appesantir sur le détail des mœurs, des usages & coutumes des Habitans du Cap; bien moins encore sur les formes de son Gouvernement politique, civil & militaire. C'est, je l'avoue, ce qui m'a le moins occupé, & ce que je décrirois avec le plus de répugnance, quand cela m'auroit en quelque sorte intéressé. Car mes raisons pour garder cette réserve à peu près de la même manière que le Lecteur peut avoir les siennes pour être curieux; & ni les Lecteurs

ni moi n'avons beſoin de les connoître. Au reſte, on peut, des rêveries même de Kolbe, extraire des faits certains qu'un ſéjour de dix ans à la Ville avoit mis continuellement ſous ſes yeux. Il n'en a pas tant impoſé ſur ce point qu'on l'imagine. Son Livre contient peut-être des vérités qui n'ont plus lieu de nos jours, & ſont priſes pour des fables. Mais, avec le temps, les mœurs, les caractères, les modes, les loix, les empires même changent & varient à l'infini. C'eſt un viſage qu'a défiguré la vieilleſſe, & qui ne reſſemble plus au portrait qu'on en fit autrefois.

Il n'en eſt pas de même de ce que ce Voyageur *ſédentaire* a platement avancé ſur les Hottentots & les cérémonies de leur Religion; ſi ce qu'il en dit a exiſté, il faut bien que l'eſprit philoſophique qui plane impérieuſement ſur l'Europe, ait un peu rafraîchi l'air brûlant des climats Africains; car je n'y ai vu aucune trace de Religion, rien qui approche même de l'idée d'un Être vengeur & rémunérateur. J'ai vécu aſſez long-temps avec eux, chez eux, au ſein de leurs déſerts paiſibles; j'ai fait, avec ces braves Humains, des Voyages dans des

Régions fort éloignées ; nulle part je n'ai ren-contré rien qui reſſemble à de la Religion ; rien de ce qu'il dit de leur légiſlation, de leurs enterremens ; rien de ce qu'ils pratiquent à la naiſſance de leurs enfans mâles ; rien enfin, & ſur-tout de ce qu'il ſe plaît à détailler, de la ridicule & dégoûtante cérémonie de leurs mariages.

On n'a point oublié au Cap le ſéjour de cet homme dans la Colonie. On ſait qu'il n'avoit jamais abandonné la Ville, & cependant il parle de tout avec l'aſſurance d'un témoin oculaire. Ce qui n'eſt pas douteux néanmoins, c'eſt qu'aprés dix années de réſidence, n'ayant rien fait de ce qu'on l'avoit chargé de faire, il trouva plus prompt & plus commode de ra-maſſer tous les ivrognes de la Colonie qui, ſe moquant de lui en buvant ſon vin, lui dic-toient ſes Mémoires de taverne en taverne, lui contoient à qui mieux-mieux les Anec-dotes les plus abſurdes, & l'endoctrinoient juſqu'à ce que les bouteilles fuſſent vides. C'eſt ainſi que ſe font les découvertes nouvelles, & que s'étendent les progrès de l'eſprit humain.

VOYAGE

A l'Eſt du Cap, par la terre de Natal & celle de la Cafrerie.

Les différens préparatifs de mon Voyage touchoient à leur terme ; j'en fis aſſembler toutes les proviſions éparſes : elles étoient conſidérables ; car, dans cette première effervescence qui tranſporte l'imagination au-delà des bornes ordinaires, je ne m'étois point donné de limites & n'en connoiſſois pas ; réſolu au contraire de pouſſer en avant le plus loin & le plus long-temps qu'il me ſeroit poſſible, je ne ſavois ſi le retour ſeroit en mon pouvoir comme le départ ; mais je voulois ſur-tout m'épargner le cruel déſagrément d'être contraint de m'arrêter par la privation des choſes indiſpenſables. Ainſi, juſqu'aux objets qui ne paroiſſoient pas avoir un but d'utilité bien direct, je n'avois rien négligé de ce qui pouvoit être néceſſaire à ma conſervation dans les circonſtances imprévues, & je craignois toujours d'avoir à me reprocher quelqu'oubli

préjudiciable. Les trois mois paſſés au Cap ou dans les environs depuis mon retour de la baie de Saldanha avoient à peine ſuffi à ces différens apprêts.

J'avois fait conſtruire deux grands chariots à quatre roues, couverts d'une double toile à voiles, cinq grandes caiſſes rempliſſoient exactement le fond de l'une de ces voitures, & pouvoient s'ouvrir ſans déplacement. Elles étoient ſurmontées d'un large matelas ſur lequel je me propoſois de coucher durant la marche, s'il arrivoit que le défaut de temps ou toute autre circonſtance ne me permît pas de camper; ce matelas ſe rouloit en arrière ſur la dernière caiſſe, & c'eſt là que je plaçois ordinairement un cabinet ou caiſſe à tiroirs deſtiné à recevoir des Inſectes, Papillons & tous les objets un peu fragiles; & qui demandoient plus de ménagement.

J'avois ſi bien réuſſi dans la conſtruction de cette caiſſe; mes Collections s'y étoient ſi bien conſervées, & arrivèrent en ſi bon état que, pour l'utilité des Naturaliſtes qui s'occupent de cette partie, & que le déſir d'un pareil Voyage pourroit tenter, je prendrai plaiſir à en indiquer

la forme. Elle avoit deux pieds & demi de haut, dix-huit pouces de profondeur & autant de largeur. Elle étoit divisée, sur sa longueur, en huit parties qui contenoient chacune une layette qui ne se prolongeoit que jusqu'à trois pouces du fond. Ces layettes, ainsi posés verticalement, se tiroient par le haut, & n'avoient d'échappement que leur épaisseur, de telle sorte que si les secousses (& nous en éprouvions à tous momens de violentes), venoient à détacher quelques Insectes de leurs cadres, ils tomboient au fond de la caisse dans le vide de trois pouces que j'avois su ménager, & ne pouvoient offenser ceux qui tenoient plus ferme. Une couche de deux à trois lignes de cire vierge, fondue avec de l'huile de lin, & appliquée sur le fond de la caisse, en bouchoit tous les pores, &, par son odeur, écartoit les Insectes mal-faisans.

C'est ce premier chariot qui portoit presqu'en entier mon arsenal. Nous l'appelions le *Chariot Maître.* Une des cinq caisses dont j'ai parlé étoit remplie par compartimens de grands flacons quarrés, qui contenoient chacun cinq à six livres de poudre. Ce n'étoit là que pour les détails

& les beſoins du moment. Le magaſin général étoit compoſé de pluſieurs petits barils. Pour les préſerver du feu ou de l'humidité, je les avois fait rouler ſéparément dans des peaux de mouton fraîchement écorchées. Cette enveloppe une fois ſèchée étoit abſolument impénétrable; tout calculé je pouvois compter ſur quatre à cinq cents livres de poudre, & deux mille au moins de plomb & d'étain tant en ſaumon que façonné. De ſeize fuſils, j'en avois douze ſur une voiture; l'un de ces fuſils deſtiné pour la grande bête, comme Rhinocéros, Eléphant, Hyppopotame, portoit un quart de livre. Je m'étois muni, outre cela, de pluſieurs paires de piſtolets à deux coups, d'un grand cimeterre & d'un poignard.

Le ſecond chariot offroit en caricature le plus plaiſant attirail qu'on ait jamais vu, mais il ne m'en étoit pas pour cela moins cher. C'étoit ma cuiſine. Que de repas exquis & paiſibles! Que le ſouvenir de ces détails de ma vie domeſtique & charmante ſont encore délicieux à mon cœur! Je n'aſſiſte jamais à ces dîners d'étiquette & de gêne où l'ennui vient diſtribuer les places, que le dégoût qu'ils me

caufent ne me reporte foudain au milieu de ce doux charivari de nos haltes, & ne préfente à mon imagination le tableau fi vivant & fi varié de mes bons Hottentots occupés à préparer le repas de leur ami.

Ces meubles de ma cuifine n'étoient pas confidérables. J'avois un gril, une poële à frire, deux grandes marmites, une chaudière, quelques plats & affiettes de porcelaine, des cafetières, taffes, théières, jattes, des bouilloirs. Voilà ce qui compofoit à peu près tout mon ménage.

Outre cela, pour moi perfonellement je m'étois muni de linge de toute efpèce, d'une bonne provifion de fucre blanc & candi, de café, de thé, & de quelques livres de chocolat.

Je devois fournir du tabac & de l'eau de vie aux Hottentots qui faifoient ce voyage avec moi. Auffi avois-je forte provifion du premier article & trois tonneaux du fecond. Je voiturois encore une bonne pacotille de verroteries, quincaillerie & autres curiofités, pour faire, fuivant l'occafion, des échanges ou des amis. Joignez à tous ces détails de ma Caravane, une grande Tente, une Canonière; les inftrumens néceffaires

pour raccomoder mes voitures, pour couler du plomb; un cric, des cloux, du fer en barre & en morceaux, des épingles, du fil, des aiguilles, quelques eaux ſpiritueuſes, &c. & vous aurez une idée parfaite de ce ménage ambulant. Telle étoit la charge de mes deux voitures qui pouvoient peſer quatre à cinq milliers chacune. Je ne dois pas oublier de parler de mon néceſſaire Il m'a trop ſouvent amuſé. Rien n'eſt comparable à l'étonnement qu'il cauſoit aux Sauvages des Pays lointains. Je m'en ſervois toujours devant eux. Leurs diſcours à ce ſujet ont plus d'une fois prolongé ma toilette, & m'ont procuré d'agréables récréations.

Mon train étoit compoſé de trente Bœufs; ſavoir, vingt pour les deux voitures, & les dix autres pour relais; de trois Chevaux de chaſſe, de neuf Chiens, & de cinq Hottentots; j'augmentai conſidérablement par la ſuite le nombre de mes animaux & de mes hommes. Celui de ces derniers alloit quelquefois juſqu'à quarante. Il augmentoit ou diminuoit ſuivant la chaleur de ma cuiſine; car, au ſein des déſerts d'Afrique, comme en nos Pays ſavans, on rencontre des tourbes d'agréables paraſites, peu honteux de

leur contenance ; ceux-là pourtant, sans être trop à charge, ne m'étoient point tout-à-fait inutiles, & ne savoient pas comment on fait la pirouette quand la nappe est enlevée.

Le projet de mon Voyage étoit connu de toute la Ville du Cap. Aux approches de mon départ, je fus vivement sollicité par plusieurs personnes qui désiroient m'accompagner. C'étoit à qui viendroit m'offrir ses services. Nous raisonnions bien différemment, ces messieurs & moi. Ils s'imaginoient que leurs propositions alloient me causer beaucoup de joie ; ils ne pouvoient croire que je pusse me résoudre à partir seul. Cette idée leur sembloit une folie, tandis que je n'y voyois au contraire que de la prudence & de la sagesse. J'étois instruit que de toutes les expéditions ordonnées par le Gouvernement pour la découverte de l'intérieur de l'Afrique, aucune n'avoit réussi ; que la diversité des humeurs & des caractères ne pouvoit concourir au même but, qu'en un mot, cet accord, si nécessaire dans une expédition hardie & neuve, n'étoit point praticable parmi des hommes dont l'amour-propre devoit se promettre une part égale aux suc-

cès. Je n'avois garde, après cela, de m'exposer à perdre les frais de mon Voyage, & le fruit que je comptois en retirer. Je voulois être seul, & mon maître absolu. Ainsi je tins ferme. Je rejetai toutes ces offres; &, d'un mot, je coupai court à toute espèce de propositions.

Lorsque mes équipages furent en ordre, je pris congé de mes amis, &, le 18 Décembre 1781, à neuf heures du matin, je partis, escortant moi-même à cheval mon convoi. Je n'avois pas compté faire une longue marche. Suivant le plan que je m'étois dressé, je dirigeai mes pas vers la Hollande Hottentote & m'arrêtai, vers le déclin du jour, au pied des hautes montagnes qui la bornent à l'Est du Cap.

Ce fut alors qu'entièrement livré à moi-même, & n'attendant de secours & d'appui que de mon bras, je rentrai pour ainsi dire dans l'état primitif de l'Homme, & respirai, pour la première fois de ma vie, l'air délicieux & pur de la liberté.

Il falloit mettre quelqu'ordre dans mes opérations & parmi mon monde; tout dépendoit des commencemens. Sans être un grand Philosophe, je connoissois assez les hommes pour

savoir que qui veut être obéi doit leur en imposer, & qu'à moins d'être ferme & vigilant sur leurs actions, on ne peut se flatter de les conduire. Je devois craindre, à tous momens, de me voir abandonné des miens, ou que ma foiblesse ne les engageât au désordre. Je pris donc avec eux, sans affectation, un parti prudent; auquel j'ai toujours tenu dans la suite, sans qu'aucune circonstance m'ait fait relâcher, un seul jour, de mon utile sévérité.

Nous étions à peine arrêtés que je donnai l'ordre de dételer en ma présence. Sous la conduite de deux de mes gens en qui j'avois reconnu plus d'exactitude & d'intelligence, j'envoyai pâturer mes Bœufs. Je fis avec les autres la revue de mes voitures, de mes effets, afin de m'assurer s'il n'y avoit rien de dérangé; j'examinai même jusqu'aux trains & harnois; je distribuai à chacun son emploi & leur fis à tous un petit discours relatif aux différentes occupations qu'ils auroient dans la suite. C'est ainsi qu'ils prirent de moi sur le champ l'idée d'un homme soigneux & clairvoyant, & qu'ils sentirent que le moindre relâchement dans leur service ne pourroit m'échapper. Après cette

32976

cérémonie, je montai à cheval, & j'allai reconnoître le chemin ſur la montagne que nous devions traverſer le lendemain. A mon retour, je trouvai mes Bœufs en état, & un grand feu que j'avois donné ordre d'allumer. Nous ſoupâmes légèrement des proviſions que nous avions apportées de la Ville. Enfin nous nous couchâmes, moi ſur mon chariot, mes Hottentots à la belle étoile.

Le lendemain, nous attelâmes avant le jour, & nous mîmes en devoir d'entreprendre la montagne. Ce ne fut pas ſans riſque de briſer nos voitures & d'eſtropier nos Bœufs que nous gagnâmes ſon ſommet. Le chemin en eſt taillé dans le revers même. Il eſt ſi eſcarpé, ſi hériſſé des éclats du rocher, que je m'étonne comment on néglige auſſi abſolument la ſeule route par laquelle les Habitans de ces cantons puiſſent ſe rendre au Cap. Le haut de cette montagne offre un point de vue merveilleux. Le même coup-d'œil embraſſe toutes les habitations éparſes dans un vaſte baſſin circonſcrit par la chaîne des autres monts & par la mer.

Nous fûmes obligés de dételer nos Bœufs, pour leur laiſſer reprendre haleine & leur donner

quelques heures de repos. Inquiet sur la descente & voulant m'éclaircir sur les moyens les plus faciles de regagner la plaine, je profitai de ce court intervalle pour aller moi-même reconnoître les lieux; je me tranquillisai lorsque j'eus aperçu que la montagne s'abaissant à son revers par une pente insensible & douce, nous conduiroit sans danger dans un Pays charmant. Je rejoignis bientôt ma caravanne & nous reprîmes la marche. Le chemin étoit effectivement commode pour nos voitures & facile à rouler. Nous descendîmes avec autant de plaisir & de tranquillité que nous avions eu de peine & d'inquiétude de l'autre côté. Comme les animaux féroces ne se montrent que rarement dans ces cantons, n'ayant rien à redouter & nulles précautions à prendre, nous poussâmes la marche jusqu'à dix heures du soir, & nous arrivâmes sur les bords de la rivière *Palmit*, ainsi nommée par les Hollandois à cause de la quantité de roseaux qui garnissent ses bords.

A notre réveil nous cherchâmes envain nos Bœufs près de nous; ils avoient tous disparu. N'étant point encore habitués à se coucher le long de nos voitures, pendant la

nuit, ils s'étoient difperfés de côtés & d'autres. Mes gens fe mirent en quête; il fallut beaucoup de temps pour les raffembler; nous ne nous trouvâmes en état de partir qu'à neuf heures du matin; j'allois paffer vers onze heures à cinquante pas d'une habitation qui fe préfentoit devant moi, lorfque le maître de la maifon qui, fans doute, épioit ma caravane, vint à ma rencontre; du plus loin qu'il m'aperçut, il fe fit reconnoître. C'étoit le même qui m'avoit vendu au Cap mon Chariot-Maître & les cinq paires de Bœufs qui le tiroient; je ne pus me difpenfer de faire halte, & fus même obligé d'accepter fon dîner qu'il m'offrit avec des inftances réitérées & preffantes. Je me rendis honnêtement, lors fur-tout qu'il m'avoua qu'ayant appris au Cap le jour de mon départ & la route que je comptois prendre, il en étoit parti pour gagner les devants avec les fiens & fe préparer à me recevoir dans fon habitation. Je fis dételer à l'endroit même où il m'avoit rencontré, & nous rendant enfemble chez lui, j'y fus reçu avec beaucoup de graces par fa femme & deux jolies demoifelles qui compofoient toute fa famille.

Le temps que nous mîmes à visiter son Domaine nous conduisit jusqu'à l'heure du dîner, pendant lequel on ne manqua pas de me faire l'éloge du chariot qu'on m'avoit vendu. Il fallut essuyer tout au long l'histoire & le récit des bonnes qualités de chacun des individus qui composoient l'attelage. On ne me trompoit pas en effet. J'ai reconnu depuis & je dois convenir, en l'honneur de M. Smit, que ces Bœufs ont toujours été les meilleurs de tous ceux que j'ai employés par la suite, & du service le plus sûr; que, dans mes courses extraordinaires & les pas les plus dangereux, son chariot, construit solidement, a résisté jusqu'à la fin.

Malgré les prières de cette bonne famille qui m'engageoit à passer la nuit chez elle, je partis après le dîner. A quelques heures de là, nous traversâmes la rivière *le Bot*, & tout le canton nommé *Ouwe-Hoeck*. Je voulois regagner le temps que le dîner m'avoit fait perdre; il étoit onze heures de nuit, lorsque nous arrêtâmes à côté d'une petite mare d'eau.

Le soleil étoit à peine levé que déjà nous étions en route; nous longeâmes, dans la matinée,

l'habitation de François Bathenos; il m'envoya un pain que je lui avois fait demander & dont je lui offris en vain le prix; il me faisoit prier de descendre chez lui; je m'en dispensai, ne me souciant, en aucune manière, de passer & de perdre mon temps dans des habitations. Je rencontrois à tout moment, dans cette contrée, des troupes prodigieuses de l'espèce de Gazelle que les Colons nomment *Reebock*; elle est encore très peu connue; M. Sparmann n'a fait que la citer, & le nom de cet animal, dans la traduction françoise de son Ouvrage, est mal rendu; car Reebock ne signifia jamais *bouc rouge*, mais *bouc de plage*.

La chaleur du midi devenoit excessive. Je fus contraint d'arrêter; tandis que mes gens & mes attelages respiroient un peu, je fis une petite tournée, & parvins à tuer un de ces Reebock. Il étoit mâle; sa couleur générale est d'un gris tendre, plus foncé sur le dos que sur les côtés; il a le ventre blanc; il n'est absolument point rougeâtre; ses cornes n'ont guères que cinq à six pouces de longueur; le Docteur Sparmann, qui dit n'en avoir fait mention que d'après ce que lui en rappelle sa

mémoire, ſe ſera trompé en donnant un pied de long à ces cornes. La deſcription & la figure de cette Gazelle ſe trouveront dans mon Traité des Quadrupèdes de l'Afrique.

De retour près de mes gens, nous n'arrêtâmes que le temps qu'il falloit pour manger quelques grillades de ma chaſſe, & dans l'eſpace de quatre lieues que nous fîmes encore pour gagner un campement commode, nous eûmes en vue, fort près de nous & de tous côtés, des troupes de Gazelles, Bontebock (*Antilope ſcripta* de M. Pallas) de Bubales (*Antilope Bubalis*) d'autres troupeaux encore, tels que Zèbres, &c. & plusieurs Autruches; la variété & les allures de ces grandes hordes étoient très-amuſantes, & dignes de fixer l'attention d'un Naturaliſte. Mes chiens pourſuivoient à outrance toutes ces différentes eſpèces qui ſe croiſoient en fuyant & ſe trouvoient pêle-mêle raſſemblées en un ſeul peloton, ſelon que les chiens donnoient. Cette confuſion, pareille aux machines de théâtre, demandoit à peine un moment pour ſe développer; je rappelois mes chiens, & chaque individu regagnoit à l'inſtant ſa bande qui ſe tenoit à un certain

gnement des autres. Ce ſpectacle ſera mieux ſenti, ſi l'on ſe reporte au mois de Mai dans les campagnes de la Hollande ; ce ne ſont, de tous côtés, que troupeaux innombrables de beſtiaux ſymmétriquement iſolés, & ne ſe confondant jamais.

Sans mes chiens, j'aurois pu tuer, de ma voiture, un bon nombre de ces animaux, tant ils étoient curieux & peu farouches ! mais leur approche les avoit tous mis en déroute.

Une curioſité preſque familière eſt aſſez le caractère de tous les animaux portant cornes, particulièrement des Gazelles ; il n'y avoit que les Zèbres & les Autruches qui ſe tinſſent à une plus grande diſtance.

Je me trouvai à quatre ou cinq lieues des bains chauds, ſi viſités & ſi vantés par les Habitans du Cap ; j'étois empreſſé de les voir ; & craignois, en même temps, que ma marche n'en fût retardée. Pour retrouver d'un côté ce que j'allois perdre de l'autre, je partis encore de meilleure heure que de coutume ; &, dès dix heures du matin, nous nous y vîmes rendus. Cette ſource minérale d'eau chaude, diſtante du Cap d'environ trente lieues, eſt généralement

eſtimée. Le Gouvernement y a fait conſtruire, pour les valétudinaires qui vont y prendre des bains, un bâtiment aſſez ſpacieux & commode; le logement n'y coûte rien à la vérité; mais chacun des malades eſt obligé de pourvoir à ſes beſoins; ce qui n'eſt pas aiſé dans un pays peu abondant en reſſources. Il y a, dans cette campagne, deux bains ſéparés, l'un pour les Noirs, l'autre pour les Blancs. C'eſt encore près de là qu'eſt ſituée cette montagne appelée la *Tour de Babel*, dont Kolbe a tant exagéré la hauteur; il s'en faut bien qu'elle approche de celle de la Table. Dans tout cet arrondiſſement, la Compagnie, ſous l'auſpice d'un Caporal, a établi pluſieurs dépôts où elle fait engraiſſer tous les beſtiaux dont elle a beſoin pour les fournitures de ſes Vaiſſeaux.

Je traverſai, le lendemain, la rivière *Stéenbock*, non loin de laquelle eſt une fort belle habitation apartenante à la veuve Wiſſel; &, dans l'après dîner, avant de traverſer une ſeconde rivière appelée *Sonder-End*, je vis, en paſſant, le *Zicken-Huys*; c'eſt le dépôt, ou plutôt l'hôpital des bœufs malades de la Compagnie; ils s'y guériſſent quelquefois; mais cet

établissement a cela d'utile, que ces animaux gâtés ne peuvent communiquer la contagion à ceux qui se portent bien, & dont on les a séparés.

J'avois résolu de marcher dans la nuit; il fallut s'arrêter à neuf heures du soir dans la vallée *Soete-Melck*; un marais bourbeux nous barroit le chemin; il n'eut pas été prudent de s'y engager pendant l'obscurité.

De très grand matin, j'aperçus une fort jolie maison peu éloignée de nous; c'étoit un poste de la Compagnie, commandé par M. Martines; je le connoissois pour l'avoir vu quelquefois au Cap chez M. le Fiscal; je l'allai visiter; il m'engagea, comme font presque tous les Colons, à rester quelques jours avec lui; l'impatience où j'étois d'avancer m'avoit fait prendre mon parti; je le refusai opiniâtrément. Vers midi, je passai près d'une petite horde de Hottentots; ils me parurent si misérables que je leurs fis quelques présens. Ils n'avoient pas une seule pièce de bétail, & vivoient des travaux de leurs bras sur les habitations du voisinage; j'invitai plusieurs d'entr'eux à me suivre, & leur promis de les bien payer au

retour; ils ne se laissèrent entraîner que lorsque je les eus assurés que je leur donnerois une ration suffisante de tabac pour la route. Alors ils me donnèrent parole pour le lendemain. J'allai passer la nuit au Tiger-Hoek (coin du Tigre). J'attendis mes recrues jusqu'à neuf heures du matin: dans le moment où je commençois à ne plus compter sur ces gens, & me disposois à continuer mon chemin, je les vis arriver au nombre de trois avec armes & bagages. Ce petit renfort me fit plaisir. Ils se mêlèrent avec les autres, & furent bientôt accoutumés. Je remis mon départ à l'après-midi, & résolus, en attendant, de faire une tournée dans les environs. Un des nouveaux arrivés me demanda la permission de me suivre, en m'assurant qu'il étoit un excellent chasseur: j'avois aporté de l'Europe cette prévention qu'on a toujours contre les gens qui prennent soin de se préconiser eux-mêmes, & je n'avois pas du talent de mon Hottentot une haute opinion; je lui fis donner un fusil, & nous partîmes ensemble.

Nous eumes bientôt joint quelques troupes de Gazelles; le Pays en étoit couvert; mais

elles ſe tenoient toujours hors de portée. Enfin, après avoir bien couru, mon chaſſeur m'arrêtant tout d'un coup, me dit qu'il aperçoit un *Blawe-Bock*; (un Bouc bleu) couché. Je porte les yeux vers l'endroit qu'il m'indique & ne le vois pas. Il me prie alors de reſter tranquille & de ne faire aucun mouvement, m'aſſurant de me rendre maître de l'animal. Auſſitôt il prend un détour, ſe traînant ſur ſes genoux; je ne le perdois pas de vue, mais je ne comprenois rien à ce manége nouveau pour moi. L'animal ſe lève & broute tranquillement ſans s'éloigner de la place. Je le pris d'abord pour un cheval blanc; car, de l'endroit où j'étois reſté, il me paroiſſoit entièrement de cette couleur (juſques-là je n'avois point encore vu cette eſpèce de Gazelle): je fus détrompé lorſque je vis ſes cornes. Mon Hottentot ſe traînoit toujours ſur le ventre, il s'approcha de ſi près & ſi promptement que mettre l'animal en joue & le tirer fut l'affaire d'un inſtant; la Gazelle tomba du coup. Je ne fis qu'un ſaut juſques-là & j'eus le plaiſir de contempler à mon aiſe la plus rare & la plus belle des Gazelles d'Afrique.

que. J'aſſurai mon Hottentot que, de retour au camp, je le récompenſerois généreuſement. Je l'envoyai auſſitôt chercher un cheval pour tranſporter la chaſſe. L'intelligence de cet homme & les divers moyens qu'il avoit employés pour ſurprendre l'animal me rendoient ſon ſervice important & précieux; je me propoſois bien de me l'attacher par tous les appâts qui ſéduiſent les Hottentots. Je commençai par lui donner une forte proviſion de tabac & je joignis à ce préſent de l'amadoue, un briquet & l'un de mes meilleurs couteaux. Il ſe ſervit de ce dernier meuble & ſe mit à dépecer l'animal avec la même adreſſe qu'il l'avoit tiré. J'en conſervai ſoigneuſement la peau.

Cette Gazelle a été décrite par Pennant, ſous le nom d'*Antilope bleu*; par Buffon, ſous le nom de *Tzīran*. Ce dernier Naturaliſte a donné la figure d'une partie de ſes cornes; elle eſt rare & très-peu connue. Lors de ma réſidence en Afrique, je n'ai vu que deux de ces Gazelles & une autre qui fut aportée au Gouverneur, quelques années après, pendant l'un de mes ſéjours à la Ville. Elles venoient comme la mienne, de la vallée Soete-Melk, ſeul canton

qu'elles habitent. On m'avoit aſſuré que j'en verrois dans le pays des grands Namaquois ; malgré toutes mes informations & perquiſitions, j'ai été trompé dans cette attente. Tous les Sauvages m'ont aſſuré ne point la connoître. On m'avoit encore atteſté que la femelle portoit des cornes ainſi que le mâle ; je ne puis rien dire là-deſſus, puiſque les ſeules que j'aye vues étoient toutes trois de ce dernier genre.

Sa couleur principale eſt un bleu léger, tirant ſur le griſâtre ; le ventre & l'intérieur des jambes dans toute leur longueur ſont d'un blanc de neige ; ſa tête ſur-tout eſt agréablement tachetée de blanc.

Je n'ai pas remarqué que cette Gazelle, vivante, reſſemblât à du velours bleu, & que, morte, ſa peau changeât de couleur, comme le dit M. Sparmann ? Vivante ou morte, elle m'a paru toujours ſemblable. La teinte de celle que j'ai rapportée n'a jamais varié. J'en ai vu une autre à Amſterdam que l'on conſervoit depuis plus de quinze ans. Il en étoit de même de celle du Gouverneur du Cap ; plus fraîche encore que la mienne, dans tout le reſte elles étoient pareilles. Je ne puis m'empêcher d'ajouter ici

que je ne reconnois pas beaucoup cet animal dans les deſſins & les gravures que j'en ai vus juſqu'à préſent. Dans mes deſcriptions, je donnerai celle que j'ai faite de celui-ci, & le deſſin très exact que j'en ai tiré ſur les lieux, avant qu'on le déshabillât.

Le lendemain, par un temps frais & couvert, nous fîmes une marche de ſix heures pour arriver ſur les bords d'une très-grande mare, abondante en petites Tortues; nous en pêchâmes une vingtaine. Grillées tout uniment ſur le charbon, elles étoient très-bonnes; elles portoient de ſept à huit pouces de long ſur quatre de large. L'écaille ſur le dos étoit d'un gris blanchâtre tirant un peu ſur le jaune. Vivantes, elles avoient une odeur infecte; mais la cuiſſon la leur faiſoit perdre.

C'eſt une choſe remarquable que, lorſque les grandes chaleurs viennent tarir les eaux, les Tortues qui cherchent toujours l'humidité, s'enfoncent dans la terre, à meſure que ſa ſurface ſe deſſèche; il ſuffit alors, pour les trouver, de creuſer profondément dans l'endroit qui les recéle. Elles demeurent ordinairement comme endormies, ne s'éveillent & ne ſe remontrent

que lorſque la ſaiſon des pluies a ramené l'eau dans les mares ou les petits lacs; elles dépoſent leurs œufs en plein air & ſur leurs bords; ils ſont de la groſſeur de ceux du Pigeon. C'eſt au ſoleil & à la chaleur qu'elles laiſſent le ſoin de les faire éclore; ces œufs ſont d'un très-bon goût ; le blanc, qui ne durcit jamais par la cuiſſon, conſerve la tranſparence d'une gelée bleuâtre.

Je ne ſais ſi l'inſtinct dont je viens de parler eſt commun à toutes les eſpèces de Tortues d'eau, & ſi elles emploient toutes le même moyen; ce que je puis aſſurer, c'eſt que toutes les fois que, pendant les ſécherеſſes, il m'a pris fantaiſie de m'en procurer, en creuſant dans les endroits où l'eau avoit ſéjourné, je n'ai jamais manqué d'en prendre autant que j'en ai voulu.

Cette eſpèce de chaſſe ou pêche, comme on voudra l'appeler, n'étoit pas nouvelle pour moi; je n'avois pas oublié qu'à Surinam on fait uſage du même ſtratagême pour avoir deux eſpèces de poiſſons qui ſe terrent auſſi & qu'on nomme l'un la *Varappe*, l'autre le *Gorret* ou *Kwikwi*.

Nos chariots placés ſur le bord de la mare,

effrayèrent une infinité de Gazelles qui venoient pour y boire, & les empêchèrent d'en approcher.

Les Bontebock fur-tout y arrivoient par bandes de deux mille au moins ; je fuis perfuadé que, ce jour-là, tant en Bubales, Gazelles de toutes efpèces, que Zèbres & Autruches, j'eus fous les yeux, dans le même moment, plus de quatre à cinq mille pièces. De tout cela, je ne fouhaitois qu'une Autruche. Il n'y eut nul moyen de me fatisfaire ; elles ne fe laiffèrent point approcher ; les autres efpèces, quoiqu'un peu effarouchées auffi, fe trouvoient de temps en temps à portée du coup ; mais, pour le plaifir feul de les détruire, je ne voulus point les tirer ; nous avions affez de vivres, & ma poudre étoit d'ailleurs trop précieufe.

Je n'avois plus que deux rivières, la *Breede-Rivier* (la rivière large), & le *Klip-Rivier* (rivière des cailloux) entre Swellendam & moi ; je me faifois une fête de connoître ce chef-lieu de la Colonie ; je comptois y demeurer quelques jours ; c'eft-là que je me propofois de paffer en revue tous ces animaux avec autant d'attention que de tranquillité.

Nous y arrivâmes, le jour ſuivant, de fort bonne heure.

De toutes les rivières que nous venions de traverſer, les plus conſidérables ſont le *Diep-Rivier* & le *Breede-Rivier*. Les autres ſont à peine des ruiſſeaux pendant les chaleurs ; mais, dans la ſaiſon pluvieuſe, ils ſe changent bientôt en torrens furieux, qui coupent toute communication avec la Ville du Cap.

Je reſtai pluſieurs jours à Swellendam, chez M. Ryneveld, Bailli du lieu ; il me combla d'honnêtetés. Je trouvois mes deux voitures bien peſantes & trop chargées. Je ſentois le beſoin de m'en procurer une troiſième. Mon Hôte eut la complaiſance de me faire conſtruire une charette à deux roues, & à mon départ il me donna avec profuſion des vivres frais pour ma route.

Je recrutai quelques Hottentots de plus ; j'achetai pluſieurs Bœufs, des Chèvres, une Vache pour me procurer du lait, & un Coq dont je comptois me faire un réveil-matin naturel.

Il n'exiſte pas un ſeul Naturaliſte, pas même un lourd Habitant des campagnes qui ne ſache

que le Coq eſt un oiſeau qui chante régulièrement pendant la nuit à la même heure, & qu'il prend ſoin de rapeler le jour.

Je ne ſais quel ridicule on a prétendu jeter ſur cette précaution qui devoit me procurer de l'agrément, ſi elle n'étoit pas une reſſource au beſoin, en me faiſant tenir dans plus d'un papier public des diſcours abſurdes qui cadrent aſſez mal avec l'emphaſe du Narrateur. En aſſurant au Public, en mon nom, que j'avois compté remplacer ma montre par mon Coq, ſi elle venoit à ſe déranger, il auroit été décent d'apprendre au moins aux incrédules comment un Coq peut jamais devenir une horloge; c'eſt dans le même eſprit qu'ailleurs on ſuppoſe que, rencontrant pour la première fois un Lion « nous » nous *meſurâmes de notre ſuperbe regard* & nous » laiſſâmes tranquillement paſſer, *ſatisfaits* » *l'un l'autre de notre fière contenance* ».

Quoi qu'il en ſoit de ces poëtiques Romans, mes eſpérances ſur mon Coq ne m'ont point trompé. Cet animal, qui couchoit ſans ceſſe ou ſur ma tente ou ſur mon chariot, m'annonçoit régulièrement le lever de l'aurore; il s'apprivoiſa bientôt; il ne quittoit

jamais les environs de mon camp ; ſi le beſoin de nourriture le faiſoit s'écarter un peu, l'approche de la nuit le ramenoit toujours ; quelquefois il étoit pourſuivi par de petits Quadrupèdes du genre des Fouines ou Belettes ; je le voyois moitié courant, moitié volant, battre en retraite de notre côté, & crier de toute ſa force ; alors, l'un de mes gens ou mes chiens même ne manquoient pas d'aller bien vîte à ſon ſecours.

Un animal qui m'a rendu des ſervices plus eſſentiels, dont la préſence utile a ſuſpendu, diſſipé même dans mon cœur des ſouvenirs amers & cruels, dont l'inſtinct touchant & ſimple ſembloit prévenir mes efforts, & vraiment conſoloit mes ennuis, c'eſt un Singe de l'eſpèce ſi commune au Cap ſous le nom de *Bawian* ; il étoit très-familier & s'attacha particulièrement à moi : j'en fis mon Dégustateur. Lorſque nous trouvions quelques fruits ou racines inconnus à mes Hottentots, nous n'y touchions jamais que mon cher Keès n'en eût goûté ; s'il les rejetoit, nous les jugions ou déſagréables, ou dangereuſes, & les abandonnions.

Le Singe a cela de particulier qui le distingue des autres animaux & le rapproche de l'Homme : il reçut de la Nature, en égale portion, la gourmandise & la curiosité ; sans appétit, il goûte tout ce qu'on lui présente ; sans nécessité, il touche tout ce qu'il trouve à sa portée.

Je chérissois dans Keès une qualité plus précieuse encore. Il étoit mon meilleur surveillant ; soit de jour, soit de nuit, le moindre signe de danger le réveilloit à l'instant. Par ses cris & les gestes de sa frayeur, nous étions toujours avertis de l'approche de l'ennemi avant que mes chiens s'en doutassent ; ils s'étoient tellement habitués à sa voix, qu'ils dormoient pleins de confiance, & ne faisoient plus la ronde ; j'en étois outré de colère, dans la crainte de ne plus retrouver en eux les secours indispensables sur lesquels j'avois droit de compter, si quelqu'événement funeste, ou la maladie venoit à m'enlever mon trop fidèle Gardien. Mais, lorsqu'il leur avoit donné l'alerte, ils s'arrêtoient pour épier le signal. Au mouvement de ses yeux, au moindre branlement de sa tête, je les voyois s'élancer tous ensemble, & détaler

toujours du côté vers lequel il portoit la vue.

Souvent je le menois à la chasse avec moi. Que de folies & que de joie au signal du départ ! comme il venoit baiser tendrement son ami ! comme le plaisir brilloit dans sa prunelle ardente & mobile ! comme il devançoit mes pas plein d'aise & d'impatience, & revenoit encore par ses caresses, me prouver sa reconnoissance & m'inviter à ne pas différer plus long-temps ! Nous partions ; chemin faisant, il s'amusoit à grimper sur les arbres, pour chercher de la gomme qu'il aimoit beaucoup ; quelquefois il me découvroit du miel dans des enfoncemens de rocher ou dans des arbres creux ; mais, lorsqu'il ne trouvoit rien ; que la fatigue & l'exercice avoient aiguisé ses dents, & que l'appétit commençoit à le presser sérieusement, alors pour moi commençoit une scène extrêmement comique. Au défaut de gomme & de miel, il cherchoit des racines, & les mangeoit avec délices, sur-tout une espèce particulière que, malheureusement pour lui, j'avois trouvée exquise & très-rafraîchissante, & que je voulois obstinément partager. Kees étoit rusé. Lorsqu'il

avoit trouvé de cette racine, si je n'étois à portée d'en prendre ma part, il se hâtoit de la gruger, les yeux impitoyablement fixés vers moi. Il mesuroit le temps qu'il avoit de la manger à lui seul, sur la distance que j'avois à franchir pour le rejoindre, & j'arrivois en effet trop tard. Quelquefois cependant lorsque, trompé dans son calcul, je l'avois atteint plus tôt qu'il ne s'y étoit attendu, il cherchoit vîte à me cacher les morceaux; mais, au moyen d'un soufflet bien appliqué, je l'obligeois à restituer le vol; &, maître à mon tour de la proie enviée, il falloit bien qu'il reçût la loi du plus fort; Keès n'avoit ni fiel ni rancune, & je lui faisois aisément comprendre tout ce qu'a d'insensible & dur ce lâche égoïsme dont il me donnoit l'exemple.

Pour arracher ces racines, il s'y prenoit d'une façon fort ingénieuse, & qui m'amusoit beaucoup. Il saisissoit la touffe des feuilles entre ses dents, puis, se roidissant sur les mains, & portant la tête en arrière, la racine suivoit assez ordinairement. Quand ce moyen, où il employoit une grande force, ne pouvoit réussir, il reprenoit la touffe comme auparavant, & le

plus près de terre qu'il le pouvoit; alors, faiſant une cabriole cul par deſſus tête, la racine cédoit toujours à la ſecouſſe qu'il lui avoit donnée. Dans nos marches, lorſqu'il ſe trouvoit fatigué, il montoit ſur un de mes Chiens qui avoit la complaiſance de le porter des heures entières; un ſeul, plus gros & plus fort que les autres auroit dû ſe prêter à ſon petit manége; mais le drôle ſavoit à merveille eſquiver la corvée. Du moment qu'il ſentoit Keès ſur ſes épaules, il reſtoit immobile, laiſſoit défiler la Caravane ſans bouger de la place: le craintif Keès s'obſtinoit de ſon côté; mais, ſi-tôt qu'il commençoit à nous perdre de vue, il falloit bien ſe réſoudre à mettre pied à terre; alors le Singe & le Chien couroient à toutes jambes pour nous rattraper. Le Chien le laiſſoit adroitement paſſer devant lui, & l'obſervoit attentivement, de peur qu'il ne le ſurprît. Au reſte, il avoit pris ſur toute ma meute un aſcendant qu'il devoit peut-être à la ſupériorité de ſon inſtinct; car, parmi les animaux comme parmi les hommes, l'adreſſe en impoſe trop ſouvent à la force. Mon Keès ne pouvoit ſouffrir les convives; lorſqu'il mangeoit, ſi l'un de mes

chien l'approchoit de trop près, il le régaloit d'un ſoufflet, auquel le poltron ne répondoit qu'en s'éloignant au plus vîte.

Une ſingularité que je n'ai pu jamais concevoir, c'eſt qu'après le Serpent, l'animal qu'il craignoit le plus étoit ſon ſemblable, ſoit qu'il ſentît que ſon état privé l'eût dépouillé d'une grande partie de ſes facultés, & que la peur s'emparât de ſes ſens, ſoit qu'il fût jaloux & qu'il redoutât toute concurrence à mon amitié. Il m'eût été très-facile d'en prendre de ſauvages, & de les apprivoiſer; mais je n'y ſongeois pas. J'avois donné à Keès une place dans mon cœur que nul autre ne devoit occuper après lui, & je lui témoignois aſſez juſqu'à quel point il devoit compter ſur ma conſtance. Il entendoit quelquefois ſes pareils crier dans les montagnes. Je ne ſais pourquoi, avec toutes ſes terreurs, il s'aviſoit de leur répondre; ils approchoient à ſa voix, & ſitôt qu'il en apercevoit un, fuyant alors avec des cris horribles, il venoit ſe fourrer entre nos jambes, imploroit la protection de tout le monde, & trembloit de tous ſes membres. On avoit beaucoup de peine à le calmer; il reprenoit peu à

peu ſa tranquillité naturelle. Il étoit ſujet au larcin. C'eſt un défaut commun à preſque tous les animaux domeſtiques; mais il ſe déguiſoit chez Keès en un talent dont j'admirois moi-même tous les reſſorts ingénieux. Quoi qu'il en ſoit, les corrections que lui adminiſtroient mes gens qui prenoient avec lui la choſe au ſérieux, ne le changèrent jamais. Il ſavoit parfaitement dénouer les cordons d'un panier pour y pren-drel es proviſions, & ſur-tout le lait qu'il aimoit beaucoup. Il m'a forcé plus d'une fois de m'en paſſer. Je l'étrillois auſſi moi-même. Il ſe ſauvoit & ne reparoiſſoit à la tente qu'à l'entrée de la nuit.

J'ai repoſé ſur ces détails avec plaiſir. S'ils ne ſont rien pour le progrès des connoiſſances humaines, il ſont beaucoup pour mon ame ingénue & ſimple. Ils me rappellent des paſſe-tems bien doux, des jours bien ſereins & paiſibles, & les ſeuls momens de ma vie où j'aye connu tout le prix de l'exiſtence.

Tant que dura mon ſéjour à Swellendam, je répondis aux tendres ſoins de mon Hôte, par les témoignages de la plus vive reconnoiſſance; mais ce n'étoit point là la train de

vie qui convenoit à mon humeur; &, dès que ma charrette à deux roues fut achevée, j'y plaçai ma cuisine & mon office, & délogeai sans délai. Ce fut le 12 Janvier 1782. D'après les informations que j'avois prises, je dirigeai ma route en longeant toujours la côte de l'Est à une certaine distance de la mer. Les fermes à blé ne s'étendent pas plus loin de ce côté, le prix très-modique de cette denrée n'étant pas même un équivalent aux frais & aux difficultés de leur transport à la Ville.

A deux lieues de là, je passai une petite rivière nommée le *Bussias*; &, après deux jours de marche, nous arrivâmes à un bois appelé le bois du *Grand-Père*. Je m'arrangeai pour passer vingt-quatre heures dans ce bois que je voulois parcourir. Comme je faisois le dénombrement de mes Chiens, je m'aperçus qu'il m'en manquoit un; c'étoit précisément une petite Chienne de prédilection que je nommois *Rosette*. Son absence m'intrigua; c'étoit pour moi une perte réelle qui diminuoit ma meute à propos de rien, & me privoit de ma favorite qui, de son côté, m'affectionnoit beaucoup. Je m'informai de mes gens si quelqu'un l'avoit remarquée

en route. Un ſeul m'aſſura lui avoir donné à manger, mais dès le matin. Après une ou deux heures de vaines recherches, j'éparpillai mon monde pour l'appeler de tous côtés; je fis tirer des coups de fuſil pour la remettre en voie, s'ils arrivoient juſqu'à elle; tout cela ne réuſſiſſant point, je pris le parti de faire monter à cheval l'un de mes Hottentots & lui donnai ordre de reprendre le chemin que nous venions de faire, & de la ramener à quelque prix que ce fût. Quatre heures s'étoient écoulées quand nous vîmes arriver mon commiſſionnaire à toute bride. Il portoit devant lui ſur l'arçon de la ſelle une chaiſe & un grand panier. Roſette couroit en avant; elle ſauta ſur moi & m'accabla de careſſes. Mon homme me dit qu'il l'avoit trouvée à deux lieues environ de notre halte, aſſiſe ſur la route, à côté de la chaiſe & du panier qui s'étoient détachés de l'équipage ſans qu'on s'en fût aperçu. J'avois oüi conter ſur la fidélité des Chiens, des traits non moins extraordinaires que celui-ci; mais je n'en avois pas été le témoin. J'avoue que le récit de mon Hottentot me toucha juſqu'aux

larmes;

larmes; je careſſai de nouveau cette pauvre bête, & cette marque d'attachement qu'elle venoit de me donner me la rendit encore plus chère. Elle eût péri de faim ſur la place, ou ſeroit devenue pendant la nuit la proie du premier animal féroce qui l'auroit rencontrée. Les coups de fuſil que j'avois fait tirer pour elle n'ayant fait lever aucune eſpèce de gibier, & m'étant convaincu moi-même par une viſite exacte de la forêt, qu'il ne falloit pas eſpérer d'en trouver, nous délogeâmes dès le lendemain matin. Nous n'avions pas fait quatre lieues, qu'en traverſant une petite rivière qui prend ſa ſource dans cette forêt, ma voiture à deux roues culbuta. Le reſte du jour nous ſuffit à peine pour repêcher, ſécher & remettre en place tous les effets & les uſtenſiles de ma cuiſine. Une grande partie de ma porcelaine fracaſſée y reſta. J'avois fort heureuſement des pièces de rechange. Nous pouſſâmes juſqu'à trois lieues plus loin. Là je fus arrêté par la rivière de *Duyvenochs*. Elle n'étoit point guéable pour le moment. Ce Pays eſt couvert de bois. Je me flattai que j'y trouverois de jolis oiſeaux & des inſectes; je réſolus

d'attendre que la rivière fût diminuée. Je fis dresser mes tentes à la lisière du bois, & mes Hottentots s'y construisirent des cabanes.

Quelle fatalité! les Habitans des environs instruits de mon arrivée vinrent tous avec empressement me rendre visite & me troubler dans ma charmante retraite. Il me fallut essuyer les longs préambules de leurs reproches obligeans de n'être point descendu chez eux; &, me fatigant de leurs offres qu'ils reproduisoient sous mille & mille formes pour me séduire, ils me citoient avec emphase divers curieux qu'ils avoient eu l'honneur de recevoir, & notamment M. le Docteur Sparmann, Académicien Suédois. Quelque respectable que me parût cette autorité, je pensai que je ne devois pas quitter mon camp.

J'avois déterminé que, dans le cours de mes Voyages, je ne logerois jamais dans aucune habitation, pour être plus libre le jour & la nuit, pour avoir sous ma main mes gens & mes équipages, pour ménager ce temps précieux qu'il faut toujours sacrifier au bavardage & aux récits absurdes de ces Colons qui vous fatiguent avec leurs contes & vous épuisent

avec leurs queſtions, mais ſur-tout pour ménager mon eau de vie avec laquelle j'aurois été contraint d'arroſer continuellement leurs interminables converſations. Je remerciai donc ces Meſſieurs, qui ne réuſſirent pas même à m'ébranler, tant ma réſolution avoit été ferme & irrévocable. L'exemple du Docteur Sparmann n'en étoit point un pour moi. Nos genres très-différens devoient nous donner d'autres idées. Il n'avoit beſoin que du jour pour s'appliquer à ſes recherches en botanique. Moi, je paſſois ſouvent une partie des nuits à la chaſſe, ſi le beſoin l'exigeoit; j'aurois été forcé de m'en abſtenir ou de déranger mes Hôtes. Cela ſeul m'auroit inſpiré des dégoûts qui euſſent mis bientôt fin au roman. Il n'en falloit pas tant pour en détruire toute l'illuſion. Un autre motif & qui m'eſt purement perſonnel, peut donner en deux mots une idée de mon caractère & du plan de vie qu'il m'avoit fait embraſſer. C'eſt un trait d'amour-propre, & mon & l'éducation que j'ai reçue, & mon Pays, les difficultés vaincues m'excuſeront aſſez. Quoique je reconnoiſſe l'utilité des chemins faits, chez les Peuples civiliſés, l'habitude où

nous étions de les ouvrir nous-mêmes dès ma jeunesse à Surinam, me les a toujours fait regarder comme un frein qui diminue le prix de la liberté. Fier de son origine, l'homme s'indigne qu'on ait ôsé d'avance compter ses pas. J'ai toujours soigneusement évité les routes battues, & ne me suis cru complétement libre que lorsqu'au milieu des rochers, des forêts & des déserts d'Afrique, j'étois sûr de ne rencontrer d'autres traces d'ouvrages humains que celles que j'y avois laissées moi-même. Aux signes de ma volonté qui commandoit alors souverainement, à la plénitude de mon indépendance, je reconnoissois véritablement dans l'Homme le Monarque des êtres vivans, le Despote absolu de la Nature. On trouvera plus d'une fois alarmante une position que je trouvois délicieuse. Ces bizarreries découlent des premières impressions de ma vie. Elles ne sont que le sentiment pur & naturel de la liberté, qui repousse sans distinction tout ce qui paroît vouloir lui prescrire des bornes. Trop de raisons m'attachoient à mes principes, pour ne pas les observer religieusement; &, si j'en excepte une seule fois où

par politique, il me fut impoſſible de refuſer ouvertement l'hoſpitalité, je ne me ſuis jamais écarté de mon plan dans mes Voyages.

Je diſtribuois l'emploi du temps & voici l'ordre ordinaire de mes occupations. La nuit, lorſque nous ne marchions pas, je couchois dans ma tente ou ſur mon chariot; au point du jour, éveillé par mon coq, je me mettois tout de ſuite en devoir d'apprêter moi-même mon café au lait tandis que mes gens, de leur côté, s'occupoient à nettoyer & à panſer toutes mes bêtes. Au premier rayon du ſoleil, je prenois mon fuſil; nous partions mon Singe & moi; nous furetions à la ronde juſqu'à dix heures. De retour à ma tente, je la trouvois toujours propre & bien balayée. Elle étoit particulièrement à la garde d'un vieux Africain nommé *Swanepoel*; n'étant plus capable de nous ſuivre dans nos courſes à pied, c'eſt lui qui reſtoit pour garder le camp; il y entretenoit le bon ordre. Les meubles de ma tente n'étoient pas nombreux; une chaiſe ou deux, une table qui ſervoit uniquement à la diſſection de mes animaux, & quelques uſtenſiles néceſſaires à leur pré-

paration en faiſoient tout l'ornement. Je m'y mettois donc à l'ouvrage depuis dix heures juſqu'à midi. C'eſt alors que je claſſois dans mes tiroirs les inſectes que j'avois rapportés; la cérémonie de mon dîner étoit tout auſſi ſimple. Je plaçois ſur mes genoux un bout de planche couvert d'une ſerviette. On m'y ſervoit un ſeul plat de viande rôtie ou grillée. Après ce dîner frugal & qui ne duroit pas long temps, je retournois au travail, ſi j'avois à finir quelque ouvrage que j'euſſe commencé, puis à la chaſſe juſqu'au ſoleil couchant. De retour au gîte, j'allumois une chandelle & paſſois quelques heures à conſigner dans mon Journal les obſervations, les acquiſitions, en un mot, les évènemens de la journée. Pendant ce temps, mes Hottentots raſſembloient mes Bœufs autour des chariots & de ma tente. Les Chèvres, après qu'on les avoit traites, ſe couchoient çà & là pêle-mêle avec mes Chiens. Le ſervice achevé & le grand feu allumé à l'ordinaire, nous nous plaçions en cercle. Je prenois mon thé; mes gens fumoient cordialement leurs pipes & me contoient des hiſtoires dont le naïf ridicule me faiſoit rire

aux éclats. Je prenois plaisir à les animer. Ils étoient d'autant moins timides avec moi que je montrois plus de franchise, de bonhomie & d'attention. Souvent, à la vérité, plus content de moi-même, plus favorablement disposé à l'aspect d'un beau soir après les fatigues du jour, je me sentois entraîné par un charme involontaire, & cédois doucement à l'illusion. C'est alors que je les voyois disputer entr'eux de prétentions à l'esprit pour me plaire ; le plus habile conteur pouvoit favorablement se juger, au silence profond qui régnoit parmi nous. Je ne sais quel attrait puissant me ramène sans cesse à ces paisibles habitudes de mon ame ! je me vois encore, au milieu de mon camp, entouré de mon monde & de mes animaux ; une plante, une fleur, un éclat de rocher çà & là placés, rien n'échappe à ma mémoire, & ce spectacle toujours plus touchant m'amuse & me suit par-tout.

Quelquefois nos conversations nous conduisoient fort avant dans la nuit. J'avoue que de ces têtes grossières & que n'avoient point polies de belles éducations, il jaillissoit quelquefois des traits de feu dont je me sentois ravi. Je leur

faiſois ſur-tout beaucoup de queſtions ſur K
& différens Auteurs ; ſur leurs religions, le
loix, leurs uſages. Ils me rioient franchement
nez. Quelquefois, prenant la choſe au vif, je
voyois s'indigner, hauſſer les épaules, éclater
en imprécations. Je me rappelle que voulant,
pour les piquer au jeu, rabaiſſer leurs facul-
tés & leur intelligence, je les comparois à
celles qui, dans la capitale d'un grand Pays,
dans Paris, par exemple, procure ſans tra-
vail une ſubſiſtance brillante à une tourbe
prodigieuſe de vauriens, & qu'on décore du
nom modeſte d'*induſtrie*. Je leur préſentois
ſous mille formes les reſſources habiles de ces
caméléons, & rehauſſois de beaucoup leur mé-
rite; avec quelle ſatisfaction je les voyois pré-
férer d'un accord unanime la ſimplicité de leur
vie champêtre & douce à mes tableaux ſédui-
ſans, & regarder ces reſſources comme des
moyens vils & meſquins pour un Peuple qui
ſe vante de ſa ſupériorité ſur les Peuples de la
Nature! Braves humains qu'on nous peint dé-
vorant leurs ſemblables, & qu'un enfant auroit
conduits! paiſibles Hottentots, couvrez-les de
vos mépris ces mortels qui vous réduiſent en

vage, & ne vous distinguent des bêtes que les traitemens cruels qu'ils leur épargnent vous en accabler !

Mes animaux étoient si bien habitués à se mêler parmi nous que souvent j'étois contraint d'en faire lever plusieurs pour arriver jusqu'à ma tente. J'avois quelques Moutons que je ménageois comme une ressource contre la disette; mais j'en conservois toujours d'anciens pour habituer les nouveaux-venus.

Le canton que nous habitions étoit rempli de Perdrix de trois espèces différentes, l'une entr'autres de la grosseur de nos Faisans. C'étoit notre nourriture ordinaire. Nous les mettions par vingtaine dans nos marmites; elles nous donnoient d'excellents consommés & de bons bouillis. Nous trouvions aussi une espèce de Gazelle de la grandeur de nos Chèvres d'Europe, la peau d'un brun noirâtre & quelques taches blanches sur la cuisse. Je ne connois point de mets plus exquis; j'en tuai plusieurs, ainsi qu'une autre espèce plus petite, dont je donnerai la description par la suite.

Mon séjour dans cet endroit avoit considé-

rablement augmenté ma collection en in[...]
& oiseaux précieux. Un Particulier des [...]
rons alloit faire le Voyage du Cap; il [...]
m'offrir ses services; je les acceptai avec pl[...],
& le chargeai de remettre mon petit trésor
à M. le Fiscal Boers. J'etois convenu avec
ce dernier, que je lui ferois parvenir toutes
mes nouveautés, lorsque les occasions s'en pré-
senteroient. Par-là, je mettois, dès le com-
mencement de mon Voyage, beaucoup d'objets
rares à l'abri des accidens, & ménageois de la
place pour les autres.

Mes voisins me faisoient de temps en temps
des envois de légumes ou de fruits, & M. Van-
werck, plus près de mon camp, sachant que
je vivois avec plaisir de laitage, m'en envoyoit
tous les soirs un seau, que je partageois avec
mes gens. Kéès sentoit arriver le porteur de
fort loin, & ne manquoit jamais d'aller au-
devant de lui.

Depuis Swellendam jusqu'à Duyvenhochs, les
pâturages sont excellens, & les terres, [...]
rieures à celles du Cap, produiroient du blé
en abondance; mais les Colons n'en cultivent

que ce qu'il faut à leur consommation, & c'est uniquement en bestiaux & en beurre qu'ils commercent avec le Cap. On aperçoit bien encore quelques cantons de vignoble; mais, comme le vin en est mauvais, on n'en fait que du vinaigre ou de l'eau de vie qui se débite dans le voisinage.

Le vingt-sept du mois, je m'aperçus que la rivière avoit baissé de beaucoup; nous la traversâmes, & n'eûmes rien d'avarié; nous en fîmes autant de celle nommée *False*. Après six heures de marche, & plus loin, après sept autres heures, nous arrivâmes à la rivière de Gous ou Gourits. Celle-ci nous arrêta; il n'étoit pas possible de la traverser; elle avoit la largeur de la Seine vis-à-vis le jardin du Roi à Paris. Il falloit que de grands orages eussent inondé le Pays d'où elle couloit; car, dans cette saison elle n'est ordinairement, comme les autres, qu'un ruisseau praticable. Ses bords sont garnis de grands arbres épineux, (*Mimosa-Nilotica*,) & l'on y trouve beaucoup de Perdrix, & notamment la grande espèce que les Habitans du Cap ont nommée *Fesants*. Après trois jours de campement, ne voyant point diminuer cette rivière;

&, toujours impatient de pénétrer plus loin; je ne vis qu'un moyen de nous tirer d'embarras; je pris le parti de faire construire un large Radeau; on abattit des arbres, & leurs écorces nous servirent à faire des cordages. Que de peines cette fatale opération nous causa! Il fallut décharger les voitures, les démonter & les embarquer pièce à pièce. Toutes mes bêtes traversèrent à la nage; en plusieurs voyages, mes effets, mon monde & moi, tout gagna la rive opposée, sans le plus petit désordre & le moindre accident. Cette tentative, qui réussit à merveille, me rassura beaucoup sur les suites, & servit encore à réchauffer mon courage. Mais l'opération nous avoit coûté trois jours entiers d'un travail opiniâtre; dès lors, plus de chasse, je donnai l'exemple, & charpentai comme le dernier de mes Hottentots J'avois jugé cette précaution de s'éloigner bien nécessaire à notre salut commun; car le rivage que nous venions de quitter étoit si maigre & si brûlé, qu'un plus long séjour y auroit fait périr de faim tous mes Bœufs.

Les voitures remontées & bien chargées, nous continuâmes notre route, & fîmes qua-

torze lieues en deux jours. Je me trouvai vis-à-vis de *Mossel-Baie* (Baie au Moules), c'est celle qui, sur les Cartes Marines, porte le nom de *Baie-Saint-Blaise*; l'attérage au fond est très-difficile, à cause des rochers escarpés qui la bordent, & dont les bases s'étendent un peu loin dans la mer; mais son côté Nord offre une petite plage où les chaloupes peuvent arriver; les environs de ce Pays sont parsemés de bonnes habitations qui pourroient être une ressource pour les Vaisseaux qui viendroient y mouiller. Une fontaine salubre, éloignée de la mer d'environ mille pas, leur fourniroit de l'eau en abondance. Pendant mon séjour dans cette Baie, nous ne manquâmes point d'Huîtres; elle en fournit abondamment; nous pêchions souvent à la ligne, & ce moyen seul nous procuroit beaucoup d'excellens poissons; je faisois saler ce qu'on ne mangeoit pas. Nous entendions, toutes les nuits, les cris des Hiennes; elles paroissoient furieuses. Nos Bœufs en étoient inquiétés; mais, au moyen des grands feux dont nous entourions notre camp, elles n'osèrent approcher.

A une lieue de moi, je trouvai un Kraal

de quatre huttes ; c'étoit une petite famille Hottentote qui ne passoit pas vingt-cinq à trente personnes ; je troquai, avec eux, quelques bouts de tabac contre des nattes que j'étois bien aise de me procurer. Je fus enchanté de la découverte, non moins à cause du profit que j'en tirai, que de l'agréable surprise qu'elle me causa. Je pris plaisir à les étudier longtemps dans leur paisible ménage. Ils possédoient cinq Vaches à lait, & un petit troupeau de Moutons. Dans la saison des ouvrages, les hommes se répandoient sur les habitations voisines, où, par leur travail, ils amassoient de quoi se procurer du tabac, & les moyens d'améliorer leur sort. Ils m'assurèrent que, dans les grands bois qui couvrent de tous côtés les montagnes de ce Pays, on rencontroit quelquefois des Eléphans & des Buffles. Je battis sur le champ les montagnes & les forêts ; ce fut inutilement ; ni mes gens ni moi ne pûmes rien découvrir. Je reconnus bien, à la vérité, quelques empreintes de pieds d'Eléphans ; mais elles étoient anciennes, d'où j'augurai ce qu'on m'apprit en effet par la suite, que si le hasard amène quelquefois un de ces animaux dans le Pays,

les habitans alors s'attroupent & l'obligent à gagner le large, lorsqu'ils ne réussissent pas à le tuer.

Le 7, à cinq heures du matin, je quittai la baie Mossel pour traverser à une heure après midi la rivière nommée *Klein-Brak*; elle prend sa source dans un bois adossé à une chaîne de montagnes qui, dans cet endroit, n'est guères qu'à une lieue de la mer. Le lendemain, nous arrivâmes à la grande rivière du même nom, & qui n'en est éloignée que de trois lieues; le flux rend cette rivière saumache; pour la traverser sans dommage, nous fûmes obligés d'attendre la marée morte; dans l'intervalle, je me procurai plusieurs oiseaux de mer; ils étoient en abondance dans le canton; j'y trouvois par milliers des Pélicans & des Phœnicoptères ou Flamans. La couleur rose foncée des uns & le blanc mat des autres présentoient à l'œil un mélange tout à fait réuni & curieux.

En quittant la rivière nous avions à gravir une montagne difficile & fort escarpée; elle m'effrayoit un peu. A force de patience, de soins & de temps, nous la laissâmes derrière nous, Nous

fûmes bien dédommagés de nos fatigues par le ſpectacle qui vint frapper nos regards, lorſque nous eûmes entièrement gagné ſon ſommet. Nous admirâmes le plus beau Pays de l'univers. Nous découvrions dans le lointain la chaîne de montagnes couverte de grands bois qui bornent la vue du côté de l'Oueſt; ſous nos pas nous plongions ſur une vallée immenſe, relevée par des collines agréables qui varient à l'infini, & moutonnent juſqu'à la mer. Des prairies émaillées & les plus beaux pâturages ajoutoient encore à ce ſite magnifique. J'étois vraîment en extaſe. Ce Pays porte le nom *d'Auteniquoi*, ce qui, dans l'idiome Hottentot, ſignifie homme chargé de miel; en effet, on ne peut y faire un pas, ſans rencontrer mille eſſaims d'abeilles; les fleurs naiſſent par miriades; les parfums mélangés qui s'en échappent & viennent délicieuſement frapper l'odorat, leurs couleurs, leur variété, l'air pur & frais qu'on reſpire, tout vous arrête & ſuſpend vos pas; la Nature a fait de ces beaux lieux un ſéjour de féeries. Le calice de preſque toutes les fleurs eſt chargé de ſucs exquis, dont les Mouches compoſent leur miel qu'elles vont dépoſe

dépasser par-tout dans des creux d'arbres & de rochers. Mes gens auroient desiré de s'arrêter dans ces beaux lieux. Je craignis pour eux le séjour de Capoue; &, sans perdre de temps, je donnai l'ordre pour continuer la route, & me hâtai vers la rivière Wet-Els. Elle tire son nom des bois qui bordent son cours. Nous n'avions fait alors que sept lieues depuis la grande rivière Saumache.

Le 9, nous traversâmes encore plusieurs petits ruisseaux, qui tous descendus des montagnes, se rendent dans l'Océan par cent canaux divers.

Toutes les eaux de ces différentes rivières ont la couleur ambrée du vin de Madère. Je leur trouvois un goût ferrugineux. Cette couleur & ce goût leur viennent-ils de leur passage sur quelque mine, ou des racines & des feuilles des arbres qu'elles arrosent & charient avec elles? Je ne me donnai pas le temps d'approfondir ce problême: je touchois au dernier poste de la Compagnie. Nous y arrivâmes enfin après trois heures d'une marche un peu vive. J'allois donc entièrement me soustraire à la

domination de l'homme, & me rapproche un peu des conditions de sa primitive origine.

Le sieur Mulder, Commandant, vint me recevoir, & me fit beaucoup d'amitié. Il n'a sous lui qu'un Bas-Officier & une quinzaine d'hommes qui tous ont été ou Soldats ou Matelots sur les Navires de la Compagnie. Ce sont ces hommes qui coupent le bois de charpente dont elle a besoin, & qui construisent les chariots destinés à le transporter; opération absurde! Car si l'on faisoit de ce bois un dépôt à la baie Mossel, une chétive barque en rendroit au Cap, par mer, en un seul Voyage, plus que les chariots n'en voiturent en trois ans. Ce seroit assurément une épargne considérable pour la Compagnie & un bien général pour les Colonies. Ajoutez à cela que les Citoyens du Cap ne se verroient point réduits à ne brûler que du fagotage qu'ils font ramasser à grands frais de tous côtés par des esclaves qui n'ont d'autre emploi; ce qui coûte au moins le double de ce qu'on paye le plus beau bois dans les chantiers de Paris.

Croira-t-on, par exemple, que les directeurs de la Compagnie, pour son propre service,

font partir tous les ans d'Amſterdam, des Navires chargés de planches, de bois quarré de toutes les eſpèces pour les envoyer à plus de deux mille lieues, dans un Pays qui voit croître des forêts immenſes, & les plus beaux arbres du monde. Au reſte, ces abus n'ont rien qui doive étonner. La Compagnie fournit gratuitement au Gouverneur & à ſes Officiers tout le bois dont ils ont beſoin. On le leur livre dans leurs hôtels ſans aucun frais; le Gouverneur n'a donc aucun intérêt perſonnel qui l'engage à étendre juſques-là ſes vues d'adminiſtration, & à détruire cet abus ſi contraire au ſoulagement de la Colonie.

Tout le pays d'Auteniqua, depuis la chaîne de montagnes juſqu'à la mer, eſt habité par pluſieurs Colons qui élèvent quantité de beſtiaux, font du beurre, coupent du bois de charpente, ramaſſent du miel, & tranſportent le tout au Cap.

J'étois en quelque ſorte indigné de voir des gens qui ont le bois à leur portée, en débiter pour le commerce, & n'avoir pas le courage de ſe bâtir pour eux-mêmes des maiſons logeables. Ils habitent ſous de mauvais halliers enduits de

terre. Une peau de Buffle attachée par les quatre coins à autant de poteaux, leur sert de lit; une natte ferme la porte qui est en même temps la fenêtre; deux ou trois chaises démembrées, quelques bouts de planches, une manière de table, un misérable coffre de deux pieds en quarré, forment tout le garde-meuble de ces vraies tanières. C'est ainsi que l'image de la misère profonde contraste désagréablement avec les charmes de ce paradis terrestre; car la beauté des lieux que j'ai crayonnés plus haut se prolonge au-delà même d'Auteniqua.

Au surplus, ils vivent fort bien. Ils ont en abondance le gibier & le poisson de mer, & jouissent exclusivement à tous les autres cantons des Colonies de l'agrément d'avoir, toute l'année, sans interruption, des légumes & des plants de toute espèce dans leurs jardins. Ils doivent ces précieux avantages à l'excellence du sol & aux arrosemens naturels des petits ruisseaux qui se croisent en mille sens divers, & mettent, pour ainsi dire, à contribution les quatre saisons pour le fertiliser: c'est la Limagne d'Afrique. Ces arrosemens, qui ne tarissent jamais, n'ont pas lieu dans ce Pays de

prédilection sans une cause connue. Ce sont les hautes montagnes couvertes de forêts à l'Ouest qui arrêtent les nuages & les brouillards, que le vent d'Est enlève à la mer; ce qui leur procure des pluies très-fréquentes.

Il entra dans mes vues de demeurer quelques jours chez le Commandant, & c'est ici la seule fois que je me sois écarté de mon plan. Mais, outre les raisons particulières qui m'attiroient chez lui, des raisons de politique m'y retinrent & je ne pouvois m'excuser avec décence. On avoit envoyé par-tout l'ordre de me laisser passer, de m'aider, & de me fournir tous les secours dont j'aurois besoin. M. Mulder, comme occupant le dernier poste avoit reçu de plus vives instances que les autres; je cédai à son desir. Le motif honnête de son procédé m'invitoit assez, & peut-être comptoit-il lui-même sur le bon témoignage que rendroit de lui ma reconnoissance lorsque je serois de retour au Cap.

Je me mis, dès mon arrivée, selon ma coutume, en devoir de parcourir le terrein. En visitant les bois, je tombai sur des pas de Buffles & d'Eléphans, qui me parurent assez

frais. Je vis de leurs fumées; j'aperçus aussi un grand nombre de différens oiseaux que je n'avois point encore rencontrés, entr'autres des Touracos; il n'en falloit pas tant pour m'arrêter dans ces environs: à quatre ou cinq lieues de la demeure de M. Mulder, je trouvai, sur la lisière d'une forêt, un endroit tout-à-fait avantageux & commode pour placer un camp.

M. Mulder se préparoit à partir pour le Cap. Il me céda une vingtaine de livres de poudre; je profitai aussi de l'occasion pour écrire à mes amis, & pour envoyer à M. Boers une centaine d'oiseaux avec un coffret d'insectes. J'augmentai mon train de quelques Bœufs; j'enrôlai encore trois Hottentots; je fis emplette d'un jeune cheval de course que je me proposois de dresser moi même à la chasse; &, le 9 Février, je saluai M. Mulder & M[me] la Commandante, pour aller prendre possession de ma forêt & m'établir dans l'emplacement que je m'étois choisi.

J'avois d'avance envoyé de mes gens pour préparer les lieux, abattre quelques arbres & nettoyer la place des broussailles qui la cou-

vroient, afin d'être en état, à mon arrivée, de dreſſer ſur le champ mes Tentes; ce que j'exécutai dans un moment. Ma cuiſine fut établie ſous un gros arbre qui ſembloit avoir vieilli là tout exprès, & mes Hottentots de leur côté s'arrangèrent de leur mieux & ſe bâtirent des cabanes. Nous avions, à dix pas de nous, un petit ruiſſeau très-limpide, & vis-à-vis, un charmant coteau couvert d'excellentes herbes pour nos Chevaux & pour nos Bœufs; par ce moyen, nous les tenions à notre portée. Tant de facilités réunies rendoient cette Halte agréable; malheureuſement nous fûmes obligés de nous tranſplanter plusieurs fois, attendu que le gibier de toute eſpèce effarouché par nos chaſſes commençoit à devenir rare & ſe seroit retiré tout-à-fait.

J'étois quelquefois viſité par les habitans du diſtrict; ce qui me donnoit la facilité de faire proviſion chez eux de fruits, de légumes, de lait, & de toutes les choſes qu'ils pouvoient me fournir. A la vérité leurs viſites me coutèrent quelques chopines d'eau de vie; mais, comme je déteſte cette liqueur mal-

faisante & que je n'en buvois jamais, cette réserve les retint un peu, & les plaies qu'ils firent à mes tonneaux ne furent pas bien meurtrières.

Je m'étois instruit par moi-même, que le bois contre lequel j'avois appuyé mon camp, me fourniroit des Touraços. Je ne connoissois point cet oiseau & ne l'avois jamais vu; je me mis en quête; j'en découvris quelques-uns. Je marchai long temps à leur poursuite, mais vainement; cet oiseau qui se perche toujours à l'extrémité des plus hautes branches, ne se trouvoit jamais à la portée de mon fusil; un après-dîner cependant j'en poursuivis un avec plus d'acharnement. Sautillant de branche en branche & s'éloignant fort peu, il se mocqua de moi pendant plus d'une heure, & me conduisit fort loin. Impatienté de son manége, & ne pouvant réussir à l'approcher, je lui lâchai mon coup hors de portée. J'eus la satisfaction de le voir tomber. Ma joie fut inexprimable; mais le plus fort n'étoit pas fait; il me falloit m'emparer de ma proie; j'avois bien remarqué l'endroit de sa chute; je courus à travers les brousailles & les épines pour le ramasser. Mes

jambes & mes mains étoient déchirées & tout en ſang. Arrivé ſur la place, je ne vis rien; j'eus beau fureter tour à tour les environs, aller, revenir, battre vingt fois les mêmes endroits, examiner ſcrupuleuſement les moindres trous, les plus petits enfoncemens, mes peines furent inutiles; je ne trouvois point mon Touraco; toutes mes recherches, toutes mes réflexions me conduiſirent à penſer que je n'avois fait peut-être que lui caſſer une aile, ce qui ne l'avoit pas empêché de s'éloigner de l'endroit de ſa chute. Je m'éloignai donc auſſi & me mis à roder de nouveau dans tous les environs pendant plus d'une demi-heure. Point de Touraco. J'étois au déſeſpoir; & les brouſſailles épaiſſes & les buiſſons d'épines qui m'enſanglantoient juſqu'au viſage m'avoient réellement agité de tranſports difficiles à décrire. Pour aſſouvir ma colère, je ſens qu'il ne m'eût fallu rien moins dans un pareil moment qu'un Lion ou quelque Tigre à pourſuivre. Un chétif oiſeau qu'après tant de peines & de deſirs je venois enfin d'abattre, échapper & diſparoître ainſi à mes yeux! je frappois la

terre de mes pieds & de mon fusil. Tout à coup la terre s'enfonce; je disparois moi-même & tombe avec mes armes dans une fosse de douze pieds de profondeur. L'étonnement & la douleur de la chute prirent la place de mes emportemens. Je me vis au fond d'un de ces piéges recouverts que les Hottentots tendent aux bêtes féroces & particulièrement aux Eléphans. Revenu à moi, je songeai aux moyens de me tirer d'embarras, trop heureux de ne m'être point empalé sur le pieu très-aigu qu'ils plantent au fond du trou, plus heureux encore de n'y avoir point trouvé compagnie. Mais il pouvoit à tous momens en arriver, sur-tout si j'étois contraint d'y passer la nuit; son approche commençoit à m'inspirer beaucoup de terreur en contrariant & retardant la seule ressource que j'imaginois pour me sauver du puits fatal sans secours étrangers: c'étoit d'ébouler la terre à l'un des côtés avec mon sabre & mes mains, & d'y faire des espèces de degrés; mais cette opération pouvoit traîner en longueur: dans la cruelle perplexité où j'étois, je pris le parti plus sage de ramasser

& de charger mon fusil. Je tirai coup sur coup : il étoit possible que je fusse entendu de mon camp ; je prêtois de temps en temps l'oreille avec une impatience & des palpitations mortelles ; j'entendis enfin deux coups qui me causèrent la joie la plus vive. Alors je continuai mon feu par intervalle pour attirer à moi ceux qui m'avoient répondu ; ils arrivèrent tous armés jusqu'aux dents & pleins d'inquiétude & de trouble. Ils m'avoient cru poursuivi par quelque bête féroce ; ils me virent au contraire dans la plus piteuse situation, & pris sottement comme un Renard. L'alarme fut bientôt dissipée On coupa sur le champ une longue perche qu'on me descendit, & au moyen de laquelle je me hissai comme je pus & regagnai le bord. Ce petit accident dont le ciel ne m'eût pas sauvé comme le jeune Daniel, ne me fit pas oublier mon Touraco. Avec mes Chiens qui avoient suivi la bande, je comptois bien le déterrer en quelque lieu qu'il se fût caché ; je les conduisis sur la voie ; ils le trouvèrent blotti sous une touffe de broussailles ; je mis la main dessus, & le plaisir de posséder enfin ce charmant

animal me fit bientôt oublier ce qu'il m'avoit coûté d'embarras & de dangers.

Je m'en suis procuré par la suite autant que j'en ai voulu ; je les prenois même tous vivans, parce qu'ayant remarqué dans le jabot de celui-ci l'espèce de fruits dont il se nourrit plus particulièrement, c'étoit toujours aux arbres qui produisent ces fruits que je m'adressois, soit que je voulusse les tirer, soit que je me contentasse de leur tendre des piéges.

Cet oiseau, agréable autant par sa forme que par ses couleurs & ses accens bien prononcés, réunit la souplesse à l'élégance ; tous ses mouvemens sont lascifs, ses attitudes pleines de graces. Sa couleur est d'un beau verd-pré ; une belle huppe de la même couleur bordée de blanc, orne sa tête ; ses yeux d'un rouge vif sont couronnés par un sourcil d'une blancheur éclatante ; ses ailes sont du plus beau pourpre changeant en violet, suivant les attitudes qu'il prend, ou le point de jour sous lequel on l'admire.

C'est mal à propos que les Naturalistes ont placé cet oiseau parmi les Coucous, avec lesquels il n'a aucun rapport. Le Coucou dans

tous les Pays du monde, eſt un oiſeau qui ne ſe nourrit que de chenilles, d'inſectes, &c. & le Touraco eſt frugivore.

Le Coucou de tous les climats ne pond jamais que dans le nid des autres oiſeaux, ſur leſquels, par ce moyen, il ſe décharge des ſoins & du ſort de ſa progéniture; le Touraco, plus ſenſible, plus ſoigneux de ſa famille, fait lui-même ſon nid, y dépoſe ſes œufs & les couve.

Ces deux ſeuls caractères ſuffiroient pour en faire une eſpèce différente du Coucou, pour en former un genre à part; mais j'y reviendrai & j'en parlerai plus en détail dans mon Ornitologie.

Dans les intervalles où tantôt de fortes pluies, tantôt de trop grandes chaleurs ſembloient me forcer au déſœuvrement (ce qui pourtant étoit fort rare), je ne reſtois pas pour cela dans l'inaction; je m'occupois dans ma tente à faire des trébuchets pour prendre vivans des animaux de toute eſpèce. Mais on ne croira pas qu'avec mon fuſil même, j'aye imaginé de m'en procurer de plus entiers & de mieux ménagés que ceux que j'attrapois

dans mes piéges; c'eſt néanmoins de cette façon que je faiſois la chaſſe aux oiſeaux les plus petits & les plus délicats.

Il eſt bon que tout Naturaliſte qui travaille lui-même ſa Collection, ſoit inſtruit du moyen que j'avois *inventé.* Cette expreſſion n'eſt point haſardée; cette idée eſt neuve abſolument &, jusqu'à ce jour, je n'ai ouï dire à perſonne qu'un autre que moi en ait fait uſage.

Voici quel étoit mon procédé; je mettois, dans mon fuſil, la meſure de poudre plus ou moins forte, ſuivant les circonſtances; immédiatement ſur la poudre, je coulois un petit bout de chandelle, épais d'environ un demi-pouce; je l'aſſurois avec la baguette, enſuite je rempliſſois d'eau le canon jusqu'à la bouche; par ce moyen, à la diſtance requiſe, je ne faiſois, en tirant l'oiſeau, que l'étourdir, l'arroſer & lui mouiller les plumes; puis, le ramaſſant auſſitôt, il n'avoit pas, comme dans un piége, le temps de ſe débattre & de ſe gâter; l'eau, pouſſée par la poudre, alloit au but, & le morceau de ſuif, n'ayant pas la peſanteur de l'eau, reſtoit en route; il eſt bien arrivé

dans mes premières expériences, qu'ayant quelquefois tiré de trop près, ou mis trop de poudre, ou le morceau de chandelle trop épais, je le retrouvois tout entier dans le ventre de l'animal que je venois de tirer; mais, après un court apprentissage, je ne m'y suis plus laissé prendre, & je n'ai jamais manqué mon coup. J'ai souvent laissé, du matin jusqu'au soir, mon fusil ainsi chargé; je ne m'apercevois point que la poudre en fût altérée, & le coup n'en partoit pas moins bien. On devine assez que, de cette manière, je ne tirois jamais horizontalement.

Depuis mon retour en Europe, je me trouvai un jour à la campagne chez un ami. On parla, devant quelques personnes qui m'étoient inconnues, du moyen que j'avois employé & que je viens de décrire; une d'elles, qui n'osoit m'avouer en face son incrédulité, soutenoit, vis-à-vis des autres, par de très-clairs argumens que l'assertion étoit tout au moins exagérée. Tandis qu'ils se disputoient, je disparus, sans que la compagnie le remarquât; &, après avoir préparé un fusil suivant ma manière, je revins par le jardin à la fenêtre

où ces Messieurs continuoient leur dispute; &, leur montrant du doigt un petit oiseau perché tout près de là, je l'ajustai; il tomba. Je le saisis sur le champ, &, le livrant plein de vie aux mains de mon discoureur, je fis cesser ses beaux raisonnemens.

Vers la fin du mois, nous fûmes contrariés par de nouvelles pluies; elles durèrent long-temps & presque sans relâche; ces orages se succédoient avec rapidité; le tonnerre tomba plusieurs fois, près de nous, dans la forêt; l'eau nous gagnoit insensiblement de toutes parts; pour comble de désagrement, dans une nuit, notre camp fut entièrement submergé; nous quittâmes aussitôt le bois pour aller nous établir plus haut en rase campagne. Je voyois, avec le plus amer chagrin, qu'il n'étoit pas possible de sortir de l'endroit où nous nous trouvions circonscrits; ces petits ruisseaux qui, auparavant, nous avoient paru si agréables & si rians, s'étoient changés en torrens furieux qui charioient les sables, les arbres, les éclats de rochers; je sentois qu'à moins de s'exposer aux plus grands dangers, il étoit impossible de les traverser; d'un autre côté,

côté, mes Bœufs harassés, transis; avoient déserté de mon camp; je ne savois par où & comment envoyer après eux pour les ratrapper; ma situation n'étoit assurément point amusante; je passois de tristes momens. Déjà mes pauvres Hottentots fatigués & malades commençoient à murmurer: plus de vivres, plus de gibier; ce que nous en tuyons suffisoit à peine à notre subsistance, parce que, resserrés par le torrent qui grossissoit chaque jour davantage, nous n'avions pas même la ressource de nos voisins pour en obtenir quelqu'assistance. Quelle position & quel affligeant appareil! On eut dit qu'un déluge universel alloit inonder l'Afrique. Je renfermois au-dedans une partie de mes alarmes; je voyois mes tristes Compagnons promener leurs regards inquiets, & m'attester, par leur silence, tout ce qu'ils éprouvoient de craintes pour eux-mêmes. Jamais spectacle ne vint s'offrir sous des couleurs plus sombres: en un moment, nos charmantes promenades ravagées, dévastées par les eaux; ces jardins délicieux & rians changés en un désert inhabitable & noir! Dans cette détresse, je rassemblai toutes mes forces, & conjurai

mes amis de chercher au moins nos Bœufs dispersés & perdus, & de se déterminer à traverser l'un des torrens, au risque de tout ce qui pourroit en arriver. Par la plus étrange bizarrerie du sort, l'événement fatal qui nous menaçoit d'une perte prochaine, causa une partie de notre salut. L'un de mes Hottentots, en cherchant un passage, aperçut, au milieu des eaux, un Buffle qui s'étoit probablement noyé la veille; car il étoit encore assez frais. Il vint, avec des cris de joie, nous apporter cette heureuse nouvelle. Rien n'arrivoit plus à propos. Nous tirâmes, non sans quelque péril, l'animal à bord; il fut dépecé sur la place. On en leva les parties les plus saines; mes Chiens, qui jeûnoient depuis long-temps, trouvèrent dans celles que nous leur abandonnâmes de quoi se refaire & se ravitailler un peu. Nous les voyons revenir de la curée avec des ventres qu'ils avoient peine à porter. Un dernier trait ne sauroit échapper à ma plume: il peindra mieux encore l'état cruel où nous nous voyons réduits; nos Chiens, qui n'étoient plus que des squelettes ambulans; épioient nos démarches, & se traînoient sur nos pas, lorsque

l'un de nous, pour obéir aux besoins de la Nature, étoit forcé de s'éloigner; je les ai vus se disputer avec acharnement cette nourriture révoltante.

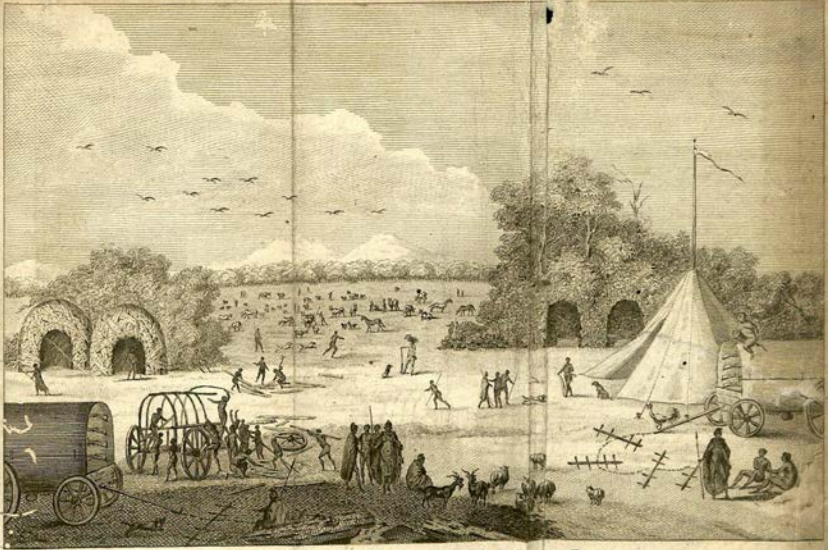
Rien n'est durable. Il est un terme au malheur comme à la félicité. La fin de Mars amena du changement dans la saison; les pluies devinrent moins fréquentes; les torrents baissèrent; je fis partir quatre Hottentots pour aller à la découverte de mes Bœufs; après quelques jours d'absence, ils me les ramenèrent presque tous. Les uns avoient gagné pays, étoient retournés sur nos pas, avoient même repassé la grande rivière Saumache; les autres s'étoient réfugiés dans différentes habitations; d'autres enfin s'étoient abrités comme ils l'avoient pu. Il en manquoit quatre que mes gens n'avoient point retrouvés & dont je n'ai jamais ouï parler depuis. Sans délai, je me mis en devoir de quitter cette terre ingrate, & de lever le camp pour aller le placer à trois lieues plus loin sur une colline nommée *Pampoen-Kraal*. Je profitai de deux jours de beau temps, pour sécher tous mes effets, dont une grande partie étoit

moisie & presque pourrie ; la peau du Buffle que nous avions écorché nous servit à remplacer les traits des chariots & des attelages que l'humidité avoit mis hors de service. Au milieu de ces pluies continuelles & de mes ennuis mortels, j'étois capable encore de quelques efforts ; j'avois trouvé dans le bois un vieux arbre mort, dont le tronc étoit creux. C'est là que je passois avec mon fusil presque toutes mes journées à guetter les petits oiseaux & le gibier qui se présentoient. J'y étois du moins à l'abri de la pluie & m'y nourrissois d'espérance. De cette niche sacrée, j'abattois impitoyablement tout ce qui se montroit devant moi. Ainsi l'étude de la Nature l'emportoit sur les premiers besoins ! Dévoré sans cesse du desir impérieux de lui dérober ses trésors, je mourois de faim, & songeois à des collections ! Malgré tant de contrariétés, je vis mes richesses s'accroître peu à peu ; j'avois fait un petit amas d'objets rares & nouveaux pour l'Europe. Je leur fis prendre l'air. J'en avois eu tant de soin qu'ils n'avoient point été endommagés comme tous mes autres effets par l'humidité. Nous ne trouvâmes dans ce

bois, en menu gibier, que la Gazelle Bosbock & une autre espèce plus petite, dont j'ai parlé au passage du *Duiven-Ochs*. La plaine, outre les trois espèces de Perdrix que j'ai fait connoître plus haut, en offroit une quatrième nommée *Faisan rouge*, parce qu'elle a les pieds & la peau nue de la gorge, de cette couleur; en bêtes carnassières, il y avoit des Hiennes, quelques Tigres, mais pas un seul Lion.

Le ciel s'épuroit de plus en plus & sembloit nous présager une vie aussi douce qu'elle avoit été triste & cruelle. La colline de Pampoen-Kraal, où je venois de placer mon camp, me plaisoit beaucoup. J'avois, non loin de ma tente, une petite éminence couronnée par un buisson de trente à trente-cinq pieds de diamètre. Les arbres & les arbustes dont il étoit formé, avoient en croissant, tellement entrelacé leurs branches, que le tout ne paroissoit offrir qu'un seul corps bien épais & bien garni. J'imaginai de m'en faire un petit Palais. Je fis tracer une route jusqu'au centre. On élagua de côté & d'autre, à la hauteur d'un

homme, suffisamment pour donner un passage facile; dans le milieu de ce fourré, à force de travail & de haches, nous parvînmes à tailler deux charmantes pièces d'un quarré parfait. Je fis placer, dans l'une, ma table avec une chaise; c'étoit mon cabinet de travail; j'ornai la seconde des ustensiles de ma cuisine; ce qui n'empêcha pas qu'elle me servît en même temps de salle à manger. Ces deux pièces, naturellement plafonnées par des branches & des feuillages d'une épaisseur impénétrable, étoient pour moi un abri charmant, d'une fraîcheur délicieuse, lorsque tout harassé, couvert de sueur & de poussière, après ma chasse du matin, j'y venois me dérober à la chaleur du jour, & aux atteintes dévorantes du Soleil. Quand la fatigue avoit aiguisé mon appétit, quels repas exquis! Quand la rêverie s'emparoit de mes sens, quelles tendres méditations! Quand le sommeil venoit m'y surprendre, quel repos voluptueux & doux! Grottes somptueuses de nos financiers, jardins Anglois bouleversés vingt fois avec l'or du citoyen, pourquoi vos ruisseaux, vos cascades & vos montagnes, & vos jolis chemins



Camp de Pampoen-Kraal.

tortueux, & vos ponts détruits, & vos ruines, & vos marbres, & toutes vos belles inventions viennent-ils flétrir l'ame & fatiguer les yeux quand on a connu la salle verte & toute naturelle de Pampoen-Kraal?

Quoi qu'il dût m'en couter d'abandonner cette aimable solitude, il fallut cependant s'y résoudre. Je me mis, un jour, à parcourir tous les environs, afin de reconnoître quelle route je pourrois tenir, qui fût du moins praticable & sûre. Je trouvai, à une lieue de distance de mon camp, un torrent très-rapide qu'on a nommé le *trou du Kayman*, je ne sçais pourquoi; car, dans tout ce pays, je n'ai jamais aperçu ni Kayman ni Crocodille; ce torrent filoit entre deux montagnes peu hautes mais excessivement escarpées; à ma droite, j'avois la mer à mille pas environ; sur la gauche des montagnes & des bois impraticables pour mes voitures & mes bestiaux; il ne me restoit donc d'autres ressources pour passer que le trou dangereux de Kayman. J'en étois fort inquiet, chagrin même; qu'on se peigne ma position; à chaque pas, être ainsi arrêté & voir naître sans cesse un obstacle d'un obstacle vaincu! & pourtant

je ſentois le beſoin de pénétrer plus avant! Le torrent me parut trop enflé, trop rapide, pour entreprendre de le traverſer; je craignois ſur-tout pour mes Bœufs; les radeaux ne m'offroient tout au plus qu'un moyen de voiturer mes effets; je fus donc forcé de prendre patience & d'attendre.

Le dix-huit Avril, je reçus un exprès de M. Mulder; il étoit de retour du Cap, & m'envôyoit des lettres qu'il avoit rapportées; c'étoient des réponſes à celles dont je l'avois chargé dans les premiers jours de Février. Mes amis s'inquiétoient beaucoup de mon ſort & m'engagoient à revenir; d'autres m'invitoient à la perſévérance, &, paiſibles au ſein de leurs foyers, s'embarraſſoient peu des obſtacles, pourvu que mon Voyage ſervît aux progrès des connoiſſances humaines, ou, ſans aller ſi loin, leur fournît, dans des fables contées à leur manière, quelqu'aliment à leur curioſité. Je trouvai l'intérêt de chacun à ſa place, & ſuivis toujours mon plan. Il eſt aiſé de voir combien la mauvaiſe ſaiſon avoit retardé ma marche, puiſque j'avois fait à peine huit lieues que le Commandant, M. Mulder,

avoit eu le temps d'aller au Cap & de revenir; il m'écrivoit lui-même une lettre par laquelle il me propofoit un rendez-vous de pêche à la mer, fi cela ne me dérangeoit pas; il devoit apporter des filets & tout ce qui feroit néceffaire pour paffer enfemble une huitaine de jours fur le rivage; il m'annonçoit que fa femme embelliroit cette petite fête. Cette nouvelle me fit plaifir; je les vis en effet l'un & l'autre fuivre de près le Meffager. M. Mulder avoit encore amené avec lui le fecond Commandant. On eut dit un Voyage de Patriarches. Celui ci portoit fur fes piftolets, à l'arçon de la felle, un petit enfant de quatre mois allaité par fa femme. Ils étoient tous quatre à cheval. Son chariot, avec fes filets & fes équipages, étoit allé nous attendre au bord de la mer; j'en fis atteler un des miens. On y chargea ma tente, une ou deux futailles vides & tout ce que je prévis qui nous feroit utile pour la Pêche miraculeufe. Rendus au rivage, après quelques complimens & les petites cérémonies d'ufage, nous jetâmes plufieurs fois les filets; mais ce fut toujours inutilement; nous ne prenions prefque rien; ce métier n'amufoit perfonne. On réfo-

lut d'aller plus loin ſur un petit lac formé par la marée haute où l'on eſpéroit plus de bonheur, & l'on ſe mit en marche; j'étois beaucoup moins curieux de poiſſons que d'oiſeaux, & me ſerois bientôt laſſé de la pêche, ſi les bonnes façons de mes amis, & la gaîté franche & naïve des femmes ne m'avoient un peu retenu; cependant je rodois à pied de côtés & d'autres, fouillant de tous mes yeux & l'air, & les chemins, & les arbres. Nous arrivâmes ſur les bords du lac; je cherchois un endroit commode pour y placer nos tentes: une alerte à laquelle nous n'avions garde de nous attendre eut bientôt dérangé tout ce ménage groteſque. En traverſant une partie de roſeaux fort élevés & fort épais, les travailleurs tombèrent tout d'un coup ſur un Buffle qui s'étoit couché là. Ils en étoient ſi près que l'animal, autant effrayé qu'eux de cette apparition ſubite, renverſa, en ſe retirant, le cheval du ſecond Commandant & celui de ſa femme. L'alarme devint générale; chacun gagnoit au large & fuyoit à toutes jambes. Les gens de M. Mulder, peu familiariſés avec les Buffles, ſe trouvant

plus près de l'eau, s'y plongèrent jusqu'au cou. Les miens, mieux aguerris, faisoient bonne contenance; mais l'animal, à l'aspect de tant de monde, effarouché de toutes parts, ne sçavoit lui-même comment fuir, & restoit immobile, retranché contre une roche énorme. J'accourus à tout ce vacarme; malheureusement je n'étois armé que de mon fusil à deux coups. Il n'étoit pas à présumer qu'une balle ordinaire pût tuer le Buffle; j'osai cependant l'approcher & le tirer. A ce premier coup, il quitte la place; &, furieux, il vient droit à moi; ma seconde balle le frappe aussitôt & l'intimide; il rebrousse chemin, &, passant à côté d'un Bœuf qui portoit notre cuisine, il décharge toute sa colère sur ce paisible animal, l'atteint au ventre de deux coups de corne & disparoît. Il n'y eut pas moyen de faire rester plus long-temps la compagnie dans cet endroit. Les maris craignoient beaucoup pour leurs femmes; à leur air pétrifié, je jugeois assez qu'ils entroient pour quelque chose dans ces tendres alarmes; je leur conseillai de retourner à notre première pêcherie, sur le bord de la mer. La fortune avoit

changé; nous eûmes la satisfaction de prendre une si grande quantité de poissons que j'en fis saler & remplir mes futailles. M. Mulder imita mon exemple; cette pêche, qui dura huit jours entiers, & les occupations qu'elle nous donnoit, nous amusèrent en effet beaucoup plus que je ne m'y étois attendu. Je faisois bien, à la vérité, de temps en temps, quelques absences & je tuai plusieurs oiseaux rares; mais je n'eus pas occasion d'avoir à lutter contre un second Buffle. Nos salaisons achevées, nous partageâmes les provisions, & l'on se sépara; je ne quittois point sans regret ces honnêtes Colons: ils avoient aporté dans cette jolie fête une humeur si simple, si naïve & si douce! Je suivis de l'œil leur petite caravanne, & ne partis qu'après l'avoir tout à fait perdue de vue.

De retour à mon camp, je trouvai tout en ordre, mes bêtes soignées & mes gens à leur devoir. Je leur en témoignai ma satisfaction.

J'avois remis à M. Mulder tous les animaux apprêtés depuis mon dernier envoi, ainsi que les *Touracos* vivans que j'avois pris aux piéges; il me promit de les faire passer à M. Boers au Cap. Il eût aussi la complaisance

de me céder un de ses filets, & m'envoya une paire de rouës que je lui avois demandées. Ma charrette étoit fort incommode, & menaçoit toujours de renverser; je résolus de l'asseoir comme les deux autres. C'étoit un ouvrage pressant; on s'en occupa sur le champ; chacun mit la main à l'œuvre. Le bois nécessaire pour cette opération fut bientôt façonné; en moins de quinze jours, notre charrette, transformée en chariot, joua sur quatre roues. Ce chariot n'étoit pas de main de maître; mais il servit tout autant; au reste la quinzaine ne fut pas uniquement employée à sa construction; lorsque je m'aperçus qu'il alloit son train & que mes Charrons en viendroient à leur honneur, je détachai une partie de mon monde, & l'envoyai réparer, près du torrent que nous étions sur le point de traverser, les chemins & les ravines que les eaux avoient dégradés. J'avois fait porter des pierres & de grosses branches d'arbres, pour combler les fondrières qui, sans cette précaution, auroient déboîté, peut-être même rompu, mes voitures; lorsqu'à force de ces corvées pénibles nous fûmes parvenus à adoucir les passages, le trente Avril, je fis -

défiler devant moi ma caravane; &, jetant un dernier coup-d'œil sur le délicieux hermitage de Pampoen-Kraal, je le quittai avec plus de regret qu'un amant ne se sépare de sa maîtresse. Depuis, j'ai demandé, plus d'une fois, des nouvelles de ce charmant asyle, & j'ai eu la satisfaction d'apprendre que non-seulement il avoit été respecté ; mais que les Hottentots lui avoient domné mon nom.

Malgré toutes mes précautions, nous eûmes beaucoup de peine au trou de Kayman, ainsi qu'à la rivière que les Hottentots nomment en leur langue Krakede-Kau ; ce qui signifie le *Gué des Filles ;* ce pays étoit autrefois habité par des Hottentots qui sont actuellement anéantis ou dispersés de côtés & d'autres. Les grandes fosses qu'on rencontre de distance en distance annoncent qu'ils étoient chasseurs, & qu'ils attrappoient, dans leurs piéges, des Buffles & des Eléphans qu'on ne voit plus, ou très rarement, dans ce quartier.

Après huit heures de marche, nous arrivâmes près de la *Swarte-rivier* (la rivière noire) ; elle étoit encore débordée par les pluies, & nous fûmes obligés de la passer sur des radeaux que

nous construisîmes à l'instar de ceux que nous avions déjà précédemment faits; des traces de Buffles toutes fraîches nous firent séjourner à l'autre bord, & j'eus enfin le plaisir d'en tuer un; le Hottentot que j'avois mené avec moi en tua un autre. Je revins vîte au camp annoncer cette bonne nouvelle qui promettoit à mes gens des vivres pour long-temps, en cas de détresse. Comme nous avions tué ces deux animaux sur le bord de la rivière, au-dessus de l'endroit où je venois de m'établir, je les fis pousser au courant qui les amena devant ma Tente, & là ils furent aussitôt dépecés. Je voulus qu'on les coupât par tranches fort minces pour être plus aisément saupoudrés de sel, & exposés ensuite à l'air & au soleil. Les buissons, les branches, les chariots, tout ce qui nous environnoit fût chargé des débris sanglans de nos Buffles; mais, tout-à-coup, au milieu de notre opération & sans nous y être attendus, nous-nous vîmes assaillis par des volées de Milans, de Vautours, de toutes sortes d'oiseaux de proie qui vinrent impunément se mêler parmi nous. Les Milans, sur-tout, étoient les plus effrontés. Ils arrachoient les morceaux

& les disputoient avec acharnement à mes gens ; emportant chacun une pièce assez forte, ils s'en alloient, à dix pas de nous, sur une branche la dévorer à nos yeux. Les coups de fusil ne les épouvantoient guères ; ils revenoient sans cesse à la charge, de telle sorte que, m'apercevant que je brûlois ma poudre fort inutilement, nous prîmes le parti de les écarter, & de les chasser avec de grandes gaules jusqu'à ce que notre viande fût séchée. Cette manœuvre qui impatienta mon monde fort long-temps, n'empêcha point que nous ne fussions encore bien maraudés ; mais, sans elle, il ne nous seroit absolument rien resté de nos deux Buffles.

J'en avois fait fumer les langues. Dans la suite, je n'ai jamais oublié de prendre cette précaution, à l'égard de celles de tous les animaux que j'ai tués ; c'étoit une douceur, une petite ressource pour moi, dans la disette, ou même lorsque, par sensualité & pour réveiller mon appétit, j'en faisois ajouter un plat à mon mince ordinaire. Il n'y a que les langues d'Eléphant que je n'ai jamais voulu conserver ; leur goût, leur forme même m'a toujours causé une répugnance dont je ne suis pas le

maître,

maître, & dont il me feroit difficile de donner la raifon.

Nos provifions achevées & bien embalées, nous abandonnâmes la rivière Noire; &, après avoir traverfé le *Goucom* à deux lieues de là, nous gagnâmes deux lieues encore plus loin la *Nyfena*. Celle-ci étoit confidérable, & la marée l'enfloit encore. Je n'avois jufques-là trouvé nulle part un endroit plus agréable pour affeoir un camp. C'étoit une prairie très-riante d'environ mille pas en quarré; une forêt de grands arbres formoit au Sud un magnifique rideau qui s'étendoit en retour jufqu'à l'Oueft. J'avois au Nord devant moi la rivière qui paroiffoit fort poiffonneufe; une grande variété de menu gibier fe promenoit fur les bords. Tant d'avantages m'auroient fait prefqu'oublier Pampoen-Kraal. Cependant, je ne fus pas tenté de m'arrêter. Une inquiétude fecrette m'agitoit; je voyois à l'autre bord de la rivière une montagne difficile qu'il nous falloit néceffairement franchir. Elle étoit efcarpée de façon à me faire craindre qu'il ne m'arrivât quelqu'accident; un preffentiment intérieur fembloit me l'annoncer. Je faillis en effet à perdre dans un

moment tout le fruit de mes peines & de mes incroyables fatigues. J'avois eu la sage précaution de ne conduire mes chariots que l'un après l'autre ; &, quand j'aurois voulu les faire monter ensemble, je n'aurois point eu de Bœufs assez pour cette opération. J'en fis atteler vingt au chariot-maître, celui qui portoit, comme on l'a vu plus haut, toute mon artillerie & mes seules richesses. Mes Bœufs le traînent; ils montent, grimpent avec effort; ils touchoient presqu'au sommet....; la chaîne qui retenoit les dix-huit premiers se rompt d'un seul coup, & la voiture roule avec précipitation jusqu'au pied de la montagne entraînant avec elle les deux Bœufs attachés au timon. De la hauteur où nous étions, mes Conducteurs & moi nous la suivions des yeux anéantis de peur, & dans les plus horribles palpitations; vingt fois nous la vîmes prête à culbuter dans le précipice qui bordoit le chemin. Ce malheur seroit infailliblement arrivé sans la force plus que naturelle des énormes Bœufs du timon que rien ne put abattre. Cette infortune eût fini tout d'un coup mon Voyage. La voiture & mes effets les plus précieux eussent été

mis en pièces ; ma poudre, mon plomb, mes armes dispersés ; j'étois perdu sans ressource. Elle s'arrêta contre un rocher sur les bords du torrent. Nous descendîmes avec des cris de joie. Après avoir ramassé nos effets, & rétabli chaque chose à sa place, nous attelâmes de nouveau cette fatale voiture qui regagna sans péril, dans une heure, ce qu'elle avoit perdu en dix minutes. Les autres un peu moins pesantes arrivèrent à bon port. J'en avois fait doubler les traits ; quatre hommes escortoient les roues, tous prêts à enrayer au moindre choc ; ce qui ne nous auroit pas sauvés de la chute, tant la route étoit escarpée ; mais ce qui eût un peu diminué la rapidité, & nous eût donné le temps de la diriger de notre mieux pour éviter l'affreux précipice.

La frayeur est une loupe qui grossit les objets. Elle m'avoit annoncé quelque chose de plus sinistre. J'essayerois en vain de peindre ma contenance, & toutes les agitations de mon esprit dans ce moment terrible. Je suivois involontairement tous les mouvemens du chariot, & semblois le redresser par ceux de mon corps, & les gestes de mes bras. Chaque secousse retentissoit jusqu'au fond de

mon cœur. J'eusse été, nouvel Hippolyte, entraîné dans les précipices, que la terreur n'eût pas plus profondément agité mes sens. Je trouvois que nous nous tirions d'affaire à bon marché. Il s'étoit effectivement opéré un miracle en ma faveur, & je sentis que le Dieu au trident fatal ne me poursuivoit pas. Non-seulement je ne vis au chariot aucune fracture essentielle ; mais il n'y avoit, dans l'intérieur, un déplacement considérable occasionné par les secousses ; mes Bœufs entraînés par le recul d'une voiture de quatre à cinq mille pesant, & qui auroient dû être hachés en morceaux, avant d'arriver au pied de la montagne, en furent quittes pour quelques plaies peu dangereuses qui ne les empêchèrent pas de continuer leur travail. Il faut convenir qu'au temps perdu près, le mal n'avoit pas été bien grand, quoique nous eussions eu lieu de frémir pour les suites.

A mesure que je m'éloignois des Colonies, & m'avançois dans les terres, tout prenoit, à mes regards, une teinte nouvelle. Les campagnes étoient plus magnifiques ; le sol me sembloit plus fécond & plus riche ; la Nature plus

majeſtueuſe & plus fière : la hauteur des monts offroit, de toutes parts, des ſites & des points de vue charmans que je n'avois jamais rencontrés. Ce contraſte, avec les terres arides & brûlées du Cap, me faiſoit croire que j'en étois à plus de mille lieues. « Quoi, me diſois-» je dans mon extaſe, ces ſuperbes Contrées » feront donc éternellement habitées par les » Tigres & par les Lions ; quel eſt le Spécu-» lateur inſenſé qui, dans la vue uniquement » ſordide d'un commerce d'entrepôt & de col-» portage, a pu donner la préférence à la » baie orageuſe de la Table ſur les Rades » multipliées & les Ports naturels & ſi rians » qui bordent les côtes orientales de l'Afri-» que » ?

Tout en remontant pédeſtrement ma montagne, je m'entretenois ainſi avec moi-même, & formois, pour la conquête de ce beau Pays, de vains ſouhaits que n'exaucera jamais la Politique pareſſeuſe des peuples de l'Europe.

Nous avancions, ayant toujours à l'Oueſt la grande chaîne couverte de bois que nous avions aperçue de fort loin. Après quatre heures & demie de marche, je fis halte près d'un

petit ruisseau à environ trois lieues de la mer. Nous aperçumes une quantité prodigieuse de poisson qui remontoit avec la marée. Lorsque nous la vîmes dans son instant de stagnation ; je fis barrer le ruisseau avec le large filet de M. Mulder ; je m'en servois pour la première fois : il étoit trop long : on le mit en double.

Je passerois pour un Exagérateur, si je disois tout ce qu'il y resta de poisson, lorsque la marée fut écoulée. Le filet en souffrit beaucoup. Mes gens en accommodèrent à toutes sauces. Je réservai, pour moi, une centaine de têtes que je mis sans eau dans une marmite avec différentes épiceries ; je scellai hermétiquement le couvercle avec de la terre glaise, & j'enterrai cette braisière sous des cendres chaudes. Il résulta de cet arrangement une matelotte excellente, dont je ne pouvois me rassasier, & qui me dura plusieurs jours.

On ne sauroit choisir un emplacement plus utile & plus agréable que celui sur lequel je me trouvois alors pour établir & voir prospérer une Colonie. La mer passe par une ouverture d'environ mille pas entre deux grands rochers, & pénètre dans les terres à plus de deux lieues

& demie. Le baſſin qu'elle y forme a plus d'une lieue de large ; toute la côte, à droite & à gauche, eſt bordée de rochers qui ne laiſſent aucune communication avec lui. Les terres ſont vigoureuſes & fertiles. Des eaux fraîches & limpides arrivent de tous côtés des montagnes de l'Oueſt. Ces montagnes, couronnées de bois ſuperbes, ſe prolongent jusqu'au baſſin par des retours & des ſinuoſités qui préſentent cent bocages naturellement variés, & plus agréables les uns que les autres. C'eſt ſur ces bords que je trouvai beaucoup de petits Hérons blancs de la même eſpèce que ceux qui ſont envoyés de Cayenne, & que j'avois vus dans ma jeuneſſe à Surinam. J'y découvris auſſi la grande Aigrette; mais elle y étoit plus rare.

Les bois fourniſſent en abondance du menu gibier, du Buffle & quelquefois des Eléphans. On voit éparſes, à de longues diſtances, deux ou trois miſérables habitations réduites au triſte & pénible commerce du bois & du beurre avec le Cap.

Je demeurai dans ce beau Pays jusqu'au 13. Nous traverſâmes, par des chemins déteſtables, une forêt nommée *le Poort*. De là, en ſept heures

de marche, nous nous rendîmes à la rivière le *Witte-Dreft*. Je vis encore, en divers endroits, deux ou trois habitations non moins chétives & maigres que les autres, l'éloignement, les difficultés invincibles pour ces malheureux Colons, & les risques de la route ne leur permettant que très-rarement de conduire au Cap quelques Bœufs qui y arrivent toujours en mauvais état, & sont par conséquent mal vendus & plus mal payés. A mon passage, plusieurs de ces habitans n'avoient pas mis les pieds au Cap depuis nombre d'années.

J'avançois toujours; mais, soit que les fatigues & les traverses multipliées que je venois d'éprouver coup sur coup eussent un peu dérangé ma santé, soit que je dusse payer le tribut à ces nouveaux climats, & que leur température eût agi sur moi fortement, je fus soudain frappé de maladie & de l'idée cruelle que je laisserois mes cendres à deux mille lieues de ma famille. Mon imagination trop active s'exagéra ce malheur; je laissai mon ame s'abattre & se décourager. La plus noire mélancolie vint s'emparer de mes sens, & je me vis en effet arrêté. J'éprouvois des maux de tête violens,

une pesanteur extraordinaire, un mal-aise général qui m'annonçoit de pressans dangers. C'étoit l'unique malheur que j'avois redouté en partant. Je sentis qu'il étoit à propos d'enrayer, afin de me rasseoir, & je pris enfin mon parti: la maladie la plus sérieuse devoit là, tout aussi bien qu'au milieu des fourrures doctorales, prendre un cours heureux, ou finir par la mort.

Je me traînai donc comme je pus, & visitai promptement les environs. Le voisinage d'un petit ruisseau m'offrit un emplacement heureux pour mon camp; j'y fis dresser mes tentes à la lisière d'un bois. Je ne connoissois de la médecine-pratique que la diète & le repos; mes gens n'en savoient pas davantage; j'allois, entre leurs mains, courir de tristes hasards, si la maladie empiroit. L'accablement survint & me força de rester couché dans mon chariot. La chaleur du Soleil en faisoit une fournaise ardente. D'horribles douleurs me déchiroient les entrailles. Une dyssenterie cruelle se déclara; j'entendis, à leur tour, mes gens se plaindre l'un après l'autre du même mal. J'imaginai alors que nous devions cette espèce d'épidémie à la grande quantité de poisson

salé que nous avions mangé. J'ordonnai sur le champ qu'on brûlât la provision qui nous restoit; la fièvre me consumoit par degrés; mais je ne perdis point entièrement les forces. Après douze jours d'une transpiration abondante, le repos & la diète en effet me rétablirent; je pris de l'exercice avec modération; je tranquillisai ma tête, & me trouvai de jour en jour mieux portant. Le même régime rétablit tout mon monde. Je ne manquai point d'ajouter à la liste des grandes & sublimes découvertes de la médecine les bains de chaleur, & j'ai toujours pensé que ces bains ou le hasard m'avoient sauvé la vie.

Après mon parfait rétablissement, je repris de nouveau mes occupations ordinaires: l'exercice & la chasse. Dès ma première course, je reconnus que nous étions flanqués d'une seconde rivière, le Queur-Boom. Elle tombe des montagnes de l'Ouest, & reçoit le Witte-Dreft une lieue avant d'arriver à la mer. Son embouchure est à côté d'une Baie connue des Navigateurs sous le nom de baie l'Agoa. Dans un Voyage que fit, de ce côté, le Gouverneur du Cap, Blettenberg, il voulut qu'on gravât, sur une colonne de pierre, son nom,

l'année & le jour de son arrivée. J'examinai ce pitoyable monument auquel il ne manquoit qu'une inscription en vers pour le rendre encore plus digne de mépris. Ce nom a prévalu dans toutes les Colonies ; la baie *l'Agoa* n'est plus connue que sous le nom de *Blettenbergs-Bay*. C'est ainsi qu'un chétif piquet planté par la vanité d'un Particulier donne tout à coup naissance à des erreurs qui déconcertent les conventions jusques-là reçues, en même temps qu'elle renverse les opinions généralement adoptées par les Peuples. Il y avoit, dans notre voisinage une troupe de vingt-cinq à trente Bubales ; ils étoient dans un accul formé par la mer & nos deux rivières. Notre camp se trouvoit placé de façon que nous occupions toute la largeur du seul débouché qui leur restât pour échapper. Ces animaux étoient entièrement à notre discrétion. Nous les regardions comme faisant partie de notre ménagerie, ou plutôt de notre basse-cour. Aussi ne nous en faisions-nous pas faute ; quand nos provisions tiroient à leur fin, j'en abattois une couple ; aucun ne nous échappa, & leurs peaux

réunies firent une jolie tente à mon chariot de Pampoen-Kraal.

Des troupeaux considérables de Buffles venoient brouter sous nos yeux de l'autre côté du Queur-Boom. Nous leur donnions la chasse, & nous en attrapions toujours quelques-uns. Cet animal est extraordinairement farouche; c'est avec bien de la précaution qu'il faut l'attaquer dans le bois; mais, en rase campagne, il n'est point redoutable; il craint & fuit la présence de l'homme; la facon la plus sûre de le prendre est de le faire harceler par quelques bons Chiens; tandis qu'il s'occupe à se défendre, un coup de fusil dans la cervelle ou l'omoplate l'étend roide sur la place. Les balles dont il faut se servir sont de gros calibre, plomb & étaim. Si le coup ne frappoit pas les deux parties que j'indique, l'animal échapperoit à la mort.

Ses cornes sont très-grandes & divergentes; on diroit, par le rapprochement qui les unit sur le front, qu'elles sortent toutes deux de la même base. Elles y forment une espèce de bourelet. Le Buffle est incomparablement plus

fort & plus grand que les Bœufs les plus beaux d'Europe. Je penſe, avec beaucoup d'Obſervateurs, qu'il ne feroit pas impoſſible de le rendre docile, & de le ſoumettre au joug. Vainement viendroit-on objecter qu'on n'a pu juſqu'ici réuſſir. De fauſſes expériences ne ſauroient prévaloir. Cette entrepriſe demande à la vérité du temps, de l'adreſſe & de l'intelligence, & ne doit pas être confiée à l'indolence d'un abſurde Colon accoutumé à voir ſouvent dans une légère difficulté des obſtacles inſurmontables. C'eſt une ſpéculation digne des grandes vues d'une Compagnie qui cherche à étendre ſans ceſſe toutes les branches de l'induſtrie & du commerce. Qu'on faſſe chercher & jeter dans des parcs ſuffiſans les jeunes de ces animaux. Habituez-les inſenſiblement à venir recevoir de leurs gardiens quelques alimens de prédilection. Bientôt ils careſſeront la main qui les nourrira. Devenus grands, ils feront des petits. Inſtruits par les mères & à leur imitation, ils ſe rendront encore plus familiers. Pourquoi refuſera-t-on de croire qu'à la troiſième génération, les mœurs du Buffle ne fuſſent point adoucies, quand nous voyons, tous les jours,

l'Ours féroce dérobé dans les montagnes inhabitées de la Savoie, parcourir nos rues, danser, fauter, faluer, fe plier, en un mot, avec la plus lâche foumiffion à tous les caprices de l'avare exigeance de leurs conducteurs.

En général l'animal à cornes & à pied fourchu porte un œil hagard; ce qui le fait paroître terrible; mais ce n'eft pas, comme dans les bêtes carnaffières & fanguinaires, un figne de fureur; c'eft au contraire un figne de crainte & d'effroi. Il n'a ni l'aftuce réfléchie, ni l'atroce méchanceté du Lion, du Tigre & même de l'Eléphant. Il n'en a nul befoin. Les végétaux dont il fe nourrit ne portent point affez de chaleur dans fes entrailles; il eft farouche; mais il eft timide. Je ne vois rien dans ce contrafte apparent qui bleffe la Nature, & j'y découvre un des caractères le plus frappans de l'homme.

Ce n'eft point ici le moment d'entrer dans le dérail immenfe de ces nuances fi compliquées, jufqu'alors fi peu fenties, qui diftinguent entr'eux les animaux fauvages. C'eft prefque toujours leur propre falut, ou le foin de leur fubfiftance qui les portent à la férocité.

Mais, comme nous, dominés par des passions différemment combinées, ils y arrivent par des routes différentes; je renvoie à la description des animaux, cet examen qui ne convient point à des récits purement historiques.

Je n'avois point encore vu de près la Baie très-improprement dite Blettemberg; quelques ménagemens que je prenois à la suite de ma maladie m'avoient jusqu'alors empêché de l'aller examiner; lorsque je m'y rendis pour la première fois, je fus surpris de voir que ce n'étoit qu'une rade très-ouverte & qui ne prend presque pas dans les terres. Elle est spacieuse; les plus gros Vaisseaux peuvent y mouiller; l'encrage en est sûr; au moyen des chaloupes on gagne aisément une belle plage qui n'est point gênée par les rochers qui s'y trouvent, attendu qu'ils sont tous isolés. Les équipages, en remontant une lieue de côte, arriveroient à l'embouchure du Queur-Boom & y trouveroient de l'eau; chez les Habitans des environs on se procureroit des rafraîchissemens, & la Baie même donneroit le poisson dont elle abonde & des Huîtres excellentes dont tous les rochers sont couverts. Cette Baie est un des

endroits où le Gouvernement devroit établir des chantiers, des dépôts de bois; ils sont magnifiques dans tous les environs, plus faciles à exploiter que par-tout ailleurs, parce que, comme dans le pays d'Auténiqua, par exemple, ce n'est point sur des montagnes escarpées qu'il faut l'aller chercher; il est là sous la main; on le trouve par-tout; on en feroit comme je l'ai dejà dit, des magasins sur le bord de la Baie. Une ou deux barques le transporteroient au Cap dans la belle mousson, en très-peu de temps & sans risque; ce débouché facile ouvriroit les yeux des Habitans sur leur intérêt particulier; les transports augmenteroient & se renouvelleroient bientôt. Ces terres inépuisables, une fois défrichées, offriroient en outre l'espoir des plus belles récoltes, y attireroient des Colons intelligens à cause de la facilité de communiquer avec le Cap. On se procureroit de toutes parts une aisance & des agrémens auxquels on est forcé de renoncer, parce que, pour les aller chercher, il faut faire plus de cent-cinquante lieues dans les terres. On n'entendroit plus alors ces bons Hollandois former hautement & de tout leur cœur des

vœux ardens pour qu'une Nation quelconque vienne s'établir dans leur voisinage & leur fournir les douceurs de la vie, les agrémens de la société, en même temps qu'elle étendroit les trésors du commerce à la baie l'Agoa. Ces souhaits si contraires à leur politique, ne seront point heureusement exaucés. Il n'appartient qu'à la Compagnie d'y former un bel établissement. Aux profits généraux d'une pareille opération elle en joindroit de particuliers, qui ne laisseroient pas d'avoir de l'importance; elle pourroit faire, par exemple, l'exploitation d'un arbre nommé *Bois-Puant*, qu'elle se réserveroit & transporteroit en Europe, où sans contredit on l'auroit bientôt distingué des plus beaux bois de l'ébénisterie.

Les avantages que la Compagnie & la Colonie peuvent tirer de ce beau Pays n'étoient certainement point échappés au Gouverneur qui en avoit fait le voyage; mais, en bonne foi, dans des Colonies dont le bien-être est subordonné à celui de quelques entrepreneurs réunis, intéressés à étouffer tout germe qui tendroit à diminuer leurs profits, qu'est-ce qu'un Gouverneur? Un être apathique, indo-

lent sur le bien général, qui n'est stimulé & n'a d'énergie que pour sa fortune particulière; consentant à s'expatrier pour un temps, il a mis *in petto* pour premier article de son marché, que, comme il doit faire une fortune rapide, tous les moyens de se la procurer sont bons & licites; il part; il arrive; il les trouve à sa portée, les saisit, s'en retourne dans sa Patrie, insulte ses Concitoyens par un faste insolent, & n'a garde, sans doute, d'ouvrir les yeux de ses maîtres sur ces redressemens & ces opérations qui feroient, en peu de temps, la prospérité d'une nombreuse Colonie. Un successeur le remplace qui s'enrichit à son tour, & le citron est ainsi cent fois exprimé.

Je crois qu'il en est des Colonies apartenantes à des sociétés comme de ces voitures publiques qui circulent dans toute l'Europe, traînant à la fois & marchandises & voyageurs; pourvu que celles-là arrivent à bon port, les entrepreneurs s'inquiètent peu si les pauvres roués qui sortent du carrosse ont encore leurs bras & leurs jambes.

Dans les environs de cette Baie, je trouvai le moyen d'augmenter ma collection de plusieurs

beaux oiseaux & même de quelques nouvelles espèces qui n'étoient point rares dans les forêts du canton; mais je voulus sur-tout m'en procurer un qui mît plus d'une fois ma patience à l'épreuve & faillit de me coûter cher. C'étoit un Balbuzard d'une très-belle espèce. Cet oiseau, du genre des Aigles, est de la taille à peu près de l'Orfraye; tous les jours, je le voyois planer au-dessus de mon camp, mais à une distance hors de la portée de la balle; je l'épiois & le faisois épier continuellement; un homme toujours en védette ne le perdoit pas de vue; un jour que j'avois traversé le Queur-Boom, & que je me promenois le long de la rive opposée à celle de mon camp, je vis autour d'un vieux tronc d'arbre mort une quantité de têtes, d'arrêtes de gros poisson, des ossemens & des débris de différentes petites Gazelles; la terre en étoit jonchée. Je pensai que ce pouvoit être là que mon couple de Balbuzards avoit établi sa pêcherie ou tout au moins son repaire. Je ne tardai pas à le voir tournoyer dans l'air à une grande hauteur. Je me cachai vîte dans un buisson fort épais; mais cette ruse n'étoit pas assez fine pour tromper

l'œil perçant de deux Aigles. Ils m'avoient sans doute aperçu ; ils ne descendirent point. Le lendemain & plusieurs jours de suite, je retournai à mon poste ; j'allois à la petite pointe du jour me placer dans le buisson & n'en sortois que le soir ; mais ce fut toujours inutilement. Ce manége étoit fort pénible, parce que, pour aller & revenir, obligé de passer deux fois la rivière, il falloit attendre la marée basse.

Las à la fin de perdre tout mon temps & de ne pouvoir réussir, je pris deux Hottentots avec moi, & dans le milieu de la nuit traversant la rivière, je les conduisis à la portée du tronc d'arbre. Là je leur fis creuser un trou de trois pieds de large sur quatre de profondeur ; lorsqu'il fut fait, j'y descendis ; on recouvrit le trou par dessus ma tête avec quelques bâtons, un bout de natte & de la terre ; je me réservai seulement assez d'ouverture pour passer mon fusil & voir en même temps le tronc de l'arbre. J'ordonnai à mes gens de retourner au camp. Le jour parut ; mais les cruels oiseaux ne parurent point. La terre remuée fraîchement leur avoit sans doute inspiré de la méfiance ; je m'y étois presqu'attendu. A la nuit close, je sortis de mon

trou & m'en retournai paſſer quelques heures à mon camp ; puis je revins me faire enterrer comme auparavant. Je continuai ce manége deux jours de ſuite avec beaucoup de conſtance. Dans cet intervalle, le ſoleil avoit deſſéché la terre & lui avoit rendu ſa couleur uniforme. Sur le midi du troiſième jour, je vis la femelle planer au-deſſus de l'arbre ; elle s'y abattit, tenant dans ſes ſerres un très-gros poiſſon. Soudain un coup de fuſil la fit tomber en ſe débattant ; mais avant que je me fuſſe débarraſſé de ma natte & de la terre qui me couvroit, elle reprit ſon vol & raſant la ſurface de la rivière, elle gagna l'autre bord où je la vis expirer.

La joie que je reſſentis de me voir enfin poſſeſſeur de cet oiſeau fut ſi vive que je ne fis point attention que la marée étoit haute ; le fuſil ſur l'épaule, je cours me jeter à l'eau. Je n'ouvris les yeux ſur mon étourderie que lorſqu'au milieu de la rivière je me ſentis gagné juſqu'au menton ; j'étois ſeul ; je ne ſais point nager. En retournant, la rapidité du courant m'eût fait infailliblement culbuter. Sans trop ſavoir ce que j'allois devenir, je pourſuivis machinalement mon chemin, & j'eus le bonheur, le

nez au vent, de gagner la rive opposée. Un pouce de plus m'auroit infailliblement noyé. Je sautai sur mon Balbuzard, & le plaisir de tenir ma proie effaça bien vîte la peur & le danger; je fus contraint de me déshabiller pour étendre tout ce que j'avois sur le corps; pendant ce temps, je m'amusai à faire l'examen de ma prise; après avoir fait sècher mes vêtemens, je rejoignis, sans péril, mes dieux pénates; à mon arrivée, on me dit que plusieurs de mes gens étoient à la poursuite d'un Buffle qui venoit de s'offrir à leur rencontre. Vers le soir, ils arrivèrent chargés des quartiers de l'animal qu'ils avoient dépouillé sur la place. Le lendemain de grand matin je ne négligeai pas d'envoyer chercher tous les rebuts qu'ils avoient abandonnés, afin d'attirer les oiseaux de proie. Ce moyen me procura mon Balbuzard mâle. Il ne différoit de sa femelle que par le caractère général des oiseaux carnivores, d'être toujours un tiers moins gros. Je donne le dessin & la description de ceux-ci sous le nom de *Vocifer*.

Dans la même matinée, comme j'étois tranquillement assis sur une chaise, à l'ouverture

de ma tente, ayant devant moi une table sur laquelle je disséquois le Balbuzard que j'avois tué la veille, tout à coup une Gazelle de l'espèce appelée Bos Bock, traverse mon camp, passe comme un éclair entre mes voitures, sans que mes chiens qui l'avoient entendue les premiers & qui se présentent au-devant d'elle puissent lui faire rebrousser chemin ; elle va donner dans un filet étendu pour sècher à la lisière de mon camp, le déchire, en emporte quelques lambeaux, &, suivie de toute ma meute, se jette à corps perdu dans la rivière. Au même instant, je vois arriver neuf Chiens sauvages qui lui avoient probablement donné la chasse, & la suivoient à la piste. A la vue de mon camp ces animaux s'arrêtèrent tout court, & faisant un crochet ils gagnèrent une petite colline contre laquelle j'étois adossé. Ils pouvoient de là, mieux encore que moi, observer le spectacle de leur proie, arrêtée par mes Chiens & mes Hottentots qui faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour la tirer de leurs dents & me l'amener vivante. Ils y réussirent effectivement après lui avoir mis des jarretières. Rien n'étoit plus plaisant que l'air capot de ces Chiens sauvages, qui,

toujours ſpectateurs de cette ſcène appétiſſante, n'avoient point quitté la colline, & dolemment aſſis ſur le cul, montroient aſſez par des mouvemens d'impatience toute notre injuſtice & tous leurs droits ſur le repas dont nous les privions. J'aurois bien voulu en attraper un ; quelques-uns de mes gens ſe gliſſèrent de côtés & d'autres pour les joindre ; mais, plus fins que nous, ils ſe doutèrent de leurs manœuvres & gagnèrent au large. Une balle que je leur envoyai pour les remercier du ſervice qu'ils venoient de me rendre, fut une balle perdue.

Je voulois garder & apprivoiſer cette Gazelle ; mais elle étoit ſi farouche ; la vue ſeule de mes Chiens lui inſpiroit tant de crainte ; elle ſe débattoit avec tant de mouvemens & des ſoubreſauts ſi violens qu'elle ſe ſeroit infailliblement détruite. Nous lui épargnâmes cette peine : elle fut mangée.

Cette aventure ſervit de matière, pendant plus de huit jours, aux bons mots de mes beaux eſprits. Ils plaiſantoient les pauvres chiens ſauvages d'avoir fait lever le Liévre pour ſe le voir ſouffler ſous la mouſtache.

Il faut pourtant convenir que, si mes chiens n'avoient point été soutenus par mes gens, la Gazelle, à coup sûr, n'eût pas été pour eux, quoiqu'il se trouvassent en nombre plus grand que les neufs sauvages; ceux-ci sont forts, farouches, intrépides; j'aurai occasion d'en parler dans la suite, & de relever, à leur égard, des erreurs bien grossières consacrées par les plus grands talens. Mais comment parler sainement des objets qu'on n'a pas vus par soi-même, & qu'on est réduit à copier d'après ceux qui n'en savoient pas davantage.

Jusqu'au 25 Juin, je fis plusieurs campemens aux environs de la Baie, dans différens endroits.

Résolu de continuer mes incursions entre la chaîne de montagnes & la mer, j'allai reconnoître les lieux; je cherchois & ne pouvois trouver, nulle part, un endroit par où mes chariots pussent passer librement; les forêts étoient d'une étendue & d'une épaisseur qui ne permettoient pas de s'y enfoncer; de leur côté mes Hottentots n'étoient pas plus heureux que moi dans leurs recherches. Nous ne trouvions absolument aucune issue. Je me décidai donc à

traverſer la chaîne des montagnes ; encore pour s'engager, falloit-il y trouver le commencement d'un paſſage, & le moyen pour ces malheureux Bœufs d'y tenir pied. J'eus beau courir, arpenter, divaguer ſans ceſſe, toujours de quelque côté que je me retournaſſe, des rochers à pic frappoient mes regards. Nous nous étions, ſans le ſavoir, engorgés dans une eſpèce de cul-de-ſac dont on ne pouvoit ſe tirer qu'en revenant ſur ſes pas. C'eſt le parti que nous ſûmes obligés de prendre, & nous nous retrouvâmes au bois du Poort, d'où j'étois parti un mois auparavant.

Il faut ſouvent peu de choſe pour rendre le calme à notre ame. Telle eſt l'heureuſe inſtabilité de l'eſprit humain! Cette terre que je revoyois avec le plus amer regret, & qui me ſembloit âpre & ſi triſte, prit tout à coup une face nouvelle & riante. Je vis, ſous mes pas, des traces d'une troupe d'Eléphans qui devoient avoir paſſé le jour même ; il n'en fallut pas davantage pour diſſiper mes chagrins & me conſoler du retard que j'éprouvois dans ma route. Nous plantâmes donc le piquet à cet endroit même.

Dans le nombre de mes Hottentots, j'en avois un qui, dans sa jeunesse, avoit voyagé jusques-là, avec sa horde & sa famille qui n'en étoit pas éloignée jadis.

Il en avoit encore une connoissance superficielle; je le choisis avec quatre autres bons tireurs; &, après avoir mis ordre à mon camp, nous partîmes tous six munis de quelques provisions, & suivîmes les traces que nous ne perdîmes pas un seul instant de vue. Elles nous conduisirent à la nuit, sans que jusques-là nous eussions rien vu autre chose. Nous soupâmes gaiement, nous invitant les uns les autres à ne pas trop regretter les douceurs du camp; &, après avoir fait un grand feu, nous nous couchâmes autour, sur la terre refroidie & dure.

Quoique chacun de nous eut affecté d'inspirer à ses Compagnons des sentimens de patience & de courage, un mouvement d'inquiétude & de crainte nous tourmentoit également, & personne ne jouit d'un sommeil paisible. Au moindre souffle, au plus léger bruissement d'une feuille, nous étions aux écoutes, & bientôt sur nos gardes. La nuit s'écoula dans ces petites agitations; dès la pointe du jour, j'excitai les dormeurs avec

mes cris ; leur toilette ne fut pas longue, un verre d'eau de vie leur rendit cette première épreuve plus douce, & leur fit oublier mon brusque réveil-matin. Nous reprîmes bientôt la trace. Cette seconde journée s'écoula tristement, & ne fut pas plus heureuse que la première. Le soir, nous répétâmes les cérémonies de la veille, avec cette différence que, plus enhardis peut-être, ou même plus confians, nous espérions qu'un sommeil non interrompu nous reposeroit un peu de nos fatigues, & serviroit du moins à nous rafraichir. Mais nous fûmes troublés par une alerte un peu vive. Il y avoit à peine une heure que mes Hottentots dormoient, étendus auprès de notre feu, lorsqu'un Buffle, attiré par la lueur, s'approcha de tout près. Comme il craint l'homme, il ne nous eut pas plutôt aperçus que, saisi d'épouvante, il s'éloigne à l'instant. Le bruit qu'il fait en reculant précipitamment dans les brouffailles, & les déchirant pour nous échapper, nous éveille. Je saute trop tard sur mes armes ; il avoit disparu. Nous fîmes la ronde, pendant une heure, tirant des coups de fusil au hasard, & nous revînmes près du feu. Enfin le troisième jour se leva plus orageux.

Je raconterai cette histoire en détail; car elle me revient souvent à l'esprit; & maintenant que le feu de la jeunesse a fait place à des projets moins téméraires, à des idées plus tranquilles, ce souvenir m'anime & me fait frémir encore.

Nous ne perdions pas un seul moment de vue la trace de nos animaux; après quelques heures de fatigues & de marches pénibles au milieu des ronces, nous parvinmes à un endroit du bois fort découvert. Dans un espace assez étendu, il n'y avoit que quelques arbrisseaux & du taillis. Nous arrêtons. Un de mes Hottentots, qui étoit monté sur un arbre pour observer, après avoir jeté les yeux de tous côtés, nous fait signe, en mettant un doigt sur la bouche, de rester tranquilles; il nous indique, avec la main qu'il ouvre & ferme plusieurs fois, le nombre d'Eléphans qu'il aperçoit. Il descend; on tient conseil, & nous prenons le dessous du vent, pour approcher sans être découverts. Il me conduit si près, à travers les broussailles, qu'il me met en présence d'un de ces énormes animaux. Nous nous touchions pour ainsi dire; je ne l'apercevois pas! non que la peur eut fasciné mes yeux; il falloit bien ici payer de sa personne,

& se préparer au danger : j'étois sur un petit tertre au-dessus de l'Eléphant même. Mon brave Hottentot avoit beau me le montrer du doigt, & me répéter vingt fois d'un ton impatient & pressé, LE VOILÀ !... MAIS LE VOILÀ !... Je ne le voyois toujours point ; je portois la vue beaucoup plus loin, ne pouvant imaginer que ce que j'avois à vingt pas au-dessous de moi pût être autre chose qu'une portion de rocher, puisque cette masse étoit entièrement immobile. A la fin cependant un léger mouvement frappa mes regards. La tête & les défenses de l'animal qu'effaçoit son énorme corps se tournèrent avec inquiétude vers moi. Sans plus perdre de temps, & mon avantage en belles contemplations, je pose vite mon gros fusil sur son pivot, & lui lâche mon coup au milieu du front. Il tombe mort. Le bruit en fit, sur le champ, détaler une trentaine qui s'enfuirent à toutes jambes. Rien n'étoit plus amusant que de voir le mouvement de leurs grandes oreilles qui battoient l'air en proportion de la vitesse qu'ils mettoient dans leur course : ce n'étoit là que le prélude d'une scène plus animée.

Je prenois plaisir à les examiner, lorsqu'il

en passa un à côté de nous qui reçut un coup de fusil d'un de mes gens. Aux excrémens teints de sang qu'il répandit, je jugeai qu'il étoit dangereusement blessé ; nous commençâmes à le poursuivre. Il se couchoit, se redressoit, retomboit ; mais, toujours à ses trousses, nous le faisions relever à coups de fusil. L'animal nous avoit conduits dans de hautes broussailles parsemées çà & là de troncs d'arbres morts & renversés. Au quatorziéme coup, il revint furieux contre le Hottentot qui l'avoit tiré ; un autre l'ajusta d'un quinziéme qui ne fit qu'augmenter la rage de l'Eléphant ; &, gagnant au pied sur les côtés, il nous cria de prendre garde à nous. Je n'étois qu'à vingt-cinq pas ; je portois mon fusil qui pesoit trente livres outre mes munitions. Je ne pouvois être aussi dispos que mes gens qui, ne s'étant pas laissé emporter aussi loin, avoient d'autant plus d'avance pour échapper à la trompe vengeresse, & se tirer d'affaire. Je fuyois ; mais l'Eléphant gagnoit à chaque instant sur moi. Plus mort que vif, abandonné de tous les miens (un seul accouroit dans ce moment pour me défendre), il ne me reste que le parti de me coucher, &

de me blottir contre un gros tronc d'arbre renversé; j'y étois à peine que l'animal arrive, franchit l'obſtacle; &, tout effrayé lui-même du bruit de mes gens qu'il entendoit devant lui, il s'arrête pour écouter. De la place où je m'étois caché, j'aurois bien pu le tirer; mon fuſil heureuſement ſe trouvoit chargé; mais la bête avoit reçu inutilement tant d'atteintes, elle ſe préſentoit à moi ſi déſavorablement que, déſeſpérant de l'abattre d'un ſeul coup, je reſtai immobile, en attendant mon ſort. Je l'obſervois cependant, réſolu de lui vendre chèrement ma vie, ſi je le voyois revenir à moi. Mes gens, inquiets de leur maître, m'appeloient de tous côtés. Je me gardois bien de répondre. Convaincus, par mon ſilence, qu'ils avoient perdu leur chef, ils redoublent leurs cris, & reviennent en déſeſpérés. L'Eléphant effrayé rebrouſſe auſſitôt, & ſaute une ſeconde fois le tronc d'arbre, à ſix pas au-deſſous de moi, ſans m'avoir aperçu; c'eſt alors que me remettant en pied, à mon tour échauffé d'impatience, & voulant donner à mes Hottentots quelque ſigne de vie, je lui envoie mon coup de fuſil dans la culotte. Il diſparut entièrement à

mes

mes regards, laiſſant par-tout, ſur ſon paſſage, des traces certaines du cruel état où nous l'avions mis.

Ce tableau n'eſt point achevé. La reconnoiſſance & l'amitié réclament un dernier trait. Cœur ſenſible, brave homme! l'heure eſt venue de t'élever ce ſimple monument que je t'avois promis; tu ne comprendras jamais à quel point il m'eſt cher! Puiſſe-t-il répandre quelqu'honneur ſur mes Voyages; & même en décorer l'hiſtoire. Elle ne parviendra pas juſqu'à toi dans le fond de ton déſert paiſible; mais tu ſentis mes larmes; mais tes bras fraternels ont preſſé mon cœur; ſoit que tu meures, ſoit que tu vives, je le ſens..... mon ſouvenir durera plus long-temps & plus glorieuſement chez tes Hordes ſauvages, que par les vains trophées de la vanité des hommes: j'en ſuis peu digne; je les abjure; mais toi, généreux Klaas, jeune Elève de la Nature, belle ame que n'ont point défigurée nos brillantes inſtitutions, garde toujours la mémoire de ton ami: c'eſt à toi ſeul qu'il adreſſe encore ſes pleurs & ſes tendres regrets!

C'étoit alors que, couché le long d'un miſérable tronc d'arbre, à la merci d'un animal

furieux dont l'œil égaré me cherchoit de toutes parts, qui, s'il se fût tourné vers moi, m'anéantissoit sur la place, c'étoit alors que mon cœur, tout palpitant d'effroi, s'ouvroit aux charmes d'un sentiment délicieux que m'inspiroit un de ces Humains dont les Nations policées ne parlent qu'avec horreur ou mépris; que, sans les connoître, elles regardent comme des êtres atroces, le rebut de la Nature; en un mot, un Sauvage de l'Afrique, un Caffre, un Hottentot.

En partant du Cap, je l'avois reçu de M. Boers comme un homme sur la bravoure & la fidélité duquel je devois compter. Il lui avoit recommandé de ne me quitter ni à la mort ni à la vie, en lui promettant des récompenses, si, de retour au Cap sain & sauf, je rendois un témoignage satisfaisant de sa conduite. C'est ce même homme qui ne m'avoit pas un seul instant abandonné, mais qui, m'ayant vu tout à coup disparoître, accouroit à mon secours, & me cherchoit vainement. Je l'entendois à travers les broussailles m'appeler d'une voix étouffée; puis, s'adressant à ses camarades qui le suivoient d'un peu loin, humiliés, confondus,

leur reprocher leur lâcheté au milieu du péril. « Que deviendrez-vous, leur disoit-il en son » langage expressif & touchant, que deviendrons-nous, si nous avons le malheur de » trouver notre infortuné maître écrasé sous » les pieds de l'Eléphant ? Oserez-vous jamais » retourner au Cap sans lui ? De quel œil soutiendrez-vous la présence du Fiscal ? Quelle » que soit votre excuse, vous passerez pour » ses vils assassins ; c'est vous en effet qui l'avez assassiné. Retournez au camp ; pillez, » dispersez ses effets ; devenez tout ce que vous » voudrez ; pour moi, je ne quitte point cette » place ; vivant ou mort, il faut que je retrouve mon malheureux maître ; & j'ai résolu » de périr avec lui. » Il accompagnoit ce discours de gémissemens & de sanglots si touchans, que, dans le moment le plus critique, je sentis mes yeux se mouiller, & l'attendrissement succéder aux glaces de l'effroi. Mon coup de fusil fut un signal de joie ; je me vis à l'instant entouré des miens, & pressé dans les bras de mon cher Klaas avec des étreintes si vives qu'il ne pouvoit se détacher de mon corps. Ce fidèle garçon baisoit tour à tour ma figure & mes

vêtemens; ſes camarades eux-mêmes, pénétrés de regrets & dans une attitude ſuppliante, tendoient les mains vers moi comme pour implorer leur pardon. Je pris ſoin de les conſoler. Je jouiſſois trop pleinement, pour oſer troubler cette ſcène attendriſſante par de belles paroles & des reproches inutiles! Depuis ce jour heureux de ma vie, où j'ai connu la douceur d'être aimé purement & ſans aucun mélange d'intérêt, le bon Klaas fut déclaré mon égal, mon frère, le confident de tous mes plaiſirs, de mes diſgrâces, de toutes mes penſées; il a plus d'une fois calmé mes ennuis, & ranimé mon courage abattu. Si, dans la ſuite, il montra quelques marques de foibleſſe dangereuſes & contraires au bon ordre que j'avois établi parmi nous, ce témoignage de ſon attachement lui valut trop d'empire ſur moi, pour que je me fuſſe permis de me montrer ſévère, ou ſeulement d'alarmer ſon cœur.

J'ai tiré moi-même, d'après nature, le portrait de ce brave Hottentot, & c'eſt ſur mon deſſin très-fidèle & très-reſſemblant que j'ai fait faire, ſous mes yeux, la gravure qu'on voit à cette place.

Pl. I.

LE HOTTENTOT.

Cependant la nuit approchoit ; nous nous hâtames de rejoindre l'Eléphant que j'avois eu le bonheur de tuer d'un seul coup. Nous n'avions rien pu faire de plus à propos ; notre présence écarta quelques Vautours & plusieurs petits animaux carnassiers qui n'avoient point perdu de temps, & qui déjà commençoient à l'entamer. Nous fîmes plusieurs feux ; les provisions nous manquoient. Mes gens tirèrent pour eux plusieurs grillades de l'Eléphant ; on apprêta pour moi quelques tronçons de la trompe. J'en mangeois pour la première fois ; mais je me promis bien que ce ne seroit pas la dernière ; car je ne trouvois rien de plus exquis. Klaas m'assura que, lorsque j'aurois goûté des pieds, j'aurois bientôt oublié la trompe ; pour m'en convaincre, il me promit, pour le lendemain, un dejeûné friand qu'il fit préparer sur le champ. On coupa donc les quatre pieds de l'animal ; on fit en terre un trou d'environ trois ou quatre pieds en quarré. On le remplit de charbons ardens ; &, recouvrant le tout avec du bois bien sec, on y entretint un grand feu pendant une partie de la nuit ; lorsqu'on jugea que ce trou étoit assez

chaud, il fut vidé; Klaas y dépósa les quatre pieds de l'animal, les fit recouvrir de cendres chaudes, ensuite de charbons, de quelque menu bois, & ce feu brûla jusqu'au jour. Toute cette nuit, je dormis séul; mes gens veillèrent; tel avoit été l'ordre de Klaas. On me raconta qu'on avoit entendu beaucoup de Buffles & d'Eléphans roder à l'entour. Nous nous y étions attendus; toute la forêt en étoit remplie; mais la multiplicité de nos feux avoit empêché qu'ils ne nous inquiétassent.

Mes gens me présentèrent, à mon déjeûné, un pied d'Eléphant. La cuisson l'avoit prodigieusement enflé; j'avois peine à en reconnoître la forme; mais il avoit si bonne mine; il exhaloit une odeur si suave que je m'empressai d'en goûter; c'étoit bien un manger de Roi; quoique j'eusse entendu vanter les pieds de l'Ours, je ne concevois pas comment un animal aussi lourd, aussi matériel que l'Eléphant, pouvoit donner un mets si fin, si délicat: « Jamais, me disois-» je intérieurement, non jamais nos modernes » Lucullus ne feront figurer, sur leurs tables, » un morceau pareil à celui que j'ai présente-» ment sous la main; vainement leur or con-

» vertit & bouleversé les saisons ; vainement
» ils se vantent de mettre à contribution toutes
» les contrées ; leur luxe n'atteint point jusques-là ;
» il est des bornes à leur cupide sensualité » ; & je dévorois sans pain le pied de mon Eléphant ; & mes Hottentots, assis près de moi, se régaloient avec d'autres parties qu'ils ne trouvoient pas moins excellentes. Ces détails paroîtront puériles, ou tout au moins indifférens au plus grand nombre de Lecteurs ; il faut tout dire, puisqu'on n'a jusqu'ici que des Notions bizarres ou d'absurdes Romans sur le Pays singulier que je parcours.

Nous employâmes le reste de la matinée à arracher les défenses ; comme c'étoit une femelle, elles ne pesoient guères que vingt livres ; la bête avoit huit pieds trois pouces de hauteur. Mes gens se chargèrent de toute la viande qu'ils pouvoient porter, & nous reprîmes la route du camp. Nous nous étions proposé de suivre la piste de celui qui m'avoit laissé la vie, & que nous avions si cruellement maltraité ; mais il en étoit venu tant d'autres, pendant la nuit, que les traces se trouvèrent confondues. Nous étions d'ailleurs si fatigués ; je craignois

tant de rebuter ces pauvres gens! je les ramenai au plus vîte.

Que la vue eſt un ſens ſubtil dans le Hottentot! qu'il le ſeconde par une attention difficile & bien merveilleuſe! Sur un terrein ſec où malgré ſa peſanteur l'Eléphant ne laiſſe aucune trace, au milieu des feuilles mortes, éparſes & roulées par le vent, l'Africain reconnoît le pas de l'animal; il voit le chemin qu'il a pris, & celui qu'il faut ſuivre pour l'atteindre; une feuille verte retournée ou détachée, un bourgeon, la façon dont une petite branche eſt rompue, tout cela & mille autres circonſtances ſont pour lui des indices qui ne le trompent jamais; le chaſſeur Européen le plus expert y perdroit toutes ſes reſſources; moi-même je n'y pouvois rien comprendre; ce n'eſt qu'à force de temps & d'habitude que je me ſuis fait à cette partie divinatoire de la plus belle des chaſſes; il eſt vrai qu'elle avoit pour moi tant d'attraits qu'aucun des plus petits éclairciſſemens n'étoient dédaignés; je m'inſtruiſois, chaque jour, de plus en plus; &, lorſque je rôdois dans les bois avec mon monde, nous paſſions les journées en queſtions, & l'épreuve ſuivoit quelquefois le précepte.

De retour au camp, mon vieux Swanepoël me dit que, pendant mon abſence, il avoit été, toutes les nuits, inquiété par des troupes d'Eléphans qui s'étoient ſi fort approchés qu'on les entendoit caſſer les branches, & brouter les feuilles; je fis un tour dans la forêt, & je vis effectivement quantité de jeunes arbres caſſés, des branches dégarnies, & de jeunes pouſſes dévorées.

C'en étoit aſſez pour me remettre en campagne. Mes gens avoient eu tout le temps de repoſer; j'aimois mieux aller ſurprendre de jour ces animaux, que de les attendre chez moi pendant la nuit; dès le matin, je me mis ſur la piſte; je ne fus pas obligé de courir bien loin; car, du haut d'une colline, à la liſière du bois, j'en aperçus quatre dans de fortes brouſſailles; je fis en ſorte de n'en point être éventé; &, m'approchant avec précaution, je me donnai le plaiſir de les conſidérer à mon aiſe, pendant plus d'une demi-heure; ils étoient occupés à manger les extrémités des buiſſons. Avant de les prendre, il les frappoient de trois ou quatre coups de trompe; c'étoit, je crois, pour en faire tomber les fourmis ou d'autres inſectes.

Après ce préliminaire, ils formoient toujours, avec la trompe, un faisceau de toutes les branches qu'elle pouvoit entourer, & le portant à la bouche, toujours de gauche à droite, sans le broyer beaucoup, ils l'avaloient. Je remarquai qu'ils donnoient la préférence aux branches les plus garnies de feuilles, & qu'ils étoient en outre très friands d'un fruit jaune, quand il est mûr, & qu'on nomme *Cerisier* dans le pays.

Lorsque j'eus suffisamment examiné leur manége, je tirai à la tête celui qui se trouvoit le plus près de moi, & en moins de dix minutes, je mis de même les trois autres à terre (*).

Nous nous imaginions qu'il n'y en avoit plus; mais un grand bruit à côté de nous, nous ayant fait tourner la vue, un de mes Hottentots, qui aperçut un petit Eléphant, le tua; j'en eus beaucoup d'humeur, & le réprimandai fortement. Ce jeune animal n'étoit pas plus gros qu'un veau de cinq à six mois; j'aurois pu facilement l'apprivoiser.

(*) Lorsque les Eléphans sont en troupe & pressés, si le premier qu'on a tiré tombe mort, on peut se promettre de les abattre tous, les uns après les autres. Je reviendrai sur cette singularité.

Parmi les quatre que j'avois tués, il y avoit un jeune mâle de sept pieds un pouce de hauteur ; ses défenses ne pesoient guères qu'environ quinze livres chacune.

La plus grande des trois femelles n'avoit que huit pieds cinq pouces, &, en général, leurs défenses ne passoient pas quinze livres par pièce.

Mais une singularité qui nous émerveilla, mes Hottentots & moi, dont ils m'assurèrent n'avoir jamais vu d'exemple, & que les Naturalistes, selon leur louable coutume de n'avouer pour principes invariables & sûrs que la routine des livres & des chasseurs de cabinet, révoqueront probablement en doute, c'est que la femelle que nous jugions être la mère du petit mâle n'avoit qu'un seul teton placé au milieu de la poitrine. Il étoit plein de lait ; j'en tirai dans ma main ; je le trouvai assez doux ; mais le goût n'en étoit point agréable. Ce lait sortoit par huit petites stigmates bien sensibles & très distinctes ; les autres avoient les deux seins placés à l'ordinaire sur la poitrine, de la même forme que ceux des femmes, & d'une proportion telle, que plus d'une petite-

maîtresse, que désole un peu trop d'embonpoint, eut envié ce charme à mes femelles d'Eléphant.

Le petit mâle qu'avoit tué mon indiscret Hottentot, ne montroit point encore de défenses; en lui écartant les lèvres je ne vis à l'endroit où elles doivent pousser, qu'un point blanc de la grosseur d'une chevrotine; sa viande étoit fort délicate.

J'espérois découvrir un fœtus dans l'une des femelles; je m'étois trompé. Je trouvai leur estomac rempli d'une eau très limpide; mes gens en burent; j'en voulus goûter aussi; mais elle me donna des nausées si désagréables, qu'autant pour en faire passer le goût, que pour me rafraîchir, je m'en allai boire à une fontaine éloignée d'un quart de lieue de l'endroit où nous étions.

J'avois laissé mes gens occupés à dépecer nos Eléphans. Revenu de la fontaine au bout d'une demi-heure, je trouvai bien extraordinaire de n'en plus apercevoir un seul. Que pouvoit-il être arrivé qui les eût forcés d'abandonner l'ouvrage. Je ne pouvois concevoir la cause de cette désertion subite. Je me mis à crier de

toutes mes forces, pour les rappeler, s'ils pouvoient m'entendre ; je fus bien étonné, lorſqu'à ma voix, je les vis ſortir tous quatre du corps des Eléphans dans leſquels ils s'étoient introduits pour en détacher les filets intérieurs, qui après les pieds & la trompe, ſont les morceaux les plus délicats.

J'avois dépêché mon cinquième Hottentot au camp, pour dire à Swanepoël de m'envoyer un attelage de Bœufs, & une chaîne. Nous avions tranché les quatre têtes, quand tout cela arriva. On commença par les enfiler avec la chaîne ; mais ce ne fut pas une petite cérémonie de faire approcher les Bœufs, & de les atteler à ces têtes. Ils ſouffloient avec violence ; écartoient les naſeaux ; ils reculoient d'horreur. Cependant nous parvînmes à les ramener par la ruſe ; & ils furent attelés aux quatre têtes ; c'eſt ainſi qu'ils les traînèrent juſqu'à ma tente, à travers les ſables, la pouſſière, & les buiſſons, imprégnés de leur ſang ; ſpectacle horrible ſans doute, mais néceſſaire, le chemin étant ſi difficile, que jamais un chariot ne ſeroit venu juſqu'à nous ! Mais ce fut bien pis, lorſque voulant retourner aux Eléphans près deſquels

j'avois laissé une partie de mon monde, je ne pus jamais faire passer mon cheval par les endroits tout souillés de leur sang; je fus contraint de le conduire par un autre chemin; &, lorsqu'arrivé près des Eléphans il en eut senti l'odeur & les eut aperçus, il se cabra, s'emporta, me jeta par terre; &, prenant sa course par un très-long détour, il regagna le gîte.

Je touche encore à l'un de ces momens qu'on ne retrouve point deux fois dans la vie; que mon ame se sent émue! Je dirai mal tous ses plaisirs & ses transports; il faudroit être un autre pour assembler tant d'idées & de sentimens divers; celui qui les éprouva n'y peut suffire; ils l'agitent; ils l'oppressent; il en est accablé.

Obligé de retourner à pied, j'aperçus en route à travers les arbres, un Etranger à cheval, un Hottentot qui ne m'étoit point connu; comme je voyois qu'il coupoit au court pour me joindre, je l'attendis; c'étoit un exprès envoyé par M. Boers; il avoit eu ordre de s'informer de moi dans tous les cantons des Colonies où je pouvois avoir passé, & de me suivre à la trace lorsque, quittant les chemins connus,

je me ſerois enfoncé dans le déſert ; cet homme avoit exactement rempli ſa commiſſion ; &, ſuivant l'empreinte de mes roues, elles l'avoient conduit à tous mes divers campemens, & de là juſqu'à moi.

Avant de quitter le Cap, Monſieur Boers m'avoit promis que, ſi pendant mon abſence il recevoit pour moi des lettres d'Europe, quelque route que j'euſſe tenue, quelque lieu que j'habitaſſe, il me les feroit parvenir ; ce reſpectable ami m'avoit tenu parole ; dans le paquet que ſon Hottentot me remit de ſa part, j'en trouvai pluſieurs qui portoient le timbre de France ; c'étoient les premières nouvelles que je recevois depuis mon départ d'Europe ; qu'on ſe figure mon impatience & le trouble de mes ſens en prenant ces lettres des mains de l'envoyé ; dans l'incertitude de ce que j'allois apprendre, j'avois à peine la force de les ouvrir ; on devine bien que je n'attendis pas que je fuſſe de retour au camp, pour me ſatisfaire. Elles étoient toutes de mes plus chers amis, & de ma femme ; mon œil les parcourut plus vîte que l'éclair ; je n'y voyois par-tout que des ſujets de félicité ; j'étois aimé, regretté. La tendre

amitié venoit me chercher jusqu'au fond de mon désert, pour inonder mon cœur de ses voluptés; je ne pouvois ni parler, ni soupirer, ni pleurer; je ne pouvois que rester à cette place, & mourir de ma joie; peu à peu je repris mes sens; & je revins à mon camp.

Ces premiers élans appaisés, je m'enfermai dans ma tente; & , donnant un libre cours à mes larmes, je me trouvai soulagé, & me mis en devoir de répondre sur le champ. Je datai mes lettres du CAMP D'AUTENIQUOI, JOUR OÙ J'AVOIS TUÉ QUATRE ELÉPHANS. L'une de ces lettres, qui contenoit des détails intéressans adressés à un Sçavant, courut ridiculement, il y a quelques années, tout Paris, & s'est perdue depuis. J'y prenois date de quelques découvertes qui contrarient fort les opinions reçues jusqu'à ce jour, & dont je rendrai compte dans mes descriptions d'animaux.

La nuit venue, le camp rangé, & les feux faits, je m'y plaçai à mon ordinaire, mes papiers sur mon bout de planche, & mes Hottentots autour de moi. « Mes amis, leur dis-je, vous » voyez un homme, un de vos compatriotes

» que M. Boers envoie pour s'informer de ce
» que je suis devenu, pour savoir de moi-même
» si votre conduite répond à ce qu'il attend de
» vous, & à ce que vous me devez. Voilà,
(en leur montrant la première lettre qui me
tomba sous la main) » voilà la réponse que
» je lui fais, je lui apprends que, jusqu'à ce
» jour, vous vous êtes comportés en braves
» & honnêtes gens; que, depuis huit mois que
» nous voyageons ensemble, je vous regarde
» comme les fidèles compagnons de mon entre-
» prise, & de mes travaux; je lui dis qu'il
» doit être sans inquiétude à mon égard,
» parce que je compte sur vous comme sur
» moi-même; &, afin que de retour au Cap
» l'envoyé de M. Boers puisse assurer vos
» amis & vos familles que vous vous portez
» bien, que vous êtes contens & heureux avec
» moi, je veux qu'il soit témoin de la façon
» amicale avec laquelle je vous traite, & je
» vais, en conséquence, distribuer à chacun
» de vous, un bout d'excellent tabac; je pré-
» tends que toutes les pipes s'allument à l'ins-
» tant ». La distribution faite, chacun se remit
à sa place, & s'enfuma tout à son aise.

J'étois ſi joyeux des témoignages d'affection que je recevois des miens, de leurs proteſtations vives d'attachement, des détails exacts & marqués au coin de la complaiſance & de l'intimité qu'on me donnoit dans toutes les lettres, qu'enivré de plaiſir, oubliant pour ce moment & l'Afrique, & la chaſſe, & les plus beaux oiſeaux, & les brillantes collections, en un mot, redevenu, pour cette fois, un enfant, j'imaginai, pour me divertir, ce que dans un certain monde, on nomme une *folle journée*, & dans un ordre inférieur, tout naturellement, une *farce*.

Je m'étois montré un peu trop généreux dans la diſtribution du tabac. Ils en avoient plus qu'il n'en falloit pour s'enivrer, ſi je les avois laiſſés faire; mais je roulois dans ma tête un moyen de les en empêcher. Je m'étois aperçu que la troiſième charge des pipes tiroit à ſa fin; je n'eus pas plutôt pris mon thé à la crême, que je me fis apporter un petit coffret que je plaçai ſur mes genoux. Je l'ouvris; jamais Charlatan n'y eût mis autant d'adreſſe & de myſtère. J'en tirai ce noble & mélodieux inſtrument, inconnu peut-être à Paris, mais aſſez

commun dans quelques Provinces, & qu'on voit dans les mains de presque tous les Ecoliers & du Peuple, en un mot une *Guimbarde.* Je commençois à peine un air de Pont-Neuf, que je vis tout mon monde descendre silencieusement les pipes, & me considérer, bouche béante, le bras à demi tendu, les doigts écartés dans l'attitude de ces gens qu'une bonne vieille vient d'ensorceler; mais leur extase n'égaloit point encore leur plaisir; toutes les oreilles dressées, & les têtes immobiles, penchées de mon côté, ne perdoient pas le moindre son de l'instrument; ils ne purent tenir à leur enthousiasme; chacun insensiblement quitte sa place pour s'approcher & jouir de plus près; je crus voir le moment où tous ensemble alloient se prosterner devant le Dieu qui opéroit ces prodiges; je riois en moi-même comme un fou, & faisois mes efforts pour ne pas éclater; ce qui eût bientôt dissipé le prestige. Quand je l'eus savouré à mon aise, je me saisis de celui de mes gens qui se trouvoit le plus près de moi, & l'armai de mon Luth merveilleux. J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre la manière de s'en servir; lorsqu'il y fut tant bien que mal arrivé, je le renvoyai

à ſa place. Je m'étois bien douté que les autres ne ſeroient contens que lorſqu'ils auroient auſſi chacun le leur. Je diſtribuai donc autant de Guimbardes que j'avois de Hottentots à ma ſuite ; &, ramaſſés enſemble, les uns faiſant bien, les autres faiſant mal, d'autres plus mal encore, ils me régalèrent d'une muſique à épouvanter les furies ; juſqu'à mes Bœufs, inquiétés de ce bourdonnement affreux, & qui ſe mirent à beugler, tout mon camp fut le théâtre d'un charivari dont rien n'offre d'exemple. C'étoit, de toutes parts, l'image d'un vrai jour de ſabbat.

A l'air de ſtupéfaction dont je les avois frappés, en eſſayant moi-même l'inſtrument ridicule, je m'étois perſuadé qu'on étonne de ſimples eſprits avec de bien ſimples moyens ; &, malgré tout ce que raconte l'hiſtoire des grands talens d'Orphée, & des miracles de ſa muſique, je ſuis toujours tenté de faire honneur aux Poëtes de cette Lyre harmonieuſe, que leur ſeule imagination a diviniſée.

Lorſque je me fus ſuffiſamment rempli des accords de la mienne, & que je craignis que ces plaiſanteries ne ſe changeaſſent en alarmes

férieufes ; & que mes Bœufs, qui n'avoient point oublié les têtes d'Eléphant, ne priffent abfolument l'épouvante, & ne décampaffent, je fis figne de la main que j'avois encore quelque chose à dire ; tout le bruit ceffa. « Mes chers
» enfans, ajoutai-je d'un ton fimple & cordial :
» je vous ai régalés du meilleur tabac que vous
» ayez jamais goûté ; je vous ai fait connoître
» un inftrument merveilleux ; nous allons à
» préfent terminer cette fête charmante par
» une rafade générale du meilleur *Brand-Wyn*
» François, & nous le fablerons à la fanté de nos
» familles & de nos amis ».

C'étoit, comme je l'ai dit, un vrai jour de carnaval ; & jufqu'aux bêtes domeftiques, tout devoit fe reffentir de la folie commune, & prendre part à nos orgies. Keès étoit dans ce moment à côté de moi. Il aimoit cette place ; les foirs fur-tout il ne manquoit pas de s'y rendre. Elevé comme un enfant de famille, je l'avois paffablement gâté. Je ne buvois ou ne mangeois rien que je ne le partageaffe toujours avec lui. S'il m'arrivoit quelquefois de l'oublier, ennemi juré de mes diftractions, il avoit grand foin de m'arracher à mes rêveries par quelques coups

de fa main, ou le bruit de fes lèvres. J'ai dit que la gourmandife le poignoit avec force; fon tempérament le portoit aux extrêmes; il aimoit également le lait & l'eau de vie. Jamais je ne lui faifois donner de cette liqueur que fur une affiette qu'on plaçoit ordinairement devant lui; j'avois remarqué que, toutes les fois qu'il en avoit bu dans un verre, fa précipitation lui en faifant prendre autant par le nez que par la bouche, il en avoit pendant des heures entières à touffer & à éternuer; ce qui l'incommodoit fort, & pouvoit à la longue lui caffer quelque vaiffeau.

Il étoit donc à mes côtés, fon affiette à terre devant lui, attendant qu'on lui fervît fa portion, fuivant des yeux la bouteille qui faifoit la ronde, & s'arrêtoit à chacun de mes Hottentots. Dans quelle impatience il attendoit fon tour! comme fes mouvemens & fes regards fembloient nous dire qu'il craignoit que la cruelle bouteille ne fe vidât trop tôt, & n'arrivât point jufqu'à lui! mais, hélas! l'infortuné qui fe léchoit les lévres d'avance ne favoit pas qu'il alloit en goûter pour la dernière fois!... Raffure-toi, Lecteur fenfible, le bon Keès ne

périt point, & mon eau de vie à l'avenir fut épargnée.

J'avois fini mes dépêches, & je mettois mes dernières enveloppes, au moment où il regardoit avec satisfaction la bouteille achever la ronde; il me vint dans l'idée de tromper son attente par une espiéglerie, sans autre motif que de lui causer une surprise, & de m'amuser. On venoit de lui verser sa portion dans son assiette; tandis qu'il se met en posture, j'allume à ma chandelle une déchirure de papier que je lui glisse subtilement sous le ventre; l'eau-de-vie s'enflamme; Keès pousse un cri aigu, & saute à dix pas de moi, jurant de tout son pouvoir; j'eus beau le rappeler, & lui promettre mille caresses, ne prenant conseil que de son dépit & de sa colère, il disparut & alla se coucher : déjà la nuit étoit avancée; je reçus les adieux & les remercîmens de tout mon monde, & chacun s'endormit profondément.

Je dois observer qu'à dater de cette peur terrible de mon Keès, j'ai vainement employé tous les moyens de faire oublier à cet animal ce qui s'étoit passé, & de le ramener à sa

liqueur favorite, jamais il n'en a voulu boire; il l'avoit priſe au contraire en averſion. Si quelqu'un de mes gens, pour lui faire niche, lui montroit ſeulement la bouteille, il marmottoit entre ſes dents, jurant après lui; quelquefois, lorſqu'il étoit à ſa portée, il lui appliquoit un ſoufflet, gagnant vîte un arbre, & de là narguoit en ſûreté le mauvais plaiſant.

Le jour ſuivant, après avoir récompenſé dignement l'intelligent commiſſionnaire de M. Boers, je lui remis mes dépêches, & lui fis reprendre ſa route.

Dans la matinée, je commençai à diſſéquer l'une des têtes d'Eléphant; je lui laiſſai les dents molaires & les défenſes. Pendant cette opération, pluſieurs de mes gens qui étoient allés à la proviſion avoient rapporté beaucoup de viande, toujours provenante des parties les plus ſucculentes des quatre Eléphans: on les dépeçoit par tranches fort longues & fort minces, afin qu'expoſées au ſoleil, comme nous avions coutume de le faire, elles ſéchaſſent plus vîte; les uns caſſoient les os, les mettoient en petits morceaux dans nos deux marmites; on jetoit par-deſſus de

l'eau bouillante ; à mesure que la graisse fondoit, elle surnageoit ; mes gens en remplissoient des vessies & des boyaux pour la mieux conserver. Le Hottentot ne néglige jamais cette provision ; outre le besoin qu'il en a journellement pour sa toilette, il s'en sert aussi pour accommoder ses différens mêts : quant à nous, nous n'en avions jamais trop ; car il en falloit encore pour graisser les roues des chariots & les courroies des attelages qui, sans ces précautions, auroient bientôt été desséchées par le soleil, & hors d'état de servir : moi-même j'en faisois usage pour ma chandelle & ma lampe de nuit ; ce qui m'en consommoit beaucoup ; à défaut de coton filé, je faisois les mêches avec mes cravates.

Cette fonte & tous ses accessoires nous prirent beaucoup de temps ; l'opération n'étoit point encore finie, quand on vint me donner avis de l'empreinte énorme d'un pied d'Eléphant qu'on avoit remarqué à cent pas de ma tente ; je courus vîte pour la reconnoître ; l'animal devoit être monstrueux ; il n'avoit pas fait beaucoup de chemin, puisque la trace étoit toute fraîche. Nous battîmes avec soin

la forêt ; en un demi-quart-d'heure il fut joint ; je l'ajustai dans le bon endroit ; mais je fus bien surpris de ne pas le voir tomber : mon fusil aparemment n'étoit pas assez chargé, ou bien l'animal étoit une roche inattaquable. Cependant dès qu'il se sentit frappé, il vint à nous avec fureur ; nous nous y étions attendus : au moyen des grosses touffes de broussailles qui nous servoient comme de rempart, il ne fit que frapper la terre, & s'impatienter : il perdoit beaucoup de sang ; mais, au train dont il détala, il étoit inutile de penser à le suivre ; j'en eus beaucoup de regret : c'étoit le plus beau que j'eusse vu jusqu'à ce jour. Il portoit au moins douze à treize pieds de haut ; à vue d'œil nous jugeâmes que ses défenses pesoient plus de cent-vingt livres chacune.

Nos viandes bien sèches & encaquées, nous partîmes pour rétrograder encore vers le fatal trou du Kayman, où j'avois passé le 30 Avril, deux mois auparavant. Mes Hottentots, que j'avois envoyés à la découverte, me rapportèrent que nous pourrions traverser la chaîne des montagnes, à celle qu'il nommoient *la tête*

du Diable, & nous en prîmes la route. Chemin faisant, je revis mon ancien camp de Pampoen-Kraal, & lui jetai un dernier regard de complaisance. Arrivé au pied de la montagne, je fis charger, sur une voiture, la tête d'Eléphant que j'avois disséquée, les défenses, tout ce que j'avois préparé en oiseaux, insectes, &c. & laissant encore une fois mon camp à la garde de mes fidèles serviteurs, je me rendis avec mon chariot chez M. Mulder : obligé de rebrousser chemin, comme on l'a vu, pour trouver un passage, je m'étois considérablement rapproché de sa demeure. Il se chargea de faire passer ma Pacotille & de nouvelles lettres à M. Boers par la première occasion. Je pris enfin congé de sa vénérable famille que je ne devois plus revoir, & je rejoignis mon camp.

Dès le lendemain, de grand matin, nous grimpâmes la montagne, non sans beaucoup de peine & de fatigues: mais ce ne fut rien en comparaison de celles que nous causa sa descente; j'en fus effrayé : quand nous l'apperçûmes d'abord, chacun de nous se regarda sans proférer un seul mot, comme des gens

pris au piége sans s'y être attendus. Nous ne pouvions cependant demeurer sur le pic; il falloit bien descendre d'un ou d'autre côté. Si nous nous sauvions de Carybde, nous tombions dans Scylla. Toujours persuadé que la patience & les précautions triomphent des plus grands obstacles, j'avois peine à croire que cette entreprise fût moins impraticable pour ma caravane, que ne l'avoit autrefois été le passage des Alpes à des armées innombrables & je me préparai, pour ainsi dire, au saut périlleux. Je pris soin de ne faire descendre mes voitures que les unes après les autres. Je voulus qu'elles ne fussent attelées que de deux Bœufs. Je fis avancer la première en bon ordre; tout mon monde l'escortoit. Il nous fallut passer tantôt sur des pointes de rochers entièrement isolés qui, faisant autant de dégrés escarpés, donnoient à ce chariot des saccades à le rompre tout-à-fait; mais ce n'étoit point là ce qui nous paroissoit le plus dangereux; au moyen des cables que nous avions attachés aux roues, nous les soulevions ou les laissions rouler au besoin. C'étoient les places unies & les pentes glissantes qui nous faisoient frémir; à chaque instant, je

voyois dériver la voiture & les Bœufs jusqu'aux bords des précipices. Nous marchions sur les côtés opposés aux pentes, en pesant avec force sur les cordages attachés au chariot. Nous dûmes à notre adresse un entier succès. Nous remontâmes pour chercher les deux autres voitures; &, après beaucoup de temps, toute la caravane arriva heureusement au pied de la montagne. Il me sembloit que la Nature m'eût opposé cette barrière comme un obstacle qui m'interdisoit l'entrée de ce nouveau Pays, & que ce fût là qu'elle eût caché son plus beau trésor; j'en étois d'autant plus irrité; je savois que cette route d'Auteniquoi à l'Ange-Kloof passoit pour impraticable chez les naturels du Pays, & que personne, avant moi, ne s'y étoit hasardé avec des voitures; il n'en falloit pas davantage à l'amour-propre; j'eus le bonheur de franchir ces rochers; mais, comme si la punition avoit dû suivre de près une aussi téméraire tentative, je me trouvai dans le plus noir & le plus affreux des déserts.

Ce n'étoit plus ce délicieux & fertile Pays d'Auteniquoi; la montagne que nous venions de traverser, disons mieux, dont nous venions de

nous précipiter, nous en séparoit à jamais. Elle ne pouvoit plus nous offrir ces forêts majestueuses que nous avions si long-temps admirées; tout le revers de sa chaîne étoit hideux, pelé, sans aucun arbre, sans aucune apparence de verdure. Une autre chaîne parallèle à celle-ci sembloit porter à regret quelques plans chétifs & contournés de ce bois qu'on nomme *Wage-Boom*. C'est cette chaîne qui, resserrant beaucoup ce Pays, & n'en faisant qu'une gorge interminable, lui a fait donner le nom de l'*Ange-Koof*, vallée longue.

Mon intention étant de tirer au Nord, je fis sept heures de marche, en longeant cette vallée maudite, & nous traversâmes de nouveau le Queur-Boom; cette rivière n'est ici qu'un médiocre ruisseau; mais, deux mois auparavant, elle m'avoit bien fait trembler, lorsqu'à son embouchure pour aller chercher mon Balbuzard, je m'y étois lancé avec trop de précitation, & avois failli de m'y noyer. Continuant toujours nôtre marche avec tristesse, après quelques campemens non moins ennuyeux, & vingt-deux heures de marche, je passai une autre rivière encore qui porte bien son nom,

le *Krom-Rivier* (la rivière courbe). Elle fait tant de tours & de détours, que nous la trouvions sans cesse sur notre chemin. Je la traversai dix fois. A mesure que nous avançions, les deux chaînes de montagne paroissoient se rapprocher exprès, & le Pays se rétrécissoit considérablement; la vallée n'étoit presque plus qu'une ravine marécageuse, qui pendant six grandes lieues, donna beaucoup de peine à mes Bœufs; nous revîmes encore une fois le Krom-Rivier; mais ce fut pour la dernière. Il prenoit sa route vers l'Est où il va se jeter à la Mer; & nous tournâmes enfin tout-à-fait au Nord. J'abandonnai là un de mes chevaux malade, à qui il n'étoit plus possible de nous suivre. Je ne voulois pas m'arrêter pour une cure qui peut-être n'eût pas réussi; je pensai qu'il étoit plus simple de lui laisser à lui-même le soin de sa conservation.

Le l'Ange-Kloof a, dans sa longueur, quelques misérables habitations qui ressemblent moins à la demeure des hommes, qu'à des tanières d'animaux. On y nourrit un peu de bétail. Lorsque le vent d'Est vient frapper ces Contrées sauvages, le froid y est excessif; je l'ai senti

depuis le premier jour jufqu'au dernier. Nous avions, tous les matins, de la glace & des gelées blanches. Je ne fçais pas combien cette vallée de défolation, a de longueur précife; mais je fuis fûr d'avoir employé quarante-fix heures de marche pour la traverfer.

Après m'être avancé fept à huit lieues, je franchis la *Diep-Rivier* (la rivière profonde); &, dix lieues plus loin, le fept Août, nous campâmes fur les bords de celle du *Gamtoos*. Elle tire fon nom d'un infortuné Capitaine qui, dans une tempête, avoit fait naufrage à fon embouchure.

Une demi-heure avant d'arriver, il nous avoit fallu defcendre encore une montagne fort efcarpée, & très-dangereufe; deux de mes Bœufs y furent éventrés. Je dus cette perte à celui de mes gens qui conduifoit la deuxième voiture, & s'en étoit imprudemment écarté.

Combien nous fûmes dédommagés à l'afpect de ce Pays brillant & nouveau, de l'ennui que nous éprouvions depuis plufieurs jours au milieu des chemins déteftables, & des glaces de la vallée de l'Ange-Kloof.

Le premier jour de mon campement, vers le

le milieu de la nuit, couché dans ma tente, mais ne dormant pas encore, je crus entendre un bruit qui n'étoit pas ordinaire; je prêtois l'oreille avec attention; je ne m'étois point trompé; c'étoient des cris & des chants qui ne me paroissoient pas venir de fort loin; j'appelai aussitôt mes gens qui me dirent qu'ils entendoient aussi un bruit confus; mais étoient-ce des Hottentots, étoient-ce des Caffres? Je devois redouter ceux-ci; non qu'ils soient, comme d'ignorans Ecrivains les dépeignent plus altérés de sang humain que les autres Sauvages, mais parce que les traitemens odieux que leur font essuyer les Colons, les portent davantage à la guerre, & que la vengeance est de droit naturel. Je rapporterai bientôt plusieurs faits qui prouveront mieux que de vains raisonnemens, lequel est le barbare d'un Sauvage, ou d'un Blanc.

C'étoit assez de cette couleur, pour être confondu parmi les victimes de leur colère. Je fis mettre tout mon monde sous les armes, & nous nous éloignâmes du camp. A mesure que nous marchions, le bruit étoit plus distinct, & nous vîmes les feux. Je ne pouvois me persuader que ce fussent des

Caffres; ils se seroient trahis eux-mêmes; en vain l'artifice emprunte les ombres de la nuit; il doit encore emprunter son silence.

Je me postai dans un embuscade, afin de les surprendre, s'ils venoient à passer pour piller mon camp; & je détachai deux de mes gens, pour aller à la découverte : ils revinrent aussitôt, & m'aprirent que nous n'avions eu qu'une fausse alarme, & que c'étoit une Horde Hottentote qui chantoit & se divertissoit. Je me rassurai & fus même enchanté de cette nouvelle, qui me promettoit pour le lendemain une entrevue intéressante. Nous gagnâmes notre gîte, & chacun se rendormit tranquillement.

De bon matin, je fus de nouveau réveillé par des ramages qui n'étoient pas moins de mon goût. C'étoient des oiseaux que je ne connoissois point, & que je n'avois jamais entendus. Je les trouvai magnifiques. Je fus ébloui par le brillant & le changeant des Etourneaux-cuivrés, du Sucrier à gorge améthiste, du Couroucoucou, du Martin-chasseur, & de beaucoup d'autres. Je vis aussi des espèces que j'avois déjà rencontrées.

Le gibier me parut aussi fort abondant; je voyois sur-tout défiler devant moi des compagnies innombrables de Faisans & quelques Gazelles Bos-Bock. La facilité de me procurer tous ces animaux, dont je n'avois trouvé nulle part la plus grande partie, me causa beaucoup de joie.

Pendant que je m'amusois à tirer des oiseaux, je permis à mes Hottentots d'aller reconnoître & visiter les leurs. La connoissance fut bientôt liée avec cette Horde Sauvage; je me rendis à mon tour auprès d'elle; nous fûmes bientôt satisfaits les uns des autres. Leurs femmes s'habituèrent à nous apporter, tous les soirs, une grande quantité de lait. Ces gens étoient riches en bestiaux. Ils me firent présent de quelques Moutons; ils y ajoutèrent encore une paire de magnifiques Bœufs pour mes attelages; &, ne voulant point être en reste avec eux, je leur donnai du tabac, des briquets & quelques couteaux. Tout mon monde s'insinua insensiblement dans le Kraal; chacun eut bientôt sa chacune, & l'escadron femelle vint sans façon s'établir avec nous pour le temps de notre séjour.

J'appris qu'à l'embouchure de cette rivière, je pourrois rencontrer des Hyppopotames; je n'en avois point encore vu ; je n'étois éloigné de la mer, que de quatre ou cinq lieues. A portée, pour la première fois, de connoître cette eſpèce de Quadrupède, je me hâtai de partir. Mais la rivière étoit ſi large, ſes bords ſe trouvoient tellement obſtrués par de grands arbres, que toutes mes peines & mes recherches furent inutiles; je paſſois les journées le long du rivage; pendant la nuit, je me mettois à l'affût dans l'eſpérance de les voir ſortir de l'eau, pour brouter; jamais je n'eus la ſatiſfaction d'en joindre ou même d'en voir un ſeul.

En revanche, l'Eléphant & plus encore le Buffle étoient ſi communs & ſi faciles à tuer que nous régorgions de vivres; j'en fourniſſois abondamment aux anciens maris de nos femmes. Mieux armé qu'eux, je faiſois la chaſſe uniquement pour eux; je les obligeois de toutes façons; c'eſt ainſi qu'au milieu des déſerts d'Afrique, j'introduiſois les uſages & les belles manières des Nations les plus civiliſées de l'Europe. Qu'il me ſoit permis de remarquer, en paſſant, que, ſi quelques hiſtoriens ont donné

aux Hottentots le caractère de la jalousie, ceux-ci du moins n'étoient point sensibles à cette cruelle passion. Si je rencontre, dans la suite, quelques peuplades qui connoissent ses atteintes, je le dirai avec une égale véracité.

Mes façons engageantes m'avoient gagné la confiance & l'amitié de ces bons Sauvages; ils avoient de moi une si haute opinion, qu'ils n'entreprenoient rien sans me consulter. Un jour, ils vinrent se plaindre des Hiennes du Pays, qui désoloient & ravageoient leurs troupeaux; j'ajoutai d'autant plus de foi à leurs discours, que je venois d'avoir moi-même un de mes Bœufs dévoré par ces animaux. Enchanté de faire cette chasse avec eux, je leur assignai jour pour le lendemain; dès le matin, je les vis arriver tous à ma tente; ils étoient au moins cent hommes bien armés d'arcs & de flèches. J'y joignis tous mes chasseurs; &, me mettant à leur tête, nous battîmes, avec nos chiens, tout le Pays. J'avois espéré, avec tant de monde, détruire jusqu'à la dernière de ces bêtes féroces; mais trois coups de fusil qui en avoient mis trois à bas, dissipèrent appa-

remment tout le reste : nous n'en rencontrâmes plus du tout ; le bruit les avoit écartées au loin, de façon que, de ce moment-là, jusqu'à notre départ, il ne fut non plus question d'Hiennes que s'il n'en avoit jamais existé.

Quelques jours après, nous eumes une alerte qui pouvoit devenir sérieuse ; au milieu de la nuit, nous fûmes tous en même temps réveillés par un bruit épouvantable ; c'étoit un troupeau d'Eléphans qui défiloit & frisoit notre camp. Ils étoient par centaine. J'éprouvois des transes affreuses que mes gens partageoient bien chacun en son particulier ; nous ne nous avisâmes pas d'insulter ces énormes bataillons, ni de leur disputer le passage. Mon camp, mes animaux, mes voitures & tout mon monde, eussent été pulvérisés en un clin-d'œil. Il ne s'arrêtèrent point, & mon camp fut respecté.

A la pointe du jour nous revîmes nos voisins ; ils avoient eu pour eux les mêmes terreurs. Ils venoient particulièrement m'avertir que, si je rencontrois jamais cette espèce, il falloit bien me donner de garde de tirer ; que les Eléphans que nous avions vus étoient dangereux, & beaucoup plus méchans que

les autres; ils m'assuroient que la chair n'en valoit rien; qu'elle donnoit des ulcères à quiconque en mangeoit; qu'en un mot c'étoient des Eléphans rouges. Des Eléphans rouges! ce mot seul me donnoit envie de les voir, & me promettoit de nouvelles connoissances à acquérir; car jamais je n'avois ni lu ni entendu dire qu'il y eût des Eléphans rouges.

Ces animaux retirés dans le bois, avoient gagné un fond couvert d'énormes buissons; il n'eût pas été prudent de les trop approcher; je fis filer les Hottentots par derrière pour former une enceinte, avec ordre de mettre le feu de distance en distance, aux herbes sèches & de tirer des coups de fusil afin de les obliger de passer aux pieds d'un grand rocher, sur lequel je m'étois posté avec mes meilleurs tireurs; nous ne pouvions y courir aucune espèce de danger.

Mes traqueurs me secondèrent merveilleusement; aussitôt que les feux & les coups de fusil eurent donné l'alarme, toute la troupe épouvantée se présenta devant moi; une douzaine de décharges auxquelles ils ne s'attendoient pas les fit reculer avec précipitation,

& dans le plus grand désordre ; j'essayerois en vain de rendre les signes multipliés de leur fureur ; ils se voyoient d'un côté poursuivis par le feu des broussailles qui les gagnoit par derrière ; de l'autre, par mes décharges au seul passage qui leur restât pour échapper à la mort ; ils s'agitoient autant que pouvoient le permettre la pesanteur & l'énormité de leurs masses ; leurs cris assourdissans, & le craquement des arbres qu'il brisoient, pour reculer ou pour fuir, formoient un choc, un tumulte épouvantable, dont le spectacle m'effrayoit moi-même quoique je fusse à l'abri sur mon rocher, & que je ne pusse être inquièté en aucune façon. Nous en avions blessé un qui s'étoit un moment écarté de l'enceinte, mais qui venoit d'y rentrer ; confondu avec les autres, ils nous eût été difficile de l'ajuster de nouveau. A la nature de ses mugissemens, je pensai qu'il étoit bien frappé & ne tarderoit pas à expirer ; nous ne jugeâmes pas à propos d'aller à lui, bien certains qu'il ne pourroit nous échapper.

Je n'avois eu d'autre dessein dans cette nouvelle chasse, que de me procurer un de ces

animaux, qu'on difoit d'une efpèce différente de tous ceux que j'avois vus jufques-là; fatisfait d'en avoir bleffé un, & le tenant pour mort, je remis au lendemain à le trouver; en conféquence je rappelai tous mes gens, & nous regagnâmes le camp.

J'avois en effet été frappé de la couleur rougeâtre de ces animaux, & je trouvois ce phénomène extraordinaire; mais, ayant remarqué que la terre fur laquelle nous étions alors, avoit à peu près la même teinte, & réfléchiffant que l'Eléphant aime & paffe une partie de fon temps à fe vautrer dans les endroits humides & marécageux, je me doutai que cette couleur n'avoit d'autre caufe, & qu'elle étoit purement factice.

J'en fus mieux convaincu, lorfque, revenu au bois le lendemain matin avec tout mon monde, je trouvai notre Eléphant mort; chacun demeura perfuadé que nos voifins s'étoient trompés; &, quoi qu'ils nous euffent dit du danger qu'ils y avoit à manger de cette efpèce, mes gens coupèrent la trompe pour moi, & prirent pour eux les autres parties de l'animal; j'ai quelquefois rencontré par la fuite

des Colons qui croyoient encore aux Eléphans rouges : quelques peines que j'aye prises à les déperſuader, je n'ai pu rien gagner ſur ces esprits prévenus ; ils ſoutenoient le préjugé par le préjugé même.

C'étoit une femelle que j'avois tuée ; elle avoit neuf pieds trois pouces de hauteur ; l'une de ſes défenſes peſoit treize livres, l'autre dix ; cet animal, ſoit mâle ſoit femelle, a toujours la défenſe gauche plus courte & moins lourde que la droite ; elle eſt auſſi plus polie & plus luiſante ; cette différence provient, comme je l'ai dit, de ce que c'eſt toujours de gauche à droite que la trompe porte la nourriture à la bouche ; les faiſceaux de branchages dont l'animal ſe nourrit, néceſſitent un frotement continuel ſur cette défenſe, tandis que la droite n'eſt preſque jamais touchée ; en outre, c'eſt avec la même que l'animal eſt habitué à ſonder la terre : & par les trous plus ou moins larges qu'il y fait, on peut juger quelle eſt ſa taille.

Lorſque je donnerai la deſcription de l'Eléphant, je parlerai de ſes mœurs, de ſes paſſions, de ſes goûts & ne dirai que ce que j'ai vu.

Je commençois à prendre plaisir à cette chasse que je trouvois enfin bien moins dangereuse que divertissante. Je ne pouvois comprendre, & l'ai moins compris encore par la suite, pourquoi les Auteurs & les Voyageurs ont farci de tant de mensonges les récits qu'ils nous ont faits des forces & des ruses de cet animal; pourquoi ils ont si fort monté l'imagination sur les dangers où s'exposent les Chasseurs qui les poursuivent. A la vérité, qu'un étourdi soit en même temps assez téméraire pour attaquer un Eléphant en rase campagne, il est mort s'il manque son coup : la plus grande vîtesse de son cheval n'égalera jamais le trot de l'ennemi furieux qui le poursuit; mais si le Chasseur sait prendre ses avantages, toutes les forces de l'animal doivent céder à son adresse & à son sang-froid. J'avoue que sa première vue cause un étonnement presque stupide; elle est imposante, effrayante; mais avec un peu de courage, & de tranquillité, on s'accoutume bientôt à son aspect. Avant de se livrer à cette grande chasse, un homme prudent doit s'attacher à découvrir le caractère, la marche & les ressources de l'animal;

il doit sur-tout, selon les circonstances, s'assurer des retraites, pour se mettre à l'abri de tout péril, s'il arrivoit que, l'ayant manqué, il en fût poursuivi; au moyen de ces précautions, cette chasse n'est plus qu'un exercice amusant, un jeu dans lequel il y a cinquante contre un à parier pour le joueur.

Tant que je restai dans ce canton, je variai mes campemens avec mes occupations; mais toujours je m'attachai aux bords rians du Gamtos. J'y fis une ample moisson de raretés, & ma Collection s'y accrut sensiblement.

Le 11 Septembre, à six heures du matin, nous décampâmes; j'en avois donné connoissance à la Horde voisine; c'étoit avec le plus sincère & le plus vif regret qu'elle nous voyoit partir; moi-même je m'en séparois avec peine. Ces bonnes-gens m'avoient inspiré de l'attachement: « tant de douceur & de simplicité, » me disois-je, peuvent-ils attirer tant de mé- » pris? Sont-ce donc là ces Sauvages de l'A- » frique, avides du sang des Etrangers, & » qu'on n'aborde qu'avec horreur »? Cette bonhomie & cette affabilité me donnoient d'autant plus de confiance que j'étois réelle-

ment alors plongé dans le désert, & que rien ne me promettoit de dangers pour la suite. Tout ce pays, qui n'est habité que par Hordes de Gonaquois, diffère essentiellement de celui des Hottentots de la Colonie. Ces peuples n'ont entr'eux aucune relation directe. Ceux là sont appelés *Hottentots Sauvages.* Je n'irai pas plus avant, sans donner sur eux en général des aperçus certains, sans lesquels on n'a pu, jusqu'ici s'en former que des idées imparfaites.

Ils ne composent plus, comme autrefois, une Nation uniforme dans ses mœurs, ses usages, & ses goûts. L'établissement de la Colonie Hollandoise, a été l'époque funeste qui les a désunis tous, & des différences qui les distinguent aujourd'hui.

Lorsqu'en 1652, le chirurgien Riébek, de retour de l'Inde à Amsterdam, ouvrit les yeux des directeurs de la Compagnie, sur l'importance d'un établissement au Cap de Bonne-Espérance, ils pensèrent sagement qu'une telle entreprise ne pouvoit être mieux exécutée que par le génie même qui l'avoit conçue. Ainsi, chargé de pouvoirs, bien approvisionné, muni de tout ce qui pouvoit contribuer à la réussite de son

projet, Riébek arriva bientôt à la baie de la Table. En Politique adroit, en habile conciliateur il employa toutes les voies détournées propres à lui attirer la bienveillance des Hottentots, & couvrit de miel les bords du vase empoisonné. Gagnés par de cruels appâts, ces maîtres imprescriptibles de toute cette partie de l'Afrique, les Sauvages, ne virent point tout ce que cette profanation coupable leur enlevoit de droits, d'autorité, de repos, de bonheur. Indolens par nature, vrais Cosmopolites, & nullement Cultivateurs, pourquoi se seroient-ils inquiétés que des Etrangers fussent venus s'emparer d'un petit coin de terre, inutile & souvent inhabité? Ils pensèrent qu'un peu plus loin, un peu plus près, il importoit peu dans quel lieu leurs troupeaux, la seule richesse digne de fixer leurs regards, trouveroient leur nourriture, pourvu qu'ils la trouvassent. L'avare Politique des Hollandois entrevit de grandes espérances dans des commencemens aussi paisibles, &, comme elle est sur-tout habile & plus apre qu'un autre à saisir les avantages de la fortune, elle ne manqua pas de consommer l'œuvre, en offrant aux Hottentots deux amorces bien

féduifantes, le tabac & l'eau de vie. De ce moment, plus de liberté, plus de fierté, plus de nature, plus de Hottentots, plus d'hommes; ces malheureux Sauvages alléchés par ces deux appas, s'éloignèrent le moins qu'ils purent, de la fource qui les leur offroit; d'un autre côté, les Hollandois qui, pour une pipe de tabac ou un verre d'eau de vie, pouvoient fe procurer un Bœuf, fe ménagèrent autant qu'ils purent, d'auffi précieux voifins. La Colonie infenfiblement, s'étendoit, s'affermiffoit; on vit bientôt s'élever fur des fondemens qu'il n'étoit plus temps de détruire, cette puiffance redoutable qui dicta des loix à toute cette partie de l'Afrique, & recula bien loin, tout ce qui voulut s'oppofer aux progrès de fon ambitieufe cupidité. Le bruit de fes profpérités fe répandit, & y attira de jour en jour de nouveaux Colons. On jugea, comme cela fe pratique toujours, que la loi du plus fort étoit un titre fuffifant pour s'étendre à volonté; cette logique rendit nuls ceux de la propriété, fi facrés & fi refpectables; on s'empara indiftinctement, à plufieurs reprifes, au-delà même des befoins, de toutes les terres que le

Gouvernement ou les particuliers favorisés par lui, jugèrent bonnes, & trouvèrent à leur bienséance.

Les Hottentots, ainsi trahis, pressés, resserrés de toutes parts, se divisèrent & prirent deux partis tout-à-fait opposés. Ceux que la conservation de leurs troupeaux intéressoit encore, s'enfoncèrent dans les montagne vers le Nord & le Nord-Est. Mais ce fut le plus petit nombre. Les autres, ruinés par quelques verres d'eau de vie & quelques bouts de tabac, pauvres, dépouillés de tout, ne songèrent point à quitter le Pays; mais, renonçant absolument à leurs mœurs ainsi qu'à leur antique & douce origine, dont ils ne se souviennent plus même aujourd'hui, ils vendirent lâchement leurs services aux blancs qui, d'Etrangers soumis, tout-à-coup devenus Maîtres & Cultivateurs entreprenans & fiers, n'ont pas même assez de bras pour faire valoir leurs immenses richesses, & se déchargent entièrement des travaux pénibles & multipliés de leurs habitations sur ces infortunés Hottentots, de plus en plus dégradés & abâtardis.

Quelques hordes, à la vérité, chétives & misérables

misérables se sont établies, & vivent comme elles le peuvent, dans différens Cantons de la Colonie; mais leur chef n'est pas même un homme de leur choix. Comme elles sont dans le district & sous l'Empire du Gouvernement, c'est au Gouverneur qu'apartient seul le droit de le nommer. Celui qu'il a choisi se rend à la Ville, & vient recevoir une grosse canne assez semblable à celle des Coureürs, avec cette différence que la pomme n'est que de cuivre pur. On lui passe ensuite au cou, en signe de sa dignité, un croissant ou hausse-col aussi de cuivre façonné, sur lequel est gravé majusculeusement le mot CAPITEIN. De ce moment, sa triste Horde qui, depuis long-temps a perdu son nom national, prend celui du nouveau chef qu'on lui donne. On dit alors, par exemple, la Horde du Capitaine Keis; & le Capitaine Keis devient pour le Gouvernement une nouvelle créature, un nouvel espion, un nouvel esclave, & pour les siens un nouveau Tyran.

Le Gouverneur ne connoît jamais les sujets par lui-même. C'est ordinairement le Colon le plus voisin de la Horde, qui sollicite & déter-

mine la nomination pour une de ses créatures ; parce qu'il compte sur la reconnoissance d'un aussi bas protégé, & que celui-ci mettra tous ses vassaux à sa discrétion, lorsque le besoin l'exigera. C'est ainsi que, sans informations préliminaires, sans égards comme sans justice, on contraint une Horde impuissante & sans forces, à recevoir la loi d'un homme incapable souvent de la commander ; c'est ainsi que l'intérêt d'un seul l'emporte sur l'intérêt général dans les grandes & les petites affaires, & que les révolutions d'une République, ou la puérile élection d'un Syndic de village, partant d'un même principe, se ressemblent également par les effets.

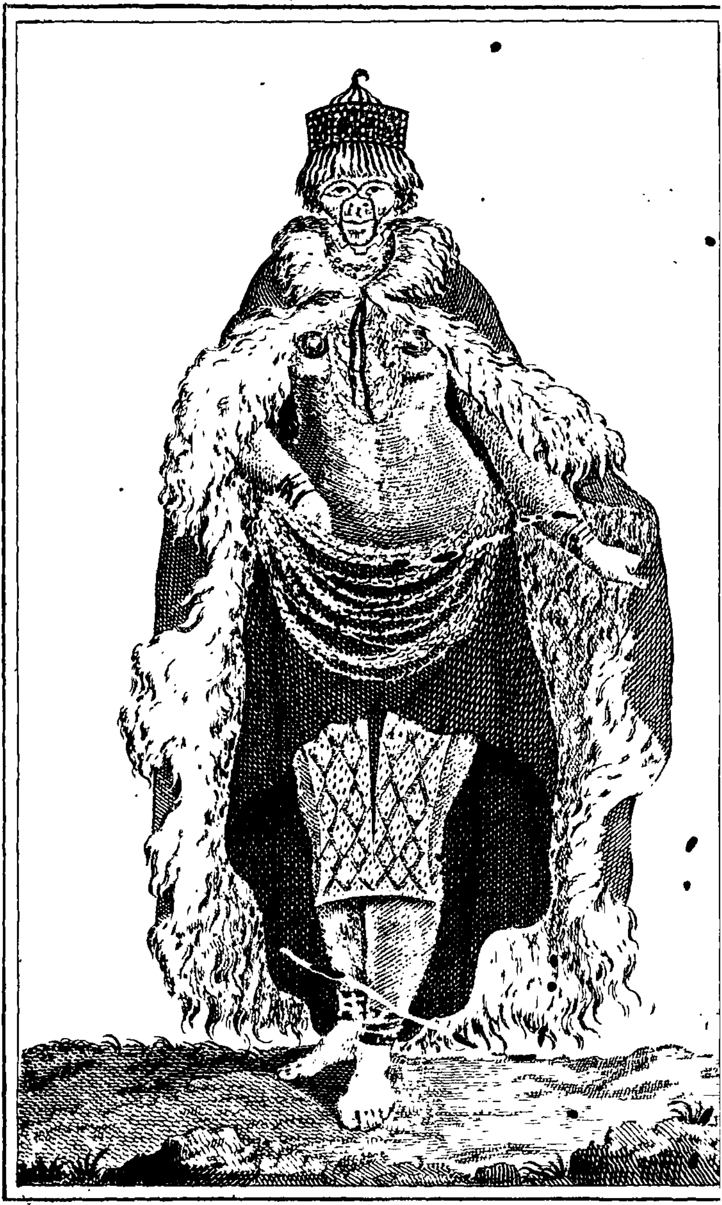
Tels sont en général les Hottentots, connus aujourd'hui sous le nom de Hottentots du Cap, ou Hottentots des Colonies ; il faut bien se garder de les confondre avec les Hottentots Sauvages, qu'on nomme par dérision *Jackals-Hottentot*, & qui, fort éloignés de la domination arbitraire du Gouvernement Hollandois, conservent encore, dans le désert qu'ils habitent, toute la pureté de leurs mœurs primitives.

Parvenu au point de mon Voyage, où n'ayant plus de relation avec les premiers que je laisse derrière moi, j'arrive & me trouve au milieu des seconds; il n'est pas nécessaire que j'approfondisse & détaille ici toutes les différences qui les distinguent; pour donner une idée du caractère de ces derniers, & de ce que je dois attendre d'eux, il suffit d'une remarque, d'une seule vérité d'expérience: par-tout où les Sauvages sont absolument séparés des Blancs & vivent isolés, leurs mœurs sont douces; elles s'altèrent & se corrompent, à mesure qu'ils les approchent; il est bien rare que les Hottentots qui vivent avec eux, ne deviennent des monstres. Cette assertion, toute affligeante qu'elle soit, n'en est pas moins une vérité de principe qui souffre à peine une exception; lorsqu'au Nord du Cap, je me suis trouvé sous le tropique, parmi des Nations très-éloignées, quand je voyois des Hordes entières m'entourer avec les signes de la surprise, de la curiosité la plus enfantine, m'approcher avec confiance, passer la main sur ma barbe, mes cheveux, mon visage: « je n'ai rien à craindre de ces gens, me

» disois-je tout bas ; c'est pour la première fois » qu'ils envisagent un blanc ».

Je me suis livré à cette digression d'autant plus volontiers qu'il étoit intéressant de fixer les regards sur cette partie plus sérieuse de mes excursions & de mon histoire. J'y reviens avec empressement & j'éprouve sans cesse un nouveau plaisir à conter ces simples mais délicieuses aventures.

Toute la Horde qui avoit eu de la peine à se séparer de moi, m'accompagna jusqu'à la rivière *Louri*, à quatre lieues du Gamtoos. Nous arrêtâmes pour prendre congé de nos bons amis, les régaler de quelques verres d'eau de vie, & de quelques pipes de tabac. Les femmes qui, pendant mon séjour dans les environs de leurs Kraals, s'étoient attachées à mes Hottentots & qui peut-être aussi regrettoient un peu ma cuisine, vouloient absolument nous suivre; mais plusieurs fois je m'étois aperçu, quoique j'eusse feint de ne le pas remarquer, qu'il s'étoit élevé quelques démêlés entre mes gens ; il s'en étoit suivi un peu de relâchement dans le service ; ainsi je refusai nettement à ces femmes la permission de



LA HOTTENTOTE.

m'accompagner & de rester avec moi. Une seule m'avoit paru fort agissante; j'avois remarqué qu'elle avoit grand soin de mes vaches & de mes chèvres; qu'elle savonnoit & blanchissoit mon linge fort proprement; ces raisons intéressoient assez ma personne; mais un autre motif plaidoit plus fortement sa cause. Elle étoit devenue la maîtresse tendrement aimée de mon fidèle Klaas; les séparer, c'eût été déchirer deux cœurs à la fois, sans nul profit que de me montrer sévère & dur envers un être qui m'auroit, en toute rencontre, sacrifié sa vie. Par une politique contraire à celle qu'eût adoptée tout autre, je résolus de la garder; cette marque de préférence; faisoit voir à quel point je distinguois Klaas de ses camarades. Que ce soit injustice ou foiblesse, je me livrai au désir de faire au moins un heureux, puisque tous ne pouvoient l'être, & je n'eus point dans la suite, à m'en repentir. Je donnai à cette femme le nom de *Ragel*; elle fut chargée du même service qu'elle avoit toujours fait; elle m'a suivi par-tout jusqu'à la fin de ce Voyage.

Après le départ de la horde, nous conti-

nuâmes notre route ; mais un gros orage nous força d'arrêter à *Galgebos*. Il étoit cinq heures du soir ; le lieu ne manquoit pas d'agrémens ; j'y aurois volontiers séjourné quelque temps ; mais il n'y couloit pas un seul ruisseau. Nous allâmes donc à deux lieues de là passer la rivière *Van-Staade*, & dételer à sept heures sur le bord d'une mare qui pouvoit abreuver toute la caravane.

De combien de procédés & d'inventions utiles le hasard n'est-il pas souvent la cause ? Presque toujours il nous sert mieux, & par des moyens plus simples qu'aucun de ceux qui nous sont suggérés par nos propres lumières, nos combinaisons, notre intelligence : je reçus la preuve de cette vérité dans l'endroit même où je m'arrêtois.

La horde dont je venois de me séparer étoit venue dès le matin m'apporter, dans mon camp, une bonne provision de lait ; j'en avois placé une cruche presque remplie sur mon chariot dans l'intention de m'en servir en route pour me désaltérer ; l'orage que nous avions essuyé m'avoit tellement rafraîchi que je n'y avois pas touché ; le soir, après les feux faits,

je voulus diſtribuer ce lait à mes gens ; mais il étoit tourné ; je le fis jeter dans une chaudière pour en régaler mes chiens ; combien ne fus-je pas émerveillé d'y trouver le plus excellent & le plus beau beurre ; j'en étois redevable aux cahotemens de la voiture qui l'avoit battu pendant la route. Cette découverte, que je mis en pratique dans tout mon Voyage, me procuroit, outre le beurre frais, un petit-lait ſalutaire dont je faiſois fréquemment uſage, & qui ſans doute contribua à me tenir vigoureux & bien portant.

Le jour ſuivant, un ſecond orage nous empêcha de partir ; il étoit affreux. Il tomboit des grêlons auſſi gros que des œufs de poules ; mes beſtiaux en ſouffroient de manière à m'inquiéter beaucoup. Je fus obligé de tuer une de mes chèvres mortellement bleſſée ; ce fut une perte réelle. Je la regrettai beaucoup ; elle étoit prête à mettre bas.

Mais enfin, le temps ayant changé nous abandonnâmes notre mare ; &, vers le milieu de la journée, après avoir traverſé les deux rivières, le petit & grand *Swart-Kops*, je fis dételer ſur le bord de cette dernière. Je venois d'apercevoir

des empreintes que je ne connoiſſois pas ; quel-ques-uns de mes gens, à qui je les fis remarquer, m'aſſurèrent que c'étoient des pas de Rhinocéros. Tandis qu'on mettoit ordre à mon camp, je ſuivis la trace ; mais la nuit qui ſurvint me la fit perdre, & je retournai ſans avoir rien vu. Nous avions, ſur cette ſeconde rivière qui étoit conſidérable, une autre horde de Sauvages. Le Kraal étoit compoſé de neuf à dix huttes, & fourni de cinquante à ſoixante perſonnes tout au plus. Ces gens me conſeillèrent de ne point paſſer la rivière Boſſiman qui coule près de la côte ; ils me diſoient qu'il étoit plus à propos de couper ſur ma gauche & de gagner davantage l'intérieur du Pays, pour éviter une troupe nombreuſe de Caffres qui jetoit l'alarme & mettoit tout à feu & à ſang dans le canton ; que, de côtés & d'autres, ce n'étoit que déſordre & pillage, campagnes ravagées, habitations dévaſtées & réduites en cendres ; que les Propriétaires, pour échapper à une mort prompte & ſûre, avoient tout abandonné, traînant derrière eux quelques foibles reſtes de leurs troupeaux ; qu'en un mot je ne devois pas m'approcher de la Caffrerie. Un avertiſſement auſſi

brusque m'en imposa d'abord. J'assemblai aussitôt mon monde. On tint conseil sur le parti qu'il falloit prendre. J'étois bien aise d'approfondir les dispositions de tous. Il résulta de ce concert unanime, assez conforme à mes desseins cachés, que nous éviterions d'abord, autant que cela ne nous rejetteroit pas trop loin, cette dangereuse troupe de Caffres; que, comme nous en étions fort près, nous serions toujours sur nos gardes de jour & de nuit; que, pour éviter toute surprise, nous ne camperions plus qu'en rase campagne; que nos Bœufs seroient gardés à leur pâture par quatre hommes avec leurs fusils; que mes Chevaux ne quitteroient plus le piquet, afin qu'en cas d'alarme, ils fussent toujours sous la main; mon grand fusil bien chargé devoit rester au camp, & trois coups tirés à des intervalles égaux étoient le signal de ralliement pour ceux que leurs occupations diverses auroient trop éloignés du centre commun.

Nos précautions aussi bien prises & connues de tout le monde, je montai à Cheval; &, suivi de deux de mes gens bien armés, je fis une patrouille rigoureuse afin de découvrir si,

dans les environs, il ne rôdoit pas quelques Caffres; & de fusiller impitoyablement le premier que j'aurois vu caché dans l'intention de nous surprendre, s'il m'étoit impossible de l'enlever vivant. Rien ne se présenta. Je poussai plus avant dans l'après-diné. La rivière jusqu'à son embouchure étoit bordée d'arbres épineux, la terre sablonneuse, couverte de buissons; & peuplée d'un abondant gibier. J'en tuai quelques pièces par provision. Nous ne vîmes rien paroître qui dût nous inquiéter; convaincu que nous n'avions, pour le moment, rien à redouter de ces Caffres si terribles, dès le lendemain matin je fis lever le camp, & nous quittâmes le Swaar-Kops.

La Horde de Hottentots, effrayée au seul nom de ces cruels vengeurs, se proposoit d'aller s'établir plus loin, pour n'être plus dans le voisinage de la Caffrerie. Lorsqu'elle me vit près de partir, elle me demanda la permission de me suivre, & de se mettre sous la protection de mon camp. Je leur accordai cette grâce; &, quoique dans le fond je fusse enchanté de leur proposition, je m'en fis adroitement un mérite, autant dans le dessein de

les tenir ſous ma dépendance, que de raſſurer mes gens par ce ſimulacre impoſant, & de ſoutenir leur courage. Je ne pouvois rien déſirer de plus favorable ; je renforçois ma troupe, & j'avois par-deſſus les reſſources particulières de cette Horde, l'avantage de ma petite artillerie qui pouvoit faire face à des nuées de Sagayes (*), & rendre nuls tous les efforts d'une armée de Sauvages, ſi j'étois bien ſecondé. En moins de deux heures, les cabanes furent démontées, empaquetées & miſes avec les autres effets ſur le dos des Bœufs auxiliaires.

Je fis d'abord partir avant moi la moitié des hommes de cette Horde avec tous leurs beſtiaux ; je leur donnai deux de mes gens bien armés pour les eſcorter ; ils emmenoient auſſi un de mes Chevaux, afin qu'en cas d'accident, ils puſſent m'en donner plus promptement connoiſſance.

Une heure après, je fis filer nos relais, vaches, moutons, & chèvres, & toutes les femmes de la Horde avec leurs enfans, montées ſur leurs

(*) Eſpèce de lance dont ſe ſervent les Caffres avec beaucoup d'adreſſe.

Bœufs ; une partie de leurs hommes marchoit derrière. Cette compagnie étoit encore escortée par six de mes Chasseurs. Mes trois voitures suivoient avec le reste de mes gens tous armés. Enfin, monté sur mon meilleur cheval, pour avoir l'œil à tout, je galoppois sur les ailes, à droite, à gauche, en avant en arrière, dans la crainte où j'étois sans cesse de quelqu'embuscade imprévue ; car je puis assurer que, le Chef une fois démonté, toute la caravane n'eût été qu'une boucherie horrible & la proie d'un moment.

J'étois armé de toutes pièces. Je portois une paire de pistolets à deux coups, dans les poches de mes culottes ; une autre paire pareille à ma ceinture ; mon fusil à deux coups sur l'arçon de ma selle ; un grand sabre à mon côté, & un crit ou poignard à la boutonnière de ma veste. J'avois dix coups à tirer dans le moment. Cet arsenal me gênoit un peu dans les commencemens : cependant je ne le quittai plus du tout, autant pour ma propre sûreté que parce qu'il me sembla que j'augmentois, par cette précaution, la confiance de tout mon monde ; mes armes lui répondoient

fans doute de mes résolutions ; dans cette pensée chacun suivoit tranquillement son chemin, se reposant sur moi du soin de le défendre. Cette caravane en marche étoit un spectacle unique, amusant, je pourrois dire magnifique. Les sinuosités qu'elle étoit obligée de faire en suivant les détours des rochers & des buissons, lui donnoient continuellement de nouvelles formes, & ce point de vue varioit à chaque instant. Quelquefois elle disparoissoit entièrement à mes regards, & tout-à-coup du haut d'un tertre, je découvrois à vue d'oiseau dans le lointain mon avant-garde qui s'avançoit lentement vers le sommet d'une montagne, tandis que le corps général, qui suivoit sans tumulte & dans le plus bel ordre, les traces de ceux qui les avoient précédés, n'étoit encore qu'à mes pieds ; les femmes donnoient à tetter, à manger & à boire à leurs enfans, assis à côté d'elles sur leurs bœufs ; les uns pleuroient ; d'autres chantoient ou rioient ; les hommes en fumant une pipe sociale causoient entr'eux & n'avoient plus l'air de gens qui fuient plein d'épouvante l'approche d'un ennemi cruel.

Un peu plus inquiet que ces machines ambulantes, j'avois les yeux ouverts ſur ma poſition critique, & philoſophois de mon côté ſur ma bête. A trois mille lieues de Paris, ſeul de mon eſpèce, parmi tant de monde, entouré, guetté par les animaux les plus féroces, j'étois tenté de m'admirer conduiſant pour la première fois dans les déſerts d'Afrique, une peuplade de Sauvages qui, volontairement ſoumiſe à mes ordres, les exécutoit aveuglément, & s'en étoit remis à moi ſeul du ſoin de ſa conſervation; je n'avois rien à craindre d'eux tous collectivement pris; cependant j'en voyois qui m'auroient fait trembler, ſi, corps-à-corps, il n'y avoit eu entr'eux & moi d'autre juge d'un débat que la force; mais, au fond j'étois aſſez convaincu que, là comme ailleurs, ce n'eſt pas le plus fort mais le plus adroit qui commande.

Nous n'étions pas encore bien avancés, quand mes chiens, qui rôdoient de côtés & d'autres dans les buiſſons, ſe mirent tous à aboyer & à tenir. La peur s'empara de tout le monde. Ce ne pouvoit être, diſoit-on, autre choſe qu'une embuſcade de Caffres; je me prêtois

difficilement à leurs raisonnemens absurdes. Comment concevoir que mon avant-garde eût passé sans être inquiétée? & je venois de l'appercevoir qui suivoit paisiblement sa route, sans aucune apparence de désordre; je piquai des deux, & lorsqu'à travers les buissons je fus arrivé sur la voie, je fus bien étonné de ne voir qu'un Porc-Epic qui se défendoit au milieu de mes chiens; je le tuai & sur le champ, dans la crainte que ce coup de fusil ne fît faire quelque sottise à mes gens, je revins auprès d'eux; &, par mes plaisanteries sur leurs terreurs paniques, ils purent juger que je ne me démontois pas aisément.

Le Porc-Epic se défend à merveille. Ses piquans le mettent à l'abri de toute atteinte; lorsque le chien l'approche, celui-là prend sa belle, & se jette de côté sur lui; une fois touché, le chien ne revient plus à la charge. Il lui reste toujours dans les chairs quelques-uns des piquans; cela le décourage & le fait fuir. Un de mes Hottentots fut incommodé pendant plus de six mois pour en avoir été blessé à la jambe.

M. Mallard, Officier du régiment de Pon-

dichery, au Cap de Bonne-Eſpérance, fut piqué en harcelant un de ces animaux; il s'en fallut peu qu'il ne perdît la jambe; &, malgré tous les ſoins qu'on prit de ſa perſonne, il ſouffrit cruellement pendant quatre mois entiers dont il paſſa le premier dans ſon lit.

Au reſte le Porc-Epic eſt un excellent manger; on le voit avec plaiſir ſur les tables les mieux ſervies du Cap, lorſqu'il a été ſoigneuſement fumé.

Après une heure & demie de marche, je fis halte; mais nous n'arrêtâmes que le temps qu'il falloit pour ramaſſer une bonne proviſion de ſel ſur les bords d'un Lac d'eau ſalée, qui ſe trouvoit dans notre chemin; &, deux lieues plus loin, je pris les devans pour aller viſiter une habitation que j'apercevois à notre gauche. Elle avoit été ſaccagée & brulée par les Caffres; il n'en exiſtoit plus que quelques pans de murs, tout noircis & calcinés par les flammes, image bien horrible dans le fond d'un déſert!

Une heure après, je trouvai mon avant-garde arrêtée ſur les bords du *Kouga*; nous y plantâmes le piquet.

Ce Kouga n'eſt à proprement parler qu'un ruiſſeau;

ruisseau; encore l'eau n'y couloit presque pas; il n'en étoit resté que dans des creux où nous trouvâmes quantité de Tortues excellentes; mais elles étoient très-petites; la plus forte ne pesoit pas trois livres. Je fis faire, avant la nuit, un abbatis de branchages pour former une espèce de parc autour de mes bêtes; pendant ce temps là, les femmes ramassoient de côtés & d'autres tout ce qu'elles pouvoient trouver de bois sec afin d'alimenter plusieurs feux qu'il étoit indispensable de tenir allumés en divers endroits, dans la crainte d'être surpris, soit par les Caffres, soit par les Lions qui devenoient très-communs dans ce Canton. Nous y restâmes jusqu'au 20. Les vivres commençoient à manquer; j'eus le bonheur de tuer trois Buffles & deux Bubales.

Les bords du ruisseau me procurèrent quelques Pintades absolument semblables à celles d'Europe; en les faisant bouillir long-temps, elles étoient très-bonnes; mais roties ou sur le gril, on ne pouvoit en tirer aucun parti. Elles étoient apparemment trop vieilles; je trouvai aussi quelques espèces nouvelles de

très-jolis oiseaux ; les Barbus entr'autres. J'en donnerai les Planches enluminées.

Nous remontâmes ensuite le Kouga dans l'ordre que nous avions observé jusqu'alors ; il y avoit à peine une heure que nous marchions, que mon avant-garde qui s'étoit arrêtée, m'envoya dire qu'elle trouvoit des empreintes de pieds d'hommes ; la peur leur persuadoit à tous que c'étoient des pieds de Caffres ; ils ne voyoient par-tout que Caffres. J'accourus ; les traces ne me parurent pas bien fraîches ; cependant, comme cette découverte devenoit très-sérieuse, je sentis qu'il n'y avoit rien à négliger, ni temps à perdre pour se mettre en bon état de défense ; je fis halte ; &, tandis que tout le monde travailloit à parquer les Bœufs & à ranger le camp, suivi de mes deux Chasseurs intrépides, je partis encore pour aller à la découverte. Nous suivîmes la trace pendant plus d'une heure. Elle nous conduisit dans un endroit où nous trouvâmes les restes d'un feu qui n'étoit pas encore éteint, & quelques os de mouton fraîchement rongés. Il étoit très-évident que les Sauvages qui s'étoient arrêtés là, y avoient passé la nuit ; mais

la vue des os rongés, j'avois bien de la peine à croire que ce fussent des Caffres, parce que cette nation n'élève point de bêtes à laine. A la vérité, il étoit possible qu'ils en eussent ou pillé ou trouvé chez leurs ennemis. Dans l'incertitude où me jetoient mes réflexions, je résolus de pousser encore plus avant; enfin, las de parcourir & de battre la campagne, voyant que ces traces nous écartoient trop & nous jetoient dans une route opposée à celle que nous devions tenir, nous rejoignîmes le camp. La nuit suivante fut assez tranquille; mais le jour survint avec un orage terrible; une pluie continuelle nous força de rester clos dans nos tentes, & le lendemain nous eûmes le désagrément de traverser quatorze fois de suite le malencontreux Kouga, qui de quart-d'heure en quart-d'heure, venoit impitoyablement nous barrer le chemin, ne nous donnoit pas le temps de nous reconnoître & sur toutes choses faisoit danser horriblement nos voitures sur les cailloux roulans de son lit & les éclats de rocher qu'il charioit dans son cours. Ce manége fatiguant & répété tant de fois, nous força de passer la nuit, près

d'un petit torrent appelé *Drooge-Rivier* (rivière sèche). Nos attelages étoient trop harassés pour nous conduire plus avant; les circonstances ne nous permettoient pas non plus de songer à faire de grandes marches. Il falloit trop de temps, lorsque nous arrivions, pour ranger le camp, s'occuper des soins & à la nourriture d'une centaine d'animaux, faire bouillir les marmites pour un nombre encore plus considérable de personnes, veiller à la sûreté de tous ces individus, faire le bois pour les feux, & les entretenir toute la nuit; ces détails devenoient bien pénibles & pourtant indispensables.

Ce soir là, nos chiens s'avisèrent de vouloir être nos pourvoyeurs. Le Pays étoit rempli de Pintades; au coucher du soleil, tous ces animaux s'étoient perchés par centaines pour passer la nuit sur les arbres qui nous environnoient. Ils faisoient un caquetage continuel & désagréable; mais il servit du moins à quelque chose, & les oiseaux mal-adroits se décelèrent eux-mêmes; car nos chiens, qui les entendoient, se mirent à courir & à abboyer aux pieds des arbres. Les pintades auroient bien voulu fuir; mais la pesanteur de leur corps & la

trop petite envergure de leurs ailes, ne leur permettant pas de prendre leur vol de dessus les arbres; obligés pour cela de courir & de s'élancer de la terre, c'est dans ce moment que nos chiens les attendoient au passage, & les démontoient d'un coup de dent. Cette façon de chasser nous procura de ces animaux en quantité, sans qu'il nous en coutât une seule charge de poudre. Le lendemain, je voulus employer le même manége; mais les Pintades mieux instruites par le sort de la veille, ne descendirent point; au reste, un seul coup de fusil produisit tout l'effet que j'en avois espéré.

Pendant la nuit, quelques Lions se firent entendre dans le lointain.

Le 23, après six heures de marche, nous arrivâmes à une grande & belle rivière le *Sondag*; elle étoit à plein bord; le temps tournoit à la pluie; la crainte d'être encore arrêtés par un débordement, nous fit prendre le parti de traverser sur des Radeaux; je fis couper le bois nécessaire pour cette construction, & même celui qu'il nous falloit pour l'entourage ordinaire de nos bestiaux, lorsque

nous ferions campés; après quoi je fis embarquer nos voitures pièce à pièce, tous les effets & la moitié de mon monde. Ils allèrent camper de l'autre côté de la rivière, sous la conduite de Swanepoël; les bestiaux passèrent à la nage comme ils avoient fait dans les occasions précédentes; &, le jour suivant, avec le reste de la troupe & des effets, je traversai à mon tour le torrent sur mon Radeau. Les préparatifs, l'exécution, & le rétablissement de toutes choses nous occupèrent jusqu'au dernier du mois.

Dans l'intervalle, je m'étois procuré plusieurs oiseaux; j'avois fait saler plusieurs Coudous; mais j'avois failli perdre mon pauvre Keès. Ce détail fera mieux connoître que tout ce que je pourrois dire, ma manière uniforme & simple de passer mes jours.

J'étois prêt de dîner, & je dressois sur un plat, des haricots secs que je venois de fricasser, lorsque j'entendis tout-à-coup le ramage d'un oiseau que je ne connoissois pas. J'eus bientôt oublié & la cuisine & le dîner. Je prends mon fusil & m'élance hors de ma tante. Je revins au bout d'un quart-d'heure,

satisfait de ma course, & tenant mon oiseau à la main; je fus grandement surpris en rentrant, de ne plus trouver une seule fève sur ma table; c'étoit un tour de Keès; mais je l'avois si bien étrillé la veille pour m'avoir volé mon souper, que je ne concevois pas qu'il l'eût sitôt oublié, ou qu'il eût mis si peu d'intervalle entre la punition & ce nouveau délit; cependant il avoit disparu; comme il attendoit toujours la nuit pour se remontrer, lorsqu'il avoit fait quelque sotise, je savois bien qu'il ne pourroit m'échapper; c'étoit ordinairement à l'heure de mon thé qu'il se glissoit sans bruit, & venoit se mettre près de moi à sa place accoutumée, avec l'air de l'innocence & comme s'il n'eût jamais été question de rien. Ce soir là, il ne reparut pas; &, le lendemain, personne ne l'ayant vu, je commençai à prendre de l'inquiétude, & à craindre qu'il n'eût disparu tout-à-fait. J'en aurois été d'autant plus désolé, qu'en outre qu'il m'amusoit sans cesse, il m'étoit réellement fort utile, & me rendoit des services que je n'aurois pu remplacer par d'autres; mais, au troisième jour, un de mes gens qui revenoit de chercher de

l'eau, m'assura qu'il l'avoit vu rôder dans le voisin, mais que le drôle s'y étoit enfoncé, dès qu'il l'avoit aperçu. Je me mis aussitôt en campagne; je battis avec mes chiens tous les environs; tout d'un coup j'entends un cri pareil à celui qu'il faisoit toujours lorsqu'il me voyoit arriver de la chasse, & que je n'avois pas voulu l'emmener avec moi; je m'arrête, je cherche des yeux; enfin je l'aperçois qui se cachoit à moitié derrière une grosse branche dans l'épaisseur d'un arbre. Je l'appelle amicalement, je l'engage par toutes sortes de bonnes paroles à descendre & à venir à moi; il ne s'en fie point à ces signes de mon amitié & de la joie que me causoit sa rencontre; il me force à grimper sur l'arbre pour l'aller chercher. Il ne fuit pas & se laisse prendre; le plaisir & la crainte se peignoient alternativement dans ses yeux; il les exprimoit par ses gestes. Nous rejoignîmes mon camp. C'est là qu'il attendoit son sort & ce que je déciderois de lui. J'aurois bien pu le mettre à l'attache, mais c'étoit m'ôter l'agrément de cette jolie bête; je ne le maltraitai même pas, & voulus être généreux avec lui. Une correction de plus ne l'auroit poin changé;

peut-être en avoit-il plus d'une fois essuyé mal à propos; car sa réputation, qui prêtoit assez les couleurs de la vraisemblance aux rapports qu'on me faisoit contre lui, lui nuisoit beaucoup dans mon esprit & me rendoit injuste, sur-tout quand j'avois de l'humeur; on avoit mis souvent sur son compte bien des petits vols de friandise dont mes Hottentots eux-mêmes avoient probablement touché la valeur, & dont le pauvre Keès n'avoit sans doute été que le prête-nom.

Le Sondag est un fleuve qui prend sa source dans de hautes montagnes presque toujours couvertes de neiges; ce qui les a fait nommer *Sneuw-Bergen* (montagnes de neige). Je les avois au nord sur ma gauche. Le fleuve, grossi par différentes petites rivières qui se joignent à lui, va se jeter & se perdre dans la mer, à dix lieues de l'endroit où j'étois.

Le premier Octobre, nous reprîmes notre route dans l'ordre accoutumé. Après sept heures de marche, nous nous reposâmes un moment sur les ruines d'une habitation délaissée comme l'autre, & non moins triste & lugubre. A quatre heures du soir, nous nous arrêtâmes à une mare

d'eau. Nous fûmes bien heureux, cette nuit là, d'avoir de grands feux. Quelques Hiennes & deux Lions nous vinrent visiter, & mirent tous nos bestiaux en désordre. Nous passâmes toute la nuit sur pied. Il ne fallut rien moins que nos décharges bruyantes & non interrompues, pour parvenir à les éloigner; tant ils montroient d'acharnement!

A la pointe du jour, nous vîmes une si grande quantité de Gazelles *Spring-Bock*, que je résolus d'employer la journée entière à en faire la chasse. Nos provisions commençoient à manquer, & demandoient à être renouvelées plus souvent. C'étoit parmi tout mon monde une consommation de viandes dont on ne sauroit se faire une juste idée. En conduisant une horde entière, & tous leurs animaux, j'avois pris un surcroît d'embarras considérable & qui m'effrayoit quelquefois. Nous fûmes assez heureux de tuer sept de ces Gazelles. Quoique cette espèce soit leste à la course, à cheval on les joint facilement. Rassemblées ordinairement en troupe & serrées comme des moutons, elles se nuisent mutuellement; ce qui ralentit beaucoup leur marche. Une seule balle bien ajustée, peut en

traverser deux, quelquefois trois, & plus encore.

Le jour d'après, nous fîmes une marche forcée ; nous avions eu de mauvaise eau la veille ; il falloit, pour s'en procurer de plus fraîche, rencontrer un bras du Sondag. Nous le trouvâmes heureusement à quatre heures. Nos Bœufs étoient rendus. Ils avoient travaillé par une chaleur étouffante. Je craignois qu'il n'en mourût quelques-uns, malgré qu'on eût eu la précaution de renouveler plusieurs fois les attelages. Le 4, nous quittâmes tout-à-fait le fleuve, & ne fîmes, ce jour là, que trois lieues, tant la chaleur étoit insupportable ; nos Bœufs se sentoient encore de la veille.

Le cinq, nous nous mîmes en route, dès trois heures du matin. A sept heures, nous trouvâmes encore une habitation abandonnée. Les propriétaires sans doute, pressés par la peur, ne s'étoient pas donné le temps de mettre aucun de leurs effets à l'abri du pillage. A l'aspect de cette habitation demeurée entière, & qui ne portoit aucune empreinte du feu, il me sembla que les habitans avoient pris l'épouvante mal-à-propos. Je fus curieux d'en-

trer dans cette maiſon. Je ne m'étois pas trompé. Nous n'apperçûmes aucun dérangement dans les meubles. Chaque uſtenſile étoit à ſa place. Je ne permis pas qu'on touchât aux effets, même les plus indifférens ; ſeulement, comme la chaleur continuoit d'être exceſſive, je fis halte à l'ombre de cette maiſon, & nous nous repoſâmes un peu. Vers le ſoir, je délogeai & nous entreprîmes une marche de quatre heures.

Le lendemain nous paſſâmes encore à travers deux habitations ſimplement déſertées comme celle de la veille, & dans le même état. Je ne voulus pas arrêter. Quatre heures de marche nous mirent ſur les bords de la petite rivière *Vogel* (l'Oiſeau) ; nous fîmes halte, parce que mes Bœufs avoient encore manqué d'eau, & preſque de nourriture. A midi le tems s'obſcurcit un peu, & d'aſſez gros nuages nous déroboient entièrement la vue du Soleil. Je profitai de cette heureuſe circonſtance pour avancer de plus en plus ; nous eſpérions gagner *Agter-Bruyntjes-Hoogte* ; mais parvenus au pied de ces montagnes, une mare d'eau qui ſe trouvoit là, nous engagea d'y

camper; nous n'étions rien moins qu'assurés d'en rencontrer une autre.

Pendant la nuit, nos feux furent aperçus par des Hottentots Sauvages. Comme ces gens s'approchoient de nous pour nous reconnoître, il furent éventés par nos Chiens, qui nous donnèrent l'éveil & qui courant au qui vive, aboyoient & se démenoient horriblement; pour cette fois une partie de mon monde, persuadé que nous étions investis par les Caffres (la peur, je le répète, leur faisoit voir par-tout des Caffres), proposa de laisser le camp, & de se mettre à l'abri dans les buissons, comme si nous eussions été en plus grande sûreté, séparément cachés dans de misérables taillis que réunis en corps, bien armés & déterminés. Klaas & moi, nous étions furieux. Le vénérable Swanepoël se joignit à nous pour remonter ces cœurs efféminés; & quelque dût être l'événement, il jura qu'il s'attachoit à moi, & donneroit pour ma défense jusqu'à la dernière goutte de son sang. Au milieu de ces discours & des lâches irrésolutions du reste de ma troupe, une voix se fit entendre qui supplioit en Hollandois inintelligible, de rappeler les

Chiens, ce que l'on fit à l'instant. Lorsque je me fus assuré que ces gens n'étoient que des Hottentots, je leur permis d'approcher ; ils parurent au nombre de quinze hommes, plusieurs femmes, & quelques enfans.

Ils s'étoient mis en route pour s'éloigner du feu de la guerre. Je fus prévenu par eux que, lorsque j'aurois franchi la montagne, je trouverois encore plusieurs habitations désertes ; ils m'expliquèrent comment les propriétaires de ces habitations éparses, s'étoient assemblés dans une seule pour être en force contre l'ennemi ; mais que leur parti étoit pris d'abandonner tout-à-fait le pays & leurs possessions pour se rapprocher des Colonies Hollandoises, attendu que les Caffres étoient à l'heure même en campagne, & juroient de n'en pas laisser subsister une seule.

Je passai la nuit en conférences de cette nature, & j'appris de ces gens tout ce que je voulus savoir. Je pouvois d'autant moins me déterminer à regarder les Caffres commes des bêtes féroces altérées de sang, qui n'épargnoient ni l'âge, ni le sexe, ni leurs voisins, que je connoissois assez bien les Colons pour suspecter

leur foi, & rejeter sur eux une partie des horreurs dont ils affectoient sans cesse de se plaindre. Et pourquoi mêler dans ces guerres affreuses, un peuple aussi doux que le Hottentot, & qui mène une vie à la fois si paisible & si précaire, s'il n'y avoit pas eu dans le ressentiment des Caffres, une cause cachée bien digne de toute leur vengeance? Le Caffre lui-même n'est point un peuple méchant. Il vit, comme tous les autres Sauvages de cette partie de l'Afrique, du simple produit de ses bestiaux, se nourrit de laitage, se couvre de la peau des bêtes; il est comme les autres, indolent par sa nature, plus guerrier par les circonstances; mais ce n'est point une Nation odieuse, & dont le nom soit fait pour inspirer la terreur; je voulus donc m'instruire à fond des motifs & des commencemens de ces guerres atroces qui troublent ainsi le repos des plus belles contrées de l'Afrique. Ces bonnes gens qui s'étoient livrés à moi avec tant de confiance, s'ouvrirent également sans réserve. Ils m'apprirent, en effet, que les vexations & la cruelle tyrannie des Colons, étoient l'unique cause de la guerre, & que le bon droit étoit

du côté des Caffres ; ils m'apprirent que les Boſſiſmans, eſpèce de vagabons déſerteurs, qui ne tiennent à aucune Nation, & ne vivent que de rapines, profitoient de ce moment de trouble pour piller indiſtinctement & Caffres & Hottentots & Colons; qu'il n'y avoit que ces miſérables qui euſſent pu engager les Caffres à comprendre dans la proſcription générale tous les Hottentots, qu'ils regardoient comme des eſpions attachés aux Blancs, & dont ceux-ci ne ſe ſervoient que pour leurs tendre des piéges plus adroits : ce dernier trait n'étoit pas dénué de fondement, mais ne pouvoit, dans aucun cas, s'étendre aux Hordes les plus éloignées. Ainſi l'innocent ſuivoit le ſort du coupable. Eh ! comment des Sauvages euſſent-ils été capables de faire d'eux-mêmes une diſtinction que les Peuples civiliſés ne font pas ! Ils m'apprirent enfin que les Caffres s'étoient procuré quelques armes à feu, enlevées dans ces habitations ravagées, ou dérobées à ces Hottentots-Colons ſurpris à la découverte.

Je fus inſtruit enfin, dans le plus grand détail, de tout ce qui s'étoit paſſé, des attaques, des combats qui s'étoient donnés, & dans

leſquels,

lesquels, tout en faisant de grands ravages, les Caffres cependant avoient toujours eu le dessous; ce qui ne me parut pas étonnant: la Sagaye, leur arme la plus meurtrière, & qu'ils manient avec la plus grande adresse, ne sauroit soutenir la comparaison avec nos armes à feu, employées par des Chasseurs qui ne manquent jamais leur coup. Tout ce que j'apprenois m'intéressoit fort; la plus légère circonstance ne pouvoit m'être indifférente; je me trouvois engagé, pour mon propre compte, dans les événemens & les hasards de cette guerre, puisque j'étois actuellement, pour ainsi dire, sur le champ de bataille; & que je touchois au moment où, navré jusqu'au fond de l'ame du spectacle affligeant que j'avois incessament sous les yeux, pénétré du plus ardent desir de rendre service à des infortunés que je ne connoissois point, que je n'avois jamais vus, que je ne reverrois jamais, mais dont le triste sort excitoit ma compassion, j'allois, si tout ce monde eût voulu me suivre, traverser cinquante lieues de la Caffrerie, au risque de tout ce qui auroit pu m'en arriver, & rétablir à jamais, le calme dans ces con-

trées malheureuses. Je ne fus secondé par personne ; le Ciel même eût été impuissant contre la terreur de ceux qui marchoient à ma suite ; mais je couvrirai d'opprobre, avec bien plus de justice, les lâches Colons que j'allai chercher deux jours après, pour l'indigne manière dont le Chef osa colorer son refus de m'aider dans une expédition, qui certes auroit réussi & faisoit le plus grand honneur à l'humanité.

Un nouveau malheur arrivé depuis peu dans ces lieux funestes, m'enhardissoit encore, & venoit échauffer mon imagination. On me dit qu'il n'y avoit pas six semaines qu'un Navire Anglois avoit fait naufrage à la côte ; que, parvenue à terre, une partie de l'équipage étoit tombée entre les mains des Caffres, qui l'avoient exterminée, à l'exception de quelques femmes qu'ils s'étoient cruellement réservées ; que tous ceux qui avoient échappé vivoient errans sur le rivage, dans les forêts, où ils achevoient de périr misérablement. On comptoit, parmi ces infortunés, plusieurs Officiers François, prisoniers de guerre, qu'on renvoyoit en Europe.

Combien je me sentis tourmenté par ces

détails affligeans ! D'après tous les renſeignemens que purent me donner ces nouveaux venus, je jugeai, en m'orientant, que de l'endroit où j'étois, je ne devois pas avoir plus de cinquante lieues juſqu'au vaiſſeau. Je roulois mille projets dans ma tête ; j'inventois mille moyens de ſecourir des infortunés, dont la ſituation étoit ſi déplorable. Tout mon monde ſe révolta contre ma propoſition. Ni prières, ni menaces ne firent effet ſur leurs eſprits. Le récit de cette aventure leur avoit fait des impreſſions bien différentes ! une rumeur ſoudaine ſe répandit dans tout mon camp. Si, ſecondé par deux ou trois de mes braves, je n'en avois impoſé, par mes geſtes & ma contenance déterminée, à ces miſérables, j'euſſe infailliblement péri la victime de leur ſédition. Je fis trembler l'un deux, en lui appuyant le piſtolet ſur le front. Mais je ne pus rien gagner. La Horde qui marchoit à ma ſuite me dit, ſans préambule, qu'elle étoit LIBRE, & ne voyoit point en moi ſon chef; qu'à l'inſtant elle alloit rétrograder, avec les quinze Hottentots récemment arrivés; & juſqu'à mes propres gens, qui me ſignifièrent

d'un ton hardi, qu'ils n'étoient point d'humeur à se faire écharper par des milliers de Caffres, tous ensemble avec des cris me déclarèrent affirmativement qu'ils ne me suivroient pas, & qu'ils alloient plutôt sur le champ se remettre en route pour les Colonies. Je tenois toujours ferme, & leur fi tête jusqu'à la fin. Mes représentations, les instances de mon Klaas n'en ébranlèrent que deux, qui consentirent à se hasarder avec moi. Le vieux Swanepoël en étoit un, mais que pouvions nous faire à nous quatre. Vainement je remontrai à ces Sauvages, de quelle ingratitude ils payoient la complaisance que j'avois eue de les laisser venir avec moi qu'ils oublioient bien vîte les soins, les vivres & la protection que je leur avois accordés; vainement je leur dis que je les tenois tous pour des traîtres, des lâches, & mes ennemis plus odieux que les Caffres, je ne fis que redoubler leur crainte, & leur inspirer de la haine contre moi-même; l'épouvante s'étoit assise au milieu d'eux; je la lisois sur tous les fronts. Je pris le parti de me taire; la nuit s'avançoit; après avoir re-

commandé la plus févère garde, j'allai m'enfermer dans ma tente. On m'avertit, au point du jour, que ces Etrangers délogeoient, entrainant leurs femmes, leurs enfans, leurs beftiaux, tous leurs effets après eux; je défendis qu'on leur dit un feul mòt d'adieu; &, moi-même fans perdre de tems, je donnai l'ordre pour le départ, & me mis en route de mon côté. En quatre heures nous traverfâmes la montagne d'Agter-Bruyntjes-Hoogte, puis rafraîchis par un orage, qui fembloit arriver à fouhait, après quatre autres heures nous campâmes pour paffer la nuit. Nous vîmes toujours chemin faifant quelques habitations défertes, dont les propriétaires, fans doute, étoient du nombre des confédérés. Le fol, dans cet endroit, me parut généralement bon; les montagnes étoient couvertes de beaux & grands arbres, les plaines parfemées de Mimofa-Nilotica, regorgeoient de Gazelles & de Gnous; ces derniers animaux, quoique très bons à manger, font cependant inférieurs aux autres Gazelles.

Par tous les renfeignemens que j'avois pris des quinze Hottentots qui avoient foulevé la Horde & me l'avoient enlevée; j'efti-

timois que je ne devois pas être loin de l'endroit où tous les Colons s'étoient rassemblés Je me flattois sans cesse, de trouver parmi eux quelques gens de bonne volonté, qui goûtant mes projets de pacification auprès des Caffres, & l'espoir de secourir de malheureux naufragés, s'y livreroient de bonne grace, & s'empresseroient de me seconder L'image de ces infortunés me suivoit partout; quel devoit être l'affreuse situation des femmes, condamnées à traîner ainsi leurs jours dans les horreurs & tous les déchiremens du désespoir. Cette idée ne désemparoit pas mon imagination, & m'attachoit de plus en plus à mon projet; le desir de leur rendre la liberté, & de les ramener avec moi m'étourdissant de plus en plus sur les obstacles, ne me laissoit voir que la possibilité du succès : combien j'étois impatient d'arriver chez cette Horde de Colons!

Dès le lendemain, après trois heures d'une marche entreprise au point du jour, je découvris enfin l'habitation tant desirée! Du plus loin que ces gens m'aperçurent je les vis tous s'assembler & se groupper devant la maison;

leurs mouvemens, leurs déplacemens, l'attention avec laquelle ils tournoient tous ensemble leurs regards vers moi, me faisoient assez comprendre qu'ils ne me voyoient pas sans alarme, & que mon convoi sur-tout les inquiétoit fortement. Je piquai des deux; & les abordant avec politesse, je me fis connoître & déclinai mon nom. J'affectai de ne marcher qu'avec l'autorité de la puissance Hollandoise, à qui j'avois des comptes à rendre de mes découvertes. Cette fin de mon discours très-concis parut leur en imposer; ils m'accueillirent alors avec les démonstrations de la plus grande joie, & me témoignèrent combien ils étoient enchantés de me voir. Ils m'avouèrent que ma barbe les avoit intrigués (elle avoit alors onze mois de crue); qu'ils n'avoient su, non plus, que penser de mes armes, de mes chariots, de mon grand cortége; qu'ils avoient souvent ouï parler de moi; qu'on leur avoit conté cent catastrophes où j'avois failli perdre la vie; mais qu'on les avoit assurés en dernier lieu qu'un vaisseau que j'avois trouvé à l'Ancre dans la baie Blettemberg m'avoit conduit à l'île Bourbon; qu'ainsi ils n'avoient eu garde,

en me voyant arriver, de croire que ce fût moi. Après avoir essuyé cent questions auxquelles on ne me donnoit pas le temps de répondre, je leur déclarai les motifs qui m'avoient conduit vers eux, & la résolution que j'avois prise de pénétrer dans le fond de la Caffrerie. Je ne leur cachai pas combien j'étois surpris de ce que jusqu'à ce moment, ils n'avoient point encore tenté de sauver les malheureux Européens, dont ils n'ignoroient pas le sort; que j'espérois trouver parmi eux des hommes de bonne volonté, qui se détacheroient pour venir avec moi vers la côte sur laquelle avoit péri leur vaisseau; qu'il ne falloit pas douter que le Gouvernement Hollandois ne récompensât glorieusement les Auteurs d'une si belle entreprise; &, pour les déterminer d'autant plus, je ne manquai pas d'ajouter que, parmi les effets du vaisseau qui étoient encore en partie sur la côte, chacun d'eux trouveroit l'avantage de se procurer à peu de frais mille aisances pour le reste de ses jours. Cette raison parut les ébranler un moment; mais j'en augurai mal, quoiqu'ils s'empressassent de me répondre que, si les choses

étoient telles que je les leur dépeignois, il n'y avoit rien de si juste que d'aller au secours de ces malheureux, qui, dans le fond, étoient, disoient-ils, leurs frères, leurs semblables.

Le plus rusé comme le plus lâche de la troupe, ne prenant de mon discours que ce qui intéressoit sa cupidité, ajouta, pour les autres, qu'il étoit trop probable que les Caffres avoient déjà dépouillé le Vaisseau & en avoient enlevé ce qu'il y avoit de meilleur; qu'on n'y trouveroit peut-être rien, ou si peu de chose qu'on n'en rapporteroit pas de quoi compenser les frais & les risques d'un pareil voyage; & qu'ils laisseroient, pendant leur absence, leurs femmes & leurs enfans exposés à être massacrés par les Caffres.

Je sentois intérieurement qu'il n'y avoit rien qui pût les tenter dans cette expédition: ils ne pouvoient enlever beaucoup de bestiaux aux ennemis; car, après s'en être partagé plus de vingt-mille depuis le commencement des hostilités, il ne devoit pas en rester beaucoup à ces Sauvages, qui, pour conserver ceux qu'ils avoient réchappés du pillage, les avoient retirés fort avant dans l'intérieur de leurs terres.

Je fis tous mes efforts pour combattre les raiſonnemens de cet homme, & lui dis aſſez de fois qu'il oublioit ſur toutes choſes les malheureux pour qui j'étois venu ſolliciter des ſecours. Mais il avoit entraîné ſes camarades ; & dès lors aucun d'eux ne montra le moindre penchant à me ſeconder. Nayant plus à compter ſur des profits, il ne falloit plus compter ſur leur aſſiſtance.

J'aurois vainement tenté plus long-temps de les ébranler ; je me répandis en imprécations. Je les menaçai de toute l'animadverſion du Gouvernement ; je leur ſouhaitai des nuées de Caffres autour de leur habitation ; &, dans la crainte que leur exemple n'influât juſques ſur les miens, parmi leſquels j'en trouvois quelques-uns qu'un peu d'obéiſſance & d'amitié attachoit encore à ma perſonne, je m'éloignai ſur le champ, & me remis en route.

J'avois remarqué qu'ils étoient renforcés par une troupe aſſez nombreuſe de Métis Hottentots ; cette première eſpèce eſt courageuſe, entreprenante, tient plus du Blanc que du Hottentot, qu'il regarde au-deſſous de lui ; ils avoient toujours été les premiers à marcher

contre les Caffres, & s'étoient signalés dans toutes les rencontres. Cela me fit naître l'idée de laisser en arrière trois de mes gens, avec ordre de se faufiler parmi eux, & de faire en sorte d'en engager quelques-uns à me suivre, sur-tout ceux qui connoissoient le Pays & la langue des Caffres; je les instruisis comme il faut, avant de les laisser partir; &, voulant me rendre au-de là de la rivière *Klein-Vis*, je la leur assignai pour rendez-vous. J'y arrivai, en trois heures de temps, par de très-mauvais chemins, & je fis halte après l'avoir traversée. Il fallut y coucher pour attendre le retour de mes gens, & des nouvelles du succès de leur négociation; j'avois vu quelques empreintes de Lions; je me précautionai contre les surprises de ces animaux, autant que contre celles des Caffres. Je n'aurois pas eu beaucoup d'inquiétude sur le compte de ces derniers, s'il m'eût été possible de trouver un moyen de leur faire savoir que je n'étois ni de la nation, ni de l'avis, ni du nombre de leurs persécuteurs; mais ils pouvoient tomber à l'improviste sur mon camp, & y causer bien du dommage, avant que nous nous fussions expliqués. Cette considération

m'engagea à choisir, pour cette fois, contre ma coutume ordinaire, une élévation dont la vûe s'étendît un peu loin. J'y fis dresser ma tente, ranger mes chariots & toutes mes bêtes; puis, à quelques pas de là, je fis construire quelques fausses huttes; ensuite nous allâmes placer ma tente canonière à une portée de fusil de ce camp; je la fis masquer avec des branches d'arbre, pour qu'elle ne fût point aperçue; c'étoit là que je comptois passer la nuit avec tous mes gens; par cette manœuvre je donnois le change à l'ennemi: s'il se fut en effet présenté, croyant me surprendre dans mon camp, il s'y seroit à coup sûr jeté à corps perdu; c'est alors que j'aurois eu le temps d'arriver sur lui, & de le surprendre à mon tour.

La nuit ne fut pas tranquille. Nos chiens nous donnèrent beaucoup d'inquiétude, & nous ne dormîmes point.

A la pointe du jour, je vis arriver de loin mes trois Hottentots; ils amenoient avec eux trois Etrangers; l'un nommé *Hans*, fils d'un Blanc & d'une Hottentote, avoit presque toujours vécu parmi les Caffres; il en parloit facilement la langue; quelques verres d'eau de vie d'Or-

léans que j'avois en réserve, m'eurent bientôt gagné toute sa confiance, & je lui fis conter tout ce qu'il savoit sur les affaires présentes. Ce qu'il m'apprit me confirma dans l'opinion que les Caffres, en général, sont pacifiques & tranquilles; mais il m'assura que continuellement harcelés, volés & massacrés par les Blancs, ils s'étoient vus forcés de prendre les armes pour leur défense; il me dit que les Colons publioient par-tout que cette Nation étoit barbare & sanguinaire, afin de justifier les vols & les atrocités qu'ils commettoient journellement contre elle, & qu'ils tâchoient de faire passer pour représailles; que, sous prétexte qu'il leur avoit été enlevé quelques bestiaux, ils avoient sans distinction d'âge & de sexe exterminé des Hordes entières de Caffres, dérobé tous leurs Bœufs, ravagé leurs campagnes; que cette méthode de se procurer des bestiaux leur paroissant plus abrégée que celle d'en élever eux-mêmes, ils en usoient avec tant d'indiscrétion que, depuis un an, ils en avoient partagé plus de vingt mille, & qu'ils avoient impitoyablement massacré tout ce qui s'étoit présenté pour les défendre. Hans m'assura avoir

été témoin d'une anecdote que je place ici comme il me la raconta.

Une troupe de Colons venoit de détruire une bourgade de Caffres ; un jeune enfant d'environ douze ans s'étoit sauvé, & se tenoit caché dans un trou ; il y fut malheureusement découvert par un homme du détachement des Colons qui, le voulant garder comme Esclave, l'emmena au camp avec lui ; le Commandant qui le trouvoit à son gré, déclara qu'il prétendoit s'en emparer. Celui qui l'avoit pris refusoit obstinément de le rendre ; on s'échauffa des deux côtés ; le Commandant alors, outré de colère, & comme un forcené, courant à l'innocente victime, crie à l'adversaire : « Si je » ne puis l'avoir, il ne sera pas non plus pour » toi ». Au même instant, il lâche un coup de fusil dans la poitrine du jeune enfant qui tombe mort.

J'appris encore que plusieurs fois pour s'amuser, ces scélérats avoient placé leurs prisonniers à une certaine distance, & disputoient d'adresse entr'eux à qui tireroit le mieux au blanc. Je ne tarirois pas si je voulois rapporter en détail les atrocités révoltantes qu'on se

permet chaque jour contre ces malheureux Sauvages sans protections & sans appui. Des considérations particulières & de puissans motifs me ferment la bouche ; & , d'ailleurs, qu'est-ce que la réclamation d'un Particulier sensible contre le despotisme & la force ? Il faut gémir & savoir se taire. J'en dis assez pour faire connoître ce que sont les Colons dans cette partie de l'Afrique, que l'inertie du Gouvernement abandonne à leur propres excès, & craindroit même de punir. C'est là que se commettent toutes les horreurs inventées par l'enfer ; c'est dans un Etat républicain qui se distingue plus qu'aucun autre par la simplicité de ses mœurs & son esprit philantropique, c'est là que l'iniquité la plus coupable demeure impunie, parce qu'on ne daigne pas étendre ses regards au-delà des objets dont on est environné. Si quelquefois le Gouverneur reçoit quelques nouvelles de ces déportemens affreux, la distance, le temps qu'il faut pour qu'elles arrivent jusqu'à lui d'autres raisons peut-être qu'il est prudent de ne point approfondir, les amènent à la Ville tellement déguisées ou dénaturées qu'elles sont à peine le sujet des conversations du jour.

Un Colon arrive de deux cents lieues loin; il se plaint au Gouverneur que les Caffres lui ont enlevé tous ses bestiaux; il demande un *Commando*, c'est-à-dire la permission d'aller avec le secours de ses voisins reprendre le vol qu'on lui a fait. Le Gouverneur ne présume pas la ruse, ou feint de n'y rien comprendre; il adhère à tous les faits exposés dans la requête qu'on lui met sous les yeux; il ne voit rien que d'équitable dans la demande de l'imposteur; les informations préalables exigeroient de trop longs délais; elles seroient pénibles, embarrassantes. Une permission est si facile à donner! elle coûte si peu! c'est un mot! On écrit ce mot fatal; & l'on ne se doute pas qu'il est l'arrêt de mort d'un millier de Sauvages qui n'ont ni la même défense ni les mêmes ressources. Le monstre qui trompe ainsi la religion du Gouverneur s'en retourne satisfait au milieu des complices de sa cupidité, & donne à son Commando toute l'extension qui convient à ses intérêts. C'est un nouveau massacre qui n'est que le signal de plusieurs autres boucheries; car, si les Caffres ont eu l'audace de récupérer par force ou par adresse les bestiaux qu'on leur avoit enlevés,

en

en vertu de cet ordre qui vient d'être surpris au Gouvernement, & qui n'aura de fin que lorsqu'il n'y aura plus de victimes, à quel affreux carnage les Colons ne se livrent-ils pas !

C'est ainsi qu'a continué cette guerre, ou plutôt ce brigandage, pendant tout le temps de mon séjour en Afrique. Ce ne sont point des spéculations de commerce, ni l'amour d'aucun service qui m'ont conduit au Cap ; l'impulsion seule de mon caractère, & le désir de connoître des choses nouvelles ont dirigé mes pas dans cette partie du monde. J'y suis arrivé libre & dans toute l'indépendance du génie. Je suis plus familiarisé avec l'intérieur du Pays & les Nations Etrangères qui l'habitent qu'avec aucune des Colonies du Cap, & le Cap lui-même que je n'ai guères connu que dans mes retours. Nul intérêt personnel ne me fera soupçonner de partialité. Mais j'ai vu que, par toute sorte de raisons, l'œil prévoyant de la Politique s'est ouvert trop tard sur les établissemens qui se sont éloignés & s'éloignent encore tous les jours de la Métropole ; j'ai vu que toute l'autorité d'un Gouverneur ne s'étend pas assez loin pour arrêter jusques dans leur source les désordres

affreux qui se perpétuent & se multiplient dans l'intérieur du Pays. S'il arrivoit que, continuellement vexés, les Caffres fissent jamais cause commune avec les Nations voisines qui commencent aussi à se plaindre des Colonies, leur réunion causeroit certainement les plus grands troubles; & qui sait à quel point s'arrêteroit une semblable confédération qui auroit en même temps des droits imprescriptibles à défendre, & d'anciennes injures à venger. Le Gouvernement a plus d'un moyen de prévenir ces malheurs; mais il est temps de les mettre en œuvre; le danger croît par le retard. N'est-il pas arrivé qu'un Gouverneur, instruit un jour d'une vexation cruelle exercée contre les Sauvages, fit vainement sommer celui qui en étoit l'Auteur de venir au Cap rendre compte de sa conduite? Le coupable ne daigna pas même répondre à l'ordre qu'on lui signifia; il continua de plus en plus à tourmenter & à piller comme il l'avoit toujours fait, & sa désobéissance n'eut aucune suite & fut même bientôt oubliée.

Un jour que je m'entretenois de ces abus avec quelques Colons, plusieurs d'entr'eux me dirent qu'ils avoient plus d'une fois reçu de

pareils ordres du Gouverneur auxquels ils ne faisoient aucune attention. Je mis un peu trop de chaleur dans cette dispute, & leur répartis que j'étois étonné que, dans ces circonstances, le Gouverneur ne fît pas accompagner ses ordres par un détachement qui, en cas de refus, enlèveroit le coupable, & le conduiroit sous bonne escorte à la Ville: « Savez-» vous bien, me dit l'un d'eux, ce qui résul-» teroit d'une pareille tentative ? Nous serions » tous dans un moment assemblés, nous tuerions » la moitié de ses Soldats, nous les salerions » & les renverrions par ceux qu'on auroit épar-» gnés, avec menaces d'en faire autant de qui-» conque oseroit se présenter dans la suite ». Telle fut sa réponse, à laquelle je n'aurois trouvé pour le moment qu'une réplique inutile. Un Peuple de ce caractère ne sera jamais facile à traiter; il faudra bien de la souplesse pour le réduire. Je ne regarde pas comme impossible qu'un jour secouant tout-à-fait le joug, il ne fasse peut-être la loi au chef-lieu de la Colonie, & ce jour arrivera lorsqu'un homme de tête, s'emparant de la confiance & des esprits de la multitude, viendra leur offrir, sous des couleurs

séduisantes, l'image de l'indépendance & de la liberté. Ils ne sentent que trop déjà la facilité de l'entreprise, & les avantages du succès; il ne faudroit que leur rapeler qu'ils sont environ dix mille, tous chasseurs, déterminés & adroits; que chaque coup qu'ils tirent est la mort; que sans peine & sans aucuns risques, ils peuvent battre & détruire toutes les forces que le Gouvernement voudroit leur opposer; que l'abondance les attend au moment où ils méconnoîtront les loix gênantes & souvent tyranniques du Gouvernement, qui s'opposent à tout genre de prospérité particulière; que, placés dans un superbe climat, possesseurs des plus belles terres, & des plus beaux bois du Pays, abondamment fournis de gibier de toute espèce, ils peuvent, en ajoutant à tous ces avantages celui de la culture des terres & la multiplication des troupeaux, se procurer de la première main toutes les ressources des échanges; qu'au moyen des ports & des rades qui bordent par-tout leur territoire, il ne tient qu'à eux d'attirer l'industrie étrangère, d'augmenter leur population, leurs richesses & tous les agrémens d'un commerce extérieur & très-étendu. Le gouvernement

du Cap n'en est pas à sentir pour la première fois toute l'importance de ces réflexions, & c'est là, peut-être, une des plus justes causes de son indolence apparente sur la conduite des Colons. Il connoît le génie & le caractère de ces hommes robustes presque tous élevés au milieu des bois. On les ménageoit d'autant plus, lors de mon séjour, qu'on se reposoit sur leurs sécours puissans du sort de la Ville entière, s'il fût arrivé que les Anglois, dans la guerre de 1781, se fussent présentés, comme on s'y attendoit, pour y faire une descente. Un dernier trait fera connoître à quel point on avoit droit de compter sur eux : dans une alarme mal à propos répandue, en moins de vingt-quatre heures, on en vit arriver mille à douze cents, qui alloient être suivis de tous les autres, si l'on n'avoit donné contre-ordre.

J'aurois induit dans une grande erreur, si l'on s'imaginoit d'après ce que je viens de dire, que ces Colons sont tous autant de Césars; ils s'en faut de beaucoup, & cela ne s'accorderoit guères avec les détails dont j'ai rendu compte plus haut, en parlant de leur guerre actuelle avec les Caffres, & de leurs posses-

sions de toutes parts, abandonnées & désertes. Nés la plupart dans les rochers, une éducation grossière & sauvage en a fait des Colosses pour la force; habitués dès leur tendre jeunesse à épier & à surprendre les animaux monstrueux de l'Afrique, ils ne sont absolument bons que pour un premier coup de main, ou pour réussir dans une embuscade; ils ne tiendroient point à découvert en rase campagne, & ne reviendroient certainement pas à la charge; ils ne connoissent point le courage par le côté qui fait honneur, mais par celui que donne l'unique sentiment de sa force ou de son adresse, &, si l'on se rappelle mon aventure avec eux dans la baie de Saldanha, on peut juger qu'elle cadre à merveille avec ce que j'en dis actuellemement. Il n'en est pas ainsi de laplupart des femmes. Courageuses avec réflexion, leur sang-froid ne connoît point d'obstacles ni de périls; non moins habiles à manier un Cheval & à faire le coup de fusil que leurs maris, elles sont autant infatigables qu'eux, & ne reculeront pas à la vue du danger : ce sont de vraies Amazones.

J'ai connu une veuve qui gouvernoit elle-

même ſon habitation; lorſque les bêtes féroces venoient alarmer ſes troupeaux, elle montoit à Cheval, les pourſuivoit à outrance & ne quittoit jamais priſe qu'elle ne les eût ou tuées ou obligées d'abandonner ſon canton.

Dans un de mes Voyages, deux ans plus tard, aux pays des grands Namaquois, j'ai vu ſur une habitation très-iſolée, une fille de vingt-un ans qui accompagnoit toujours ſon père à Cheval, lorſqu'il ſe mettoit en campagne à la tête de ſes gens, pour repouſſer les Boſſiſmans qui venoient les inquiéter; elle bravoit leurs flèches empoiſonnées, les pourſuivoit avec acharnement, les gagnoit à la courſe, & les fuſilloit ſans pitié.

Les Annales du Cap font mention d'un grand nombre de femmes qui ſe ſont diſtinguées par des actions d'intrépidité, faites pour honorer le plus déterminé des hommes.

On s'y entretenoit encore lors de mon arrivée, de la tragique aventure d'une veuve qui vivoit ſur une habitation très-reculée, avec ſes deux fils, dont l'aîné avoit dix-neuf ans. Dans une nuit obſcure, elle & toute ſa maiſon fut réveillée par les piétinemens & les

beuglemens sourds de ses bêtes à cornes, qui étoient enfermées non loin de là dans un parc. On vole aux armes, on court au bruit: c'étoit un Lion; il avoit franchi l'entourage, & faisoit parmi les Bœufs, un affreux dégât; il ne falloit pour arrêter sa fureur, qu'entrer dans le parc, investir le féroce animal, & le tuer. Aucun des esclaves & des Hottentots de cette femme n'avoit assez de courage; ses deux fils même n'osèrent s'y présenter. Cette veuve intrépide, entre seule, armée de son fusil, & pénétrant au milieu du désordre, jusques sur le Lion que l'obscurité de la nuit lui laissoit à peine entrevoir; elle lui lâche son coup; malheureusement l'animal n'étant que blessé, s'élance sur elle avec fureur & la terrasse. Aux cris de cette pauvre mère, ses deux enfans accourent; ils trouvent le terrible Lion attaché sur sa proie; furieux, désespérés, ils fondent sur lui, & l'égorgent trop tard sur le corps ensanglanté de leur mère. Outre les blessures profondes qu'elle avoit reçues à la gorge & en différentes parties du corps, le Lion lui avoit coupé une main au-dessus du poignet, & l'avoit dévorée;

Tous les secours furent inutiles, & cette nuit même, elle expira au milieu des douleurs, & des vains regrets de ses enfans, & de ses esclaves assemblés.

On a vu que Hans m'avoit donné sur la Caffrerie tous les éclaircissemens que je lui avoit demandés; il m'avoit appris que le terrein sur lequel je me trouvois actuellement, étoit de la domination d'un puissant Seigneur qui faisoit sa résidence à trente lieues de nous, plus du côté du Nord, & qu'il se nommoit le Roi FAROO; il me conseilloit de pénétrer jusqu'à lui, m'assurant que je n'avois rien à craindre, aucun risque à courir; il me disoit au contraire que ces pauvres peuples me verroient avec plaisir, dans l'espérance que de retour au Cap, le récit de ce que j'aurois vu touchant leurs mœurs, leur caractère & leur façon de vivre effaceroient les mauvaises impressions que donnoient d'eux par-tout les Colons qui ne pouvoient les souffrir; qu'on leur laisseroit peut-être à la fin leur tranquillité, le seul bien qu'ils demandassent aux Blancs.

Au premier coup-d'œil, ce raisonnement

étoit spécieux, séduisant; je sentois vivement tous les avantages que je pouvois tirer de l'exécution d'un semblable projet. J'étois entraîné..... Mais d'un autre côté si par trop d'imprudence ou de confiance, j'allois perdre en un moment tout le fruit de mon Voyage; s'il arrivoit que je fusse massacré, cette démarche pouvoit passer pour le comble de la déraison & de l'extravagance; je connoissois l'humeur vive & remuante des bâtards des Blancs & des Hottentots; je voyois pour la première fois celui-ci, de quoi pouvoit-il être capable? Je l'ignorois; l'appât d'un verre d'eau de vie venoit d'en faire un traître, il étoit ami des Caffres, il avoit passé une partie de ses jours avec eux, il sortoit alors d'une retraite suspecte à mes regards & n'étoit là peut-être que pour observer les mouvemens des Colons, & les trahir eux-mêmes. N'étoit-il pas possible qu'il eût aussi l'intention de me sacrifier, afin de partager mes dépouilles avec les Caffres, & de se faire auprès d'eux un mérite de m'avoir fait tomber dans le piége?

Après avoir pesé long-temps sur ces réflexions, agité par mille idées contraires, &

hors d'état de prendre un parti pour moi-même, je m'arrêtai tout d'un coup à un plan plus facile & plus sage. Je me ménageois par ce moyen un peu de temps, pour me livrer à de nouvelles réflexions, & m'éclaircir davantage sans compromettre & ma fortune & ma personne; j'imaginai de faire une députation au Roi Faroo, & sur la première ouverture que j'en fis à Hans, il accepta la commission sans balancer; quoique cette conduite me parût d'un assez bon augure, j'étois bien résolu cependant de prendre mes sûretés; ce jeune Métis me promit d'engager deux ou trois de ses amis, à faire le voyage avec lui; je lui donnai deux de mes plus fidèles Hottentots, Adams & Slanger; ils devoient rendre compte à ce Roi de tout ce que j'avois fait depuis onze mois, que j'avois quitté le Cap; afin qu'il fût en état de juger que la curiosité seule, me conduisoit dans ses Etats, je chargeai mes Messagers de lui dire que, né dans un autre monde, Etranger sur-tout dans les lieux où je me trouvois actuellement, je n'étois, en aucune façon, ni l'ami ni le complice des Colons qui lui faisoient la guerre;

que je ne vivois pas même avec eux; que je désapprouvois hautement leur conduite, qu'en un mot, il pouvoit être assuré qu'aussi long-temps que je resterois dans son Pays, il n'auroit nul sujet de s'inquiéter de mes mouvemens & de mes démarches, puisqu'ils ne tendoient qu'à un but unique & bien innocent; celui de me procurer les objets relatifs à mes goûts, ainsi qu'à mes études, & que loin d'apporter le ravage & la crainte dans ses possessions, j'y saisirois au contraire toutes les occasions d'être utile à ses sujets, à lui-même, comme je l'avois été à plusieurs Hordes de Hottentots, qui ne suspectoient ni ma foi, ni mes services; j'ajoutai que le Gouvernement du Cap, à qui je rendrois un compte fidèle de tout ce qui s'étoit passé sous mes yeux, s'empresseroit de rétablir le calme dans son Pays & la bonne harmonie entre lui & les Colons.

Après avoir ainsi endoctriné mes députés, sur-tout ceux de mon camp, à qui je recommandois le plus grand secret sur quelques autres particularités, dont je les fis seuls dépositaires, telles, par exemple, que la con-

dition expresse, d'amener avec eux quelques Caffres, afin de juger du degré de confiance qu'ils auroient en moi, & de voir jusqu'à quel point je pourrois leur accorder la mienne, je leur remis quelques présens pour le Prince, & les congédiai; ils me promirent de se rendre bientôt à Koks-Kraal, où je devois les attendre; chacun d'eux fit ses provisions: ils partirent.

Je me mis moi même en route dans la matinée; après trois heures de marche, nous trouvâmes les bords du Groot-Vis Rivier; la chaleur étoit excessive; la terre, de tous côtés couverte de gros cailloux roulés, rendoit le chemin fort pénible pour les Bœufs; nous cotoyions toujours les bords de la rivière; à trois cents pas de son cours, la fatigue nous força de nous arrêter; il n'étoit encore que quatre heures du soir. Tandis qu'on faisoit les préparatifs ordinaires pour se procurer une nuit tranquille, je regagnai, en me promenant, le rivage. Non loin de là, j'aperçus les restes d'un Kraal de Caffres, & je fus curieux de l'aller visiter; j'y vis quelques cabanes assez bien conservées, les autres étoient entièrement

détruites; mais un ſpectacle plus triſte, frappoit mes regards; je reconnus des oſſemens humains; leur vétuſté me fit croire qu'ils provenoient des malheureux dont les Colons avoient fait leurs premières victimes, & que cette expédition datoit des commencemens de cette injuſte guerre.

La nuit du 10 s'écoula tranquillement; à la vérité quelques Hiènnes rôdèrent autour de nous; mais habitués à leurs manéges, nous nous en inquiétâmes fort peu. Le matin, mes Hottentots qui revenoient de faire la proviſion d'eau, m'avertirent qu'ils avoient vu des empreintes toutes fraîches de Coudoux & d'Hippopotames; nos proviſions touchoient à leur fin; le temps étoit favorable. Je réſolus de donner cette journée à la chaſſe.

Mes gens ſe répandirent ſur les bords de la rivière, pour tâcher de découvrir le lieu précis où ſe tenoient les Hippopotames; moi, je pris d'un autre côté, dans l'eſpérance de trouver des Coudoux ou d'autre gibier; je ne vis que des Gazelles de parade, & des troupes d'Autruches; j'étois à pied; il n'y avoit nul moyen de les approcher; je commençois

à craindre que toutes la journée ne se passât en contemplations & en courses; j'avois arpenté & battu bien du pays, lorsque tout-à-coup dans une plaine dont l'herbe étoit haute & qui portoit quelques arbrisseaux, j'aperçus un grouppe de sept Coudoux; ils ne me virent point heureusement; j'approchai avec précaution suivi d'un homme que j'avois mené avec moi; lorsque nous fûmes à deux cents pas, je lui dis de tirer le premier; plus sûr d'atteindre ces animaux à la course, je voulois réserver mon coup pour ce moment plus douteux; il tira & les mit tous en fuite, comme je m'y étois attendu; par un bonheur étrange, ils vinrent passer à trente pas de moi; je jetai bas le seul mâle qui fût dans la troupe; mon Hottentot eut beau me soutenir que c'étoit le même qu'il avoit visé, nous ne lui trouvâmes qu'une seule blessure, & qu'une seule balle. Nous le couvrîmes de quelques branchages. Après avoir attaché mon mouchoir au bout d'une perche, & fiché en terre cet épouvantail pour écarter les bêtes féroces, nous nous mîmes à la poursuite des autres Coudoux, parce que le mâle étant tué, j'étois

certain que les femelles n'iroient pas loin; nous apercûmes des traces de sang qui dénotoient que l'une d'elles avoit été touchée; à quatre cents pas en effet, nous la trouvâmes qui rendoit les derniers soupirs; mon Hottentot à qui j'avois reproché sa mal-adresse, paroissoit flatté de la rencontre; mais il avoit tiré le mâle, & c'est par hasard qu'il avoit touché cette femelle. Nous la dépouillâmes. elle fut vidée; par ce moyen nous pouvions à nous deux, n'étant pas fort éloignés du mâle, la transporter jusques-là. Nous étions vraiment harassés de fatigue, & l'appétit commençoit à se faire sentir. Nous allumâmes quelques branchages, & fîmes cuire le foie sur des charbons. Je ne sais si ce fut l'effet de la faim ou de la délicatesse du mets; je me rappelle que sans autre assaisonnement, sans pain (il y avoit long-temps que je n'en mangeois plus), je ne pouvois m'en rassasier, & que c'est là un des plus délicieux repas que j'aie fait de ma vie; nous attachâmes ensuite les quatre pieds de l'animal, & avec une perche nous le portâmes sur les épaules, à côté du premier que nous avions tué. Mon

Hottentot

Hottentot se détacha, pour me ramener deux chevaux & quelques-uns de ses camarades; notre chasse fut enlevée & conduite au Camp. Dans un instant on remplit les marmites; on fit cuire des grillades sur des charbons ardens; en moins de deux heures les trois quarts de notre viande disparut.

Le Hottentot est gourmand, tant qu'il a des provisions en abondance; mais aussi dans la disette il se contente de peu; je le compare sous ce rapport à l'Hienne, ou même à tous les animaux carnassiers, qui dévorent toute leur proie dans un instant, sans songer à l'avenir, & qui restent en effet plusieurs jours sans trouver de nourriture, & se contentent de terre glaise, pour appaiser leur faim. Le Hottentot est capable de manger, dans un seul jour, dix à douze livres de viande; & dans une autre circonstance défavorable, quelques sauterelles, un rayon de miel, souvent aussi un morceau de cuir de ses sandales, suffisent à ses besoins pressans; je n'ai jamais pu parvenir à faire comprendre aux miens, qu'il étoit sage de réserver quelques alimens pour le lendemain; non-seulement ils

mangent tout ce qu'ils peuvent, mais ils distribuent le superflu aux survenans; la suite de cette prodigalité ne les inquiète en aucune façon. « ON CHASSERA, disent-ils..... OU » L'ON DORMIRA ». Dormir est pour eux une ressource, qui les sert au besoin; je n'ai jamais passé dans des contrées âpres & stériles où le gibier est rare, que je n'aye trouvé des Hordes entières de Sauvages endormis dans leurs Kraals; indice trop certain de leur position misérable; mais ce qui surprendra beaucoup, & que je n'avance que sur des observation vingt fois répétées, c'est qu'ils commandent au sommeil, & trompent à leur gré le plus puissant besoin de la nature. Il est pourtant des momens de veille au-dessus de leurs forces & de l'habitude. Ils emploient alors un autre expédient non moins étrange, & qui, pour n'inspirer nulle croyance, ne cessera pas d'être un fait incontestable & sans réplique; je les ai vus se serrer l'estomach avec une courroie; ils diminuent ainsi leur faim, la supportent plus long-temps, & l'assouvissent avec bien peu de choses. Ce plaisant moyen des ligatures est encore chez eux un remède géné-

tal qu'ils appliquent à tous les maux. Ils bandent avec force leur tête ou toute autre partie souffrante, & pensent qu'en gênant le mal, ils l'obligent à fuir. J'ai été plus d'une fois présent à de pareilles opérations; après qu'elles étoient achevées au désir du malade, je le voyois se calmer, répondre plus facilement à mes questions affectueuses & m'assurer qu'il éprouvoit du soulagement; quelque bizarre que paroisse cette coutume, elle ne seroit pas aussi généralement adoptée par ces peuples, si elle ne répondoit point à la haute idée qu'ils en ont.

Ceux de mes Hottentots que j'avois envoyés à la découverte de l'Hippopotame, furent bientôt de retour & m'apprirent qu'en côtoyant la rivière, ils en avoient reconnu un dans un endroit tellement couvert de roseaux, qu'ils ne leur avoit pas été possible d'arriver jusqu'à l'eau pour l'examiner de plus près; mais que chaque fois qu'il s'étoit élevé pour respirer, ils l'avoient distinctement entendu; qu'en vain ils avoient tiré plusieurs coups de fusil pour l'effaroucher & l'obliger à changer de place; qu'il étoit probable que le lendemain

il choisiroit un autre endroit plus favorable à nos desseins ; ils avoient aussi rencontré une vingtaine de Buffles, & n'en avoient pas tué un seul.

Le jour suivant, 11 du mois, nous fûmes visités, pendant la nuit, par des Lions, des Hiennes & des Jakals ; ils nous tinrent sur le qui vive, jusqu'à deux heures du matin. La fumée de toutes nos grillades & de nos viandes fraîches les avoient sans doute attirés ; nous eûmes beaucoup de peine à contenir nos Chevaux, entr'autres celui que j'avois acheté de M. Mulder, au canton d'Auteniquois. Aux cris des bêtes féroces, la frayeur s'étoit emparée de ce jeune animal, à tel point que nous fûmes obligés de lui mettre des entraves aux quatre jambes & double longe à la tête, pour l'empêcher de se détruire lui-même ; le jour ramena la tranquillité. Nous continuâmes la dissection de nos Coudoux ; après quoi l'on plia bagage.

J'avois envoyé la veille, un Hottentot reconnoître Koks-Kraal ; c'étoit le rendez-vous où j'étois convenu d'attendre mes députés ; il n'y avoit que trois jours qu'ils étoient

partis; je ne devois pas espérer de les revoir de si tôt; cette nouvelle retraite pouvoit donc m'offrir un nouveau plan de vie, & c'est là que j'allois fonder pour quelque temps mon petit Empire, si des nouvelles fâcheuses ou quelque malheur ne forçoient pas mes députés à se replier sur moi; cependant, je n'avois pas de temps à perdre, & les précautions, toujours plus indispensables dont toutes les circonstances me faisoiént une loi très-sévère, m'engageoient assez à me hâter. Sur le rapport de mon Commissionnaire, je jugeai que nous camperions commodément dans Koks-Kraal, & le premier aspect de ce beau lieu ne trompa point mon attente. Je m'y rendis en trois heures. Nous trouvâmes une enceinte d'environ cinquante pieds en quarré formée par une haie sèche de branches d'arbres & d'épines; elle étoit un peu dégradée dans quelques endroits; mais sa restauration fut à peine l'ouvrage d'un jour. C'étoit, pour abriter nos bestiaux, une découverte d'autant plus heureuse que cette enceinte dominoit presque tous les environs; d'un côté l'on découvroit la rivière dont nous

n'étions éloignés que de trois ou quatre cents pas. Les bêtes féroces n'étoient pas l'objet de mes plus grandes inquiétudes; je songeois davantage à me garantir des Caffres, répandus dans le Pays. Ne sachant point les démarches pacifiques que je tentois auprès d'un de leurs Rois, & les Caffres n'ayant aucune connoissance de ma façon de penser sur leur compte, ils pouvoient venir à toute heure m'insulter & m'attaquer dans mon camp, &, ce que je redoutois le plus, c'étoit celui même entre les mains de qui j'avois remis les conditions de mon ambassade. Instruit par ses propres yeux du nombre des gens qui restoient avec moi, de mes forces comme de ma foiblesse, instruit, par mes propres aveux, de mes résolutions & de la place assignée pour nous rejoindre, il étoit en son pouvoir ou de corrompre ceux de mes gens qui l'accompagnoient ou de les trahir & de les assassiner en chemin; qui l'empêchoit alors de cacher sa marche & de venir, à la tête d'un parti nombreux, fondre inopinément sur moi, &, par un de ces coups de main trop usités dans la guerre, m'effacer tout-à-coup de la liste des

vivans? Je ne cacherai point à mes Lecteurs, qu'avec le projet bien formé de vendre chèrement ma vie, mes terreurs augmentoient en proportions des soins que je prenois chaque jour pour ma défense; mais à mesure que le moment du départ de ces Envoyés s'éloignoit, ma tête se tranquillisoit un peu; une longue absence diminuoit le péril, & je finis par me familiariser avec ces tristes idées.

J'avois ordonné de dresser ma grande tente, en dehors, à l'une des extrémités du parc; je la fis entourer de cabanes postiches, pour donner le change à l'ennemi, comme on l'avoit essayé au Klyn-Vis-Rivier. A l'extrémité de ce parc, opposée à ma tente & dans un de ses angles, nous pratiquâmes une séparation pour mes Chevaux, une autre pour mes Moutons & Chèvres; près de là je plaçai ma petite tente, & je me proposois d'y coucher; nous exhaussâmes tellement tout l'entourage du parc avec des arbres épineux, qu'il étoit impossible qu'aucun animal féroce pût le franchir; par ce moyen mes troupeaux se trouvoient en sûreté dans ce quarré d'environ quarante pas suffisamment libre & com-

mode. Cette eſpèce de fort pouvoit même au beſoin, me ſervir de retraite pour moi & les miens, & de là nous euſſions bravé deux mille Caffres.

Ces arrangemens ſatisfirent tous mes compagnons, encore plus inquiets que leur chef, & je les vis peu à peu reprendre leur gaîté naturelle; nous ne négligions pas pour cela les acceſſoires d'uſage; aux approches de la nuit, à cinquante pas de chacune des faces du parc, nous faiſions de grands feux, pour écarter les Lions & les Hiennes; nous en allumions d'autres encore auprès de nous, afin d'augmenter mes ſûretés; toutes ces diſpoſitions réuſſirent à merveille; je repris mes occupations ordinaires, & ne reſpirai plus que pour la chaſſe. Dès le premier après-dîné, j'avois vu des volées de Perroquets traverſer les airs, pour aller s'abattre & boire à la rivière; je les obſervai & parvins à en tuer un. C'étoit une eſpèce nouvelle & qui n'a pas été décrite. Sa taille approche de celle du Perroquet cendré de Guinée; ſa couleur générale eſt le vert de pluſieurs nuances; mais ſur chaque jambe & ſur le poignet de l'aile, il

porte une belle couleur aurore : j'en parle amplement dans mes descriptions d'Oiseaux.

Nous étions aussi visités en plein jour par des troupes considérables de *Bavians*, Singes de la même espèce que mon ami Keès ; ces animaux étonnés de voir tant de monde, l'étoient encore plus de reconnoître un des leurs paisible au milieu de nous, & qui leur répondoit en bon langage. Un jour ils descendirent d'une colline que nous avions à côté de notre camp ; en moins d'une demi-heure, plus d'une centaine nous entourèrent avec curiosité ; ils répétoient sans cesse, *Gou-a-cou*, *Gou-a-cou*. La voix de Keès les enhardissoit. Il y en avoit dans le nombre de beaucoup plus grands les uns que les autres ; mais ils étoient tous de la même espèce ; ils se perdoient en démonstrations & gambades qu'on essayeroit en vain de décrire. On se tromperoit s'ils étoient jugés d'après ces Singes abâtardis qui languissent en Europe dans l'esclavage, la crainte & l'ennui, ou périssent étouffés par les caresses de nos femmes, ou même empoissonnés par leurs bonbons. Le Ciel épais de nos climats flétrit leur gaîté naturelle & les consume ; ce n'est

plus qu'avec des coups de bâton qu'on les fait rire.

Mais une singularité que j'ai eu déjà l'occasion de remarquer, fixoit mon attention. Tout en reconnoissant ses semblables & leur répondant, Keès, que je tenois par la main, ne voulut jamais les approcher; je le traînois vers eux, & ces animaux, qui paroissoient simplement se tenir sur leur garde sans témoigner d'autre crainte, me voyoient arriver avec autant de tranquillité que Keès montroit d'agitation dans sa résistance. Tout d'un coup, il m'échappe, & court se cacher dans ma tente; la crainte peut-être qu'ils ne l'entraînassent avec eux, étoit la cause de son effroi. Il m'étoit très-attaché; j'aime à lui faire honneur de ce sentiment; les autres Singes continuoient leurs agaceries, & sembloient s'efforcer de gambades & de cris pour m'amuser; rassasié de leur tintamarre, & las de ce spectacle, je voulus m'en procurer un autre; un coup de fusil eut bientôt mis tous mes chiens à leurs trousses; ce fut un coup-d'œil amusant de voir leur souplesse & leur légèreté dans la course; ils se dispersèrent; &, sautant de

rocher en rocher, ils disparurent plus prompts que l'éclair.

Le 13 du mois, je fus réveillé de grand matin par le chant d'un oiseau qui m'étoit inconnu. Ses tons soutenus & fortement prononcés, ne ressembloient en rien à tout ce que j'avois jusqu'alors entendu. Ils me paroissoient réellement extraordinaires; je me levai sur le champ, & j'arrivai fort près de lui sans qu'il m'eût aperçu; mais, comme à peine il faisoit jour, je le vis mal au milieu des branches touffues de l'arbre sur lequel il étoit perché, & j'eus le malheur de le laisser partir. Mais, à son vol, je crus reconnoître le Crapaud-volant. Je ne m'étois pas trompé; quelques-jours plus tard, j'eus occasion d'en tirer plusieurs autres.

Cet oiseau est très-différent du Crapaud-volant que nous connoissons en Europe, & qui n'a qu'un cri plaintif assez semblable à celui du Crapaud terrestre; ce qui probablement lui en a fait donner le nom; mais celui d'Afrique a un chant très-articulé qu'il n'est pas possible d'imiter; il le soutient pendant des heures entières après le coucher du soleil,

quelquefois pendant toute la nuit, & cette différence, jointe à celle de sa robe, en fait une espèce nouvelle.

Je tuai encore plusieurs jolis oiseaux, entr'autres un Barbu d'une très-petite espèce inconnue, un Coucou que j'ai nommé le *Criard*, parce qu'en effet son cri perçant se fait entendre à une grande distance; ce cri ou, pour m'exprimer plus correctement, ce chant ne ressemble point à celui de notre Coucou d'Europe, & son plumage est aussi très-différent; je trouvai encore dans ce Canton beaucoup de ces Coucous dorés décrits par Buffon, sous le nom de *Coucou Vert-doré* du Cap. Cet oiseau est sans contredit le plus beau de son genre; le blanc, le vert & l'or enrichissent son plumage; perché sur l'extrémité des grands arbres, il chante continuellement & dans une modulation variée, ces syllabes DI DI DIDRIC aussi distinctement que je l'écris; c'est pour cette raison que je l'avois nommé le DIDRIC.

Comme je m'amusois ainsi à poursuivre quelques petits oiseaux, j'aperçus une volée de Vautours & de Corbeaux, qui faisoient grand bruit en tournoyant dans l'air; arrivé presqu'au

dessous d'eux, je vis les restes d'un Buffle que des Lions avoient dévoré il n'y avoit peut-être pas vingt-quatre-heures. Au premier aspect du champ de bataille, j'augurai que le combat avoit été terrible ; tous les environs étoient battus & labourés; je pouvois compter combien de fois le Buffle avoit été terrassé ; je trouvois çà & là éparses des touffes de la crinière des Lions qu'il avoit sans doute arrachées soit avec ses pieds, soit avec ses cornes.

Je n'étois pas éloigné de la rivière, je vis près de là des pas fraîchement imprimés de deux Hippopotames; je suivis la trace & reconnus aisément par quel endroit ils avoient regagné l'eau ; je prêtois l'oreille inutilement & n'entendis rien ; je ne pouvois gagner les bords de la rivière, tant ils étoient obstrués & garnis de roseaux & d'arbrisseaux ; ces Hippopotames avoient toute facilité pour se tenir cachés & s'exempter de faire le plongeon ; j'aurois perdu trop de temps à les attendre ; l'heure du dîner approchoit ; j'étois à jeun & fatigué ; mon Crapaud-volant & les autres oiseaux m'avoient mené fort loin ; dans le moment où pour rejoindre mon camp par le

plus court chemin, je m'orientois & consultois le Soleil, un coup de fusil tiré presqu'à mon oreille me fit tressaillir, & me cau[illegible] d'autant plus d'épouvante que je m'y att[illegible]dois moins; ce coup ne pouvoit venir que de quelqu'un de mes gens; je courus vers le côté d'où je l'avois entendu partir, & je trouvai le plus mauvais de mes chasseurs en train de brûler ma poudre. Depuis la pointe du jour il guettoit, me dit-il, un Hippopotame, & venoit de le tirer; il ne doutoit point que l'animal ne fût tué. Un coup heureux peut partir d'une main mal-adroite; quoiqu'il fallût plus d'un gros quart-d'heure pour voir l'animal remonter sur l'eau, je résolus de l'attendre moi-même & j'envoyai mon Hottentot chercher du monde, en lui donnant commission de m'apporter quelque nourriture. Après une heure & demie d'impatience, mes gens arrivèrent; mais l'Hippopotame n'avoit point encore reparu; le chasseur m'assuroit cependant qu'après avoir tiré son coup, il l'avoit v[illegible] s'enfoncer dans l'eau, & qu'en même temps il avoit remarqué beaucoup d'ébullitions & plusieurs taches de sang à la surface; il ajou-

toit que le courant étant très-fort, l'animal avoit peut-être dérivé entre deux eaux, ce que je trouvai plus croyable; il partit donc dans l'espérance de le rencontrer plus bas; moi, je regagnai le camp pour y disséquer les oiseaux que j'avois tués.

Vers les trois heures après midi, nous fûmes assaillis par un orage terrible, & le tonnère tomba plusieurs fois sur la forêt qui bordoit la montagne; un de mes gens revint avec une Gazelle qu'il avoit tuée, & celui qui avoit tiré l'Hippopotame arriva fort tard sans avoir rien vu; on se moqua beaucoup de lui; il fut l'objet des sarcasmes de mes beaux-esprits; chacun disoit son mot : on vouloit lui persuader que c'étoit sur un Légouane qu'il avoit lâché son coup de fusil (*). Les plaisanteries faisant insensiblement place aux injures, je vis l'instant où les épigrammes alloient se terminer par un noble combat aux coups de poings; je mis fin, par un mot, à leur verve bilieuse, & contraignis les orateurs au silence.

(*) Le Legouane est une espèce de gros Lézard assez commun dans les rivières d'Afrique.

Le 14, la pluie tomba toute la nuit avec une telle abondance qu'elle éteignit nos feux sans qu'il fût possible de les rallûmer. Nos chiens faisoient un vacarme affreux qui nous tint tous éveillés; cependant nous ne vîmes aucun animal féroce; j'ai observé, que dans ces nuits pluvieuses, le Lion, le Tigre & l'Hienne ne se font jamais entendre; c'est alors que le danger redouble; car, comme ces animaux ne cessent pas pour cela de rôder, ils tombent sur leur proie sans s'être annoncés & sans qu'on ait le temps de les prévenir; ce qui ajoute encore à l'effroi que devroit causer cette circonstance fâcheuse, c'est que l'humidité ôtant le nez aux chiens, leur secours est presque nul; mes gens n'étoient que trop instruits de ce danger: lorsque la pluie éteignoit nos feux pendant la nuit, ils avoient beaucoup de peine à prendre sur eux de les rallumer, tant ils craignoient les surprises.

Il faut convenir que les nuits orageuses des déserts d'Afrique sont l'image de la désolation, & qu'on se sent involontairement frappé de terreur. Quand ces déluges vous surprennent, ils ont bientôt traversé, inondé une

une tente & des nattes; une suite continuelle d'éclairs fait éprouver vingt fois dans une minute le passage subit & précipité d'un jour effrayant à l'obscurité la plus profonde; les coups assourdissans du tonnerre qui éclatent de toutes parts avec un fracas horrible, s'entrechoquent, se multiplient renvoyés de montagnes en montagnes, le hurlement des animaux domestiques, quelques intervalles d'un silence affreux, tout concourt à rendre ces momens plus lugubres. Le danger des attaques de la part des bêtes féroces, ajoute encore à la terreur commune: il n'y a que le jour pour diminuer l'effroi, & rendre le calme à la Nature.

Il survint, mais triste encore & chargé de nuages; la pluie redoubloit par intervalles. N'étant point disposé à sortir, je m'occupai à faire la revue des oiseaux de ma Collection nouvellement préparés; j'en avois suffisamment pour en remplir une caisse; je la fis avec beaucoup de soin, & la calfeutrai selon ma coutume, pour empêcher les insectes d'y pénétrer; la récapitulation générale, tant de ceux que je possédois actuellement que des

envois précédens que j'avois faits du pays d'Auteniquoi, paſſoit déjà ſept cents pièces.

Vers les quatre heures du ſoir le ciel s'épura & vint ranimer fort à propos nos courages abattus. Nous reprîmes nos exercices accoutumés. Je m'amuſai à faire tirer au blanc; c'étoit un grand plaiſir pour mes Hottentots; j'avois ſoin de le leur procurer de temps en temps; il les tenoit en haleine, & j'avois remarqué qu'à dater des commencemens du Voyage, leur aſſurance avoit augmenté en proportion de leur adreſſe; ils recevoient de moi, comme une faveur, ce que je ne leur accordois que dans la vue politique d'une plus grande ſécurité pour ma caravane. Le prix étoit ordinairement une ration de tabac; une bouteille acrochée à un rocher ſervoit de but; la condition étoit de la caſſer à deux cent-cinquante pas. Ce fut un nommé Pit qui ce jour là, au cinquante-quatrième coup, remporta le prix; il le partagea généreuſement à tous ceux qui avoient concouru avec lui. Les balles n'étoient point perdues pour cela; on les retrouvoit toujours preſque toutes au pied de la roche; il n'en coûtoit que la façon de la refonte.

Le coucher du soleil nous promit du beau temps pour le lendemain, & je formai le dessein de faire sérieusement la chasse aux Hippopotames. J'envoyai plusieurs hommes à la découverte le long de la rivière; nous nettoyâmes toutes nos armes à feu; nous fondîmes des balles de gros calibre, dans lesquelles je mettois, suivant l'usage d'Afrique, un huitième d'étain; les balles, par ce moyen, sont d'une plus grande résistance; elles pénètrent mieux parce qu'elles ne s'aplatissent point sur les os; elles seroient d'un effet encore plus certain s'il étoit possible de n'en employer que d'étain pur; mais devenues plus légères, elles ne porteroient pas si loin, & ne toucheroient jamais si juste. Après que les feux pour la nuit furent allumés, ce qui ne se fit pas facilement parce que la terre étoit humide & le bois fort mouillé, je régalai mes gens avec du thé; je suis persuadé que sur une once ils firent passer au-moins cinquante pintes d'eau bouillante.

Cette soirée fut une des plus amusantes que j'eusse encore passées. Toujours mêmes quolibets, mêmes contes plaisans de la part de ces bonnes gens, qui, tous assis en rond autour d'un grand

feu, s'évertuoient pour amuser leur maître & jaloux de fixer son attention & de lui donner des preuves d'attachement & de cordialité, lui faisoient aisément oublier quel chef-d'œuvre on couronnoit ce jour là dans une telle Académie; certes, mon Lycée valoit bien son pareil. Il fut sur-tout question des prouesses du lendemain à la chasse des Hippopotames; tout le monde espéroit se trouver de la fête; j'eus beaucoup de peine à arranger cette partie de façon que chacun fût content; je voulois que quelques chasseurs se distribuassent dans la campagne pour tirer des Gazelles, sur lesquelles je faisois plus de fond pour notre cuisine que sur les Hippopotames, attendu que la rivière avoit ses bords si couverts de roseaux & de grands arbres, qu'il me paroissoit toujours plus difficile de les découvrir & de les approcher. Cependant la nuit avançoit, & je ne voyois point arriver les chasseurs que j'avois envoyés à la découverte; je fis tirer trois coups de mon gros calibre; il se passa presque une demi-heure sans qu'on nous répondît; à la fin nous distinguâmes, à quatre ou cinq minutes d'intervalles, trois coups, qui nous firent juger qu'ils étoient peut-être

adressés à des Hippopotames; un quart-d'heure après, nous entendîmes encore trois autres coups; mais le son ne nous parut pas venir de si loin que les premiers; enfin, d'intervalles en intervalles, toujours mêmes décharges, & toujours plus rapprochées de nous; ce qui nous persuada que ces malheureux fuyoient la poursuite de quelques bêtes féroces. J'allois voler à leur rencontre; ils parurent, effarés & tremblans. Ils n'avoient cependant rien aperçu; mais à l'inquiétude des deux Chiens qu'ils avoient emmenés avec eux, il étoit trop clair que des Lions marchandoient leur vie, & qu'ils avoient eu tout à craindre dans leur chasse. Les Chiens, comme on va le voir, ne les avoient point trompés; j'appris d'eux encore qu'ils avoient ouï le grognement de quelques Hippopotames au-dessus de l'endroit où ils s'étoient embusqués; ce rapport fortifia mes espérances; mais nous avions grand besoin de repos; je rentrai dans ma tente; je n'étois pas encore endormi à onze heures & demie; tout à coup le rugissement d'un Lion, qui n'étoit qu'à cinquante pas de nous, frappe mon oreille; il se faisoit entendre d'un autre Lion, qui paroissoit d'abord

lui répondre de fort loin ; mais dans un quart-d'heure celui-ci le vint joindre, & tous deux ſe mirent à rôder près du camp ; nous fîmes une patrouille ſi hardie & ſi prompte, & nous tirâmes à la fois tant de coups de fuſil, que nos décharges les intimidèrent & les forcèrent à gagner tout-à-fait le large. Nous ne doutâmes plus que ce ne fuſſent les mêmes qui avoient ſuivi nos chaſſeurs. Pour cette fois, ils devoient leur ſalut aux Chiens qu'ils avoient emmenés. Avertis par eux du danger qui les menaçoit, les coups de détreſſe qui s'adreſſoient à nous avoient ſuffi pour tenir l'ennemi en reſpect.

On ne ſauroit exprimer à quel point les Chiens les plus hardis tremblent à l'approche du Lion. Rien n'eſt ſi facile pendant la nuit que de deviner à leur contenance quelle eſt l'eſpèce d'animal féroce qui ſe trouve dans le voiſinage. Si c'eſt un Lion, le Chien, ſans bouger de la place, commence à hurler triſtement. Il éprouve un mal-aiſe & la plus étrange inquiétude ; il s'approche de l'homme, le ſerre, le careſſe ; il ſemble lui dire : « TU ME DÉFENDRAS ». Les autres animaux domeſtiques ne ſont pas moins agités ; tous ſe lèvent ; rien ne reſte couché ;

les Bœufs poussent à demi-voix des mugissemens plaintifs; les Chevaux frappent la terre & se retournent en tous sens; les Chèvres ont leurs signes pour exprimer leur frayeur; les Moutons, tête baissée, se rassemblent & se pressent les uns contre les autres; ils n'offrent plus qu'une masse & demeurent dans une immobilité totale. L'homme seul, fier & confiant, saisit ses armes, palpite d'impatience & soupire après sa victime.

Dans ces occasions, l'épouvante de Keès étoit la plus marquée; autant effrayé des coups de fusil que nous tirions que de l'approche du Lion, le moindre mouvement le faisoit tressaillir; il se plaignoit comme un malade, & se traînoit à mes côtés, dans une langueur mortelle. Mon Coq me paroissoit seulement étonné de toute cette agitation convulsive de mon camp; un simple Epervier l'eût jeté dans la consternation. Il craignoit plus l'odeur d'une Belette que tous les Lions réunis de l'Afrique: c'est ainsi que chaque être a son ennemi qui le défie, & celui-ci fléchit à son tour devant un plus fort. L'homme brave tout, si ce n'est son semblable.

On voit à la vérité des animaux d'une même espèce se livrer entr'eux des combats; mais l'amour, la seule passion qui les désunisse, les y force momentanément; après quoi tout rentre dans l'ordre. On remarque chez les animaux domestiques des haines plus suivies & plus durables. Est-ce l'effet de l'éducation ou de l'exemple?

Je reviens aux différences par lesquelles le danger s'annonce; on croira sans peine, qu'aucun autre n'a été à portée d'en mieux apprécier les détails; & tous les livres & les compilations & toute l'éloquence spéculative ne sauroient prévaloir contre des observations pratiques tant de fois répétées sur le grand théâtre des déserts d'Afrique.

Si c'est une Hïenne qui parcourt le voisinage, le Chien le plus hardi la poursuit jusqu'à une certaine distance, & ne paroît pas la craindre infiniment; le Bœuf reste couché sans témoigner de frayeur, à moins que ce ne soit une jeune bête qui entende pour la première fois cet animal dangereux; il en est de même du Cheval qui, le pied passé dans son licou, reste la nuit sur le pré & ne le craint en aucune façon.

Si ce font des Jakals (efpèces de Renards), les Chiens les pourfuivent avec vigueur, & le plus loin poffible, à moins que, pour le falut de ceux-là, il ne fe trouve dans les environs des Hiennes ou des Lions; car, dès qu'ils en ont connoiffance, la peur les force à rebrouffer chemin, & les ramène bientôt au gîte.

Les Hottentots prétendent que le Jakal eft l'efpion des autres bêtes féroces; qu'il vient agacer & défier les Chiens, pour s'en faire fuivre, afin que le Lion ou l'Hienne faififfant leur avantage, puiffe plus facilement s'emparer de leur proie qu'ils partagent amiablement avec lui, en reconnoiffance du fervice qu'ils en ont reçu.

Ce que j'ai vu vient affez à l'appui de cette affertion, petit-être un peu exagérée; il eft certain, quoi qu'il en foit, que du moment que les Jakals commencent leurs concerts, on ne tarde pas à entendre arriver les Hiennes; elles ne fe montrent cependant à découvert que lorfqu'elles voient les Chiens bien engagés. Nous en gardions toujours deux à l'attache, pour aboyer en l'abfence des autres,

afin d'empêcher que l'Hienne, qui craint le feu moins que le Lion, ne nous approchât de trop près.

Le lendemain, 15 du mois, à peine faisoit-il jour, que nous étions tous sur pied. Après le déjeuné, je fis partir trois Chasseurs pour le bois & pour la plaine, avec ordre de chercher des Buffles, des Gazelles de parade, des Gnous & des Coudoux; d'une autre part, je pris avec moi quatre des meilleurs tireurs & trois hommes pour porter ma grosse carabine, les munitions & quelques pièces de viande séchée, dans le cas où nous serions obligés de passer toute la journée en campagne, & laissant le vieux Swanepoël avec le reste de mon monde à la garde du camp, nous partîmes.

En côtoyant la rivière, nous nous approchions de son bord autant qu'il nous étoit possible, & dans le plus grand silence; nous marchâmes ainsi trois bonnes heures sans avoir rien découvert. Enfin nous reconnûmes le pas d'un Hippopotame qui devoit avoir passé là pendant la nuit; nous suivîmes cette trace l'espace d'une heure & demie; elle nous con-

duisit à l'endroit où l'animal s'étoit jeté à l'eau : à l'instant nous nous distribuâmes le long du bord, à quelques distances les uns des autres, pour prêter l'oreille. Il partit un coup de fusil de celui de mes gens qui étoit le plus éloigné ; nous courûmes à lui ; il avoit vu & tiré l'animal ; mais il l'avoit manqué. Heureusement nous n'attendîmes pas long-temps sans le voir reparoître & l'entendre respirer ; toute sa tête étoit hors de l'eau ; mais il avoit gagné vers la rive opposée. La rivière étoit fort large ; deux de mes gens se mirent à la nage & la traversèrent dans l'espoir de forcer l'animal à tenir au moins le milieu s'ils ne pouvoient l'amener à notre portée. Cette épreuve réussit complètement ; mais l'Hippopotame montroit tant de défiance qu'à peine pour respirer sortoit-il le bout du nez hors de l'eau ; changeant de place à tout instant, il ne se remontroit jamais dans l'endroit où nous l'attendions ; il replongeoit si souvent & si vîte qu'il ne nous donnoit pas même le temps de l'ajuster. Déjà nous avions tiré une trentaine de coups sans qu'aucun l'eût atteint ; les deux Hottentots qui avoient

passé la rivière n'avoient point de fusil ; l'animal rusé qui remarquoit qu'on ne tiroit point de leur côté, s'y tenoit de préférence ; je fis partir Pit, celui de mes Chasseurs qui en dernier lieu venoit de remporter le prix au blanc ; je lui commandai de passer la rivière hors de la vue de l'animal, de faire un détour pour rejoindre ses deux camarades, & sur-tout de ne point tirer sans être sûr de son coup ; il exécuta mes ordres avec beaucoup d'intelligence ; l'animal qui, de l'autre bord se sentant hors de notre portée, n'avoit point de défiance, levoit quelquefois sa tête presqu'entière hors de l'eau ; dans un de ces momens Pit l'ajusta si bien, que l'Hippopotame, en recevant le coup, replongea. Il étoit bien touché ; j'en étois certain ; il reparut en effet bientôt, sortant la plus grande partie de son corps, & se débattant convulsivement ; c'est alors que je lui envoyai une balle dans la poitrine ; il s'enfonça de nouveau & ne reparut plus que vingt-sept minutes après ; il étoit mort & dérivoit au courant ; nos nageurs allèrent à lui & le poussèrent de notre côté jusqu'au bord du rivage.

Je ne peindrai point la joie commune lorsque nous vîmes enfin, ce monstrueux animal en notre possession; mais mon monde & moi avions nos motifs qui ne se ressembloient guères. La gourmandise le présentoit aux yeux de mes gens comme un friand morceau dont ils alloient se gorger, tandis que la curiosité l'offroit à mon esprit comme un objet intéressant d'Histoire naturelle que je ne connoissois encore que par les livres & les gravures.

Les jambes de ce quadrupède, fort courtes proportionnellement à son volume, nous favorisoient d'autant mieux que nous pouvions le rouler à terre, comme nous aurions fait un foudre d'Allemagne. L'animal étoit tout aussi rond; je ne pouvois me lasser d'admirer & d'examiner dans les plus grands détails cette énorme masse. C'étoit une femelle; la balle de Pit l'avoit atteinte précisément au-dessous de l'œil gauche, & se trouva implantée dans la mâchoire; je doutois fort qu'elle fût morte de ce coup; ma balle au contraire, entrée précisément au défaut de l'omoplate, lui avoit cassé une côte & traversoit le poumon de part en part.

Elle avoit, depuis le mufle jusqu'à la naissance de la queue, dix pieds sept pouces de longueur sur huit pieds onze pouces de circonférence; ses défenses arquées ne portoient que cinq pouces de long, sur un pouce de diamètre dans la partie la plus épaisse; ce qui me faisoit juger qu'elle étoit encore jeune; je ne lui trouvai point de fœtus; elle n'avoit dans l'estomac que des feuilles, & quelques roseaux mal broyés; j'y vis même des morceaux de branches de la grosseur d'une plume à écrire, qui n'étoient qu'aplatis; généralement, soit dans l'estomac, soit dans les déjections, on remarque que les grands animaux, comme Eléphant, Rhinoceros, ne triturent que fort légèrement les différentes nourritures qu'ils prennent.

Toutes les figures d'Hippopotames qui ont été données jusqu'à présent sont très-imparfaites; la meilleure que je connoisse, est sans contredit celle de M. Allaman, Professeur de médecine à Leyde. Elle a été gravée d'après les dessins qu'il en avoit reçus de M. Gordon. Dans ma description des Animaux je ferai copier celui que j'en ai tiré moi-même, & j'espère qu'il satisfera les Naturalistes.

Je fis partir un Hottentot pour le camp, afin d'amener le lendemain deux forts attelages de Bœufs, pour transporter notre chasse; le jour avoit entièrement disparu; nous choisîmes le dessous d'un gros arbre pour y passer la nuit; nous n'étions pas éloignés du bord de l'eau, parce que n'ayant pu rouler notre animal plus loin, & ne voulant pas l'abandonner au hasard d'être dévoré par les bêtes carnassières, nous nous voyions forcés de le garder à vue; nous étions environnés & couverts de beaucoup d'arbres, ce qui rendoit notre position plus critique; nous pouvions être aisément surpris; mais au moyen des feux extraordinaires que nous allumâmes, & d'une vingtaine de coups de fusil, qui furent tirés par intervalles, nous eûmes une nuit fort tranquille. Il ne nous fut cependant pas possible de dormir; attirés par le voisinage de l'eau & la fraîcheur de l'emplacement que nous occupions, des miriades de Cousins nous dévoroient; un de mes Hottentots qui s'étoit endormi avoit tellement été piqué, que son visage démesurément enflé le rendoit méconnoissable.

J'avois eu soin de faire couper un pied de l'Hippopotame, qu'on m'accommoda comme on avoit fait, environ cinq mois avant, celui du premier Eléphant que j'avois tué avant de traverser la montagne Duyvels-Kop, pour passer du Pays d'Auteniqnoi dans celui du l'Ange-Kloof.

J'eus toutes les peines du monde pour mettre mes gens à l'ouvrage; ils avoient passé toute la nuit à se bourrer d'Hippopotame; je les avois vu faire cuire des émincées d'un pied de large & de deux ou trois de longueur; ils ne sentoient d'autre besoin que celui de dormir.

On me servit pour mon déjeûné, le pied qu'on m'avoit fait cuire pendant la nuit; il étoit succulent; je le crois supérieur à celui de l'Eléphant. Il est plus délicat, & jamais je n'ai rien mangé qui m'ait fait plus de plaisir.

Quoique l'Hippopotame soit extrêmement gras, sa graisse n'a rien de dégoûtant & ne produit point les mauvais effets de celle des autres animaux; mes gens la faisoient fondre & la buvoient par écuelles, comme on avale un bouillon; ils s'en étoient outre cela si bien

frottés,

frottés, qu'on eût dit qu'on les avoit vernissés, tant ils étoient luisans, & leurs ventres tendus montroient assez que le repas de la nuit n'avoit point été frugal.

J'avois oublié de demander un Cheval pour moi ; Swanepoël y avoit pensé ; la chaleur étoit excessive ; six grandes lieues nous séparoient du gîte ; je fis attacher l'Hippopotame par la tête à une forte chaîne, & l'on y attela douze Bœufs ; tant que nous longeâmes la rivière, ils éprouvèrent beaucoup de peine & de fatigue soit par l'inégalité du chemin, soit par les troncs d'arbre qui gênoient à tous momens le passage ; mais, une fois arrivés sur la plaine couverte d'herbes assez hautes, je fis changer les relais ; &, voyant qu'ils alloient assez rondement, je montai à Cheval, pour gagner le devant. Jager, mon Chien favori, qui ne me quittoit jamais & me suivoit à la chasse & dans toutes mes courses, fut obligé, pour cette fois, de rester en arrière, ne pouvant se traîner; il avoit imité mes Hottentots, & n'arriva qu'avec eux vers les cinq heures du soir.

Les trois Chasseurs que j'avois envoyés d'un autre côté, étoient aussi de retour avec bonne

prise; ils avoient tué deux Gnous, trois Gazelles de parade, de façons que nous nous trouvions tout d'un coup abondance de vivres; mais la grande chaleur, & le frottement de l'Hippopotame sur la terre l'avoit avancé & meurtri, de manière que quelques-unes des parties les plus susceptibles comme les plus délicates, étoient endommagées, & commençoient à se gâter; cela nous obligea à passer la nuit à le dépecer; on en sala une partie dans les deux peaux de Gnoux que mes Chasseurs avoient rapportées; je fis mettre à part les meilleurs morceaux dans une barique d'eau de vie qu'on défonça après avoir transvasé dans des cruches ce qui pouvoit y rester de liqueur; mes gens profitèrent de cette opération & s'enivrèrent.

La nuit suivante, nos deux Lions revinrent encore; je crois que toutes les Hiennes & tous les Jakals s'étoient assemblés pour nous rendre visite. Une Hienne osa traverser nos feux & arriver jusqu'à nous. Elle fut manquée par un Hottentot qui la tira; les Jakals venoient jusques dans le camp; sans le renfort de nos Chiens, nous eussions été

forcés de partager notre chasse avec ces animaux qui ne paroissoient pas d'humeur à en avoir le démenti.

Le lendemain, nos gens s'occupèrent à dépecer la peau de l'Hippopotame pour en faire ce qu'on appelle dans le Pays des *Chanboc*. Ce sont les fouets en usage pour frapper les Bœufs qui sont sous la main du conducteur au timon du chariot; ils ont la forme de ceux dont on se sert en Europe pour monter à Cheval; mais ils sont plus gros & plus longs; & comme dans la plus grande épaisseur, la peau peut avoir deux pouces, on la coupe en lanières de deux pouces de large; ce qui donne à toutes ces pièces deux pouces d'équarissage en tous sens; ils ont environ six pieds de long; on les suspend & l'on attache un poids à l'extrémité inférieure pour les faire sécher; on les arrondit à coup de maillet, observant de les faire venir à rien par l'un des bouts; ceux qu'on rend plus minces pour monter à Cheval, ont sur ceux d'Europe l'avantage de ne jamais rompre, sur-tout, si de temps à autre, on prend soin de les lustrer avec un peu d'huile.

On fait un usage pareil du cuir du Rhinocéros ; les Habitans du Cap lui donnent même la préférence, quoique ce fouet soit moins solide, mais parce qu'il prend un plus beau poli & une couleur de corne presque transparente. Pour les Colons, qui ne sont point élégans & qui préfèrent l'utile à l'agréable, ils ne font usage que des premiers ; les uns & les autres se vendent actuellement assez cher, les deux espèces d'animaux qui fournissent la matière de ces fouets ne se trouvant plus dans les Colonies, & ceux des particuliers qui pénètrent quelquefois au-delà n'étant pas sûrs d'en pouvoir rencontrer.

Au reste, la peau de ces animaux ne peut guères s'employer mieux. Elle est trop épaisse pour servir à d'autres usages ; elle ressemble beaucoup, si l'on met à part son épaisseur, à celle du Cochon ; l'Hippopotame lui-même approche un peu de cet animal : leur lard n'auroit point de différence pour les personnes qu'on n'en auroit pas prévenus ; si la salaison de celui-ci pouvoit se faire avec toutes les précautions requises, on lui donneroit la préférence avec d'autant plus de raison

que, dans la Colonie, cette graiſſe paſſe pour être très-ſaine; par exemple, on eſt perſuadé au Cap qu'elle ſuffit, priſe en pôtion, pour guérir radicalement les perſonnes attaquées de la poitrine; celle que je conſervois dans des Outres de peau n'avoit que la conſiſtance ordinaire de l'Huile d'Olive dans les grands froids de l'hiver.

On reconnoît dans les défenſes de l'Hippopotame, une qualité qui lui donne la préférence ſur l'ivoire; celui-ci jaunit avec le temps; mais, de quelque façon que les autres ſoient préparés, elles conſervènt leur blancheur dans toute leur pureté; il ne faut pas s'étonner ſi les Européens en font un aſſez gros objet de trafic, & ſurtout les François; aidées par l'Art, elles ſuppléent à la Nature, & figurent admirablement bien dans la bouche d'une jolie femme.

Mes Hottentots avoient compté ſur une ſeconde chaſſe; l'appât étoit pour eux ſi ſéduiſant! je trouvai que nous avions aſſez de proviſions, & qu'il falloit employer plus utilement notre temps, ou du moins varier un peu nos occupations, je devrois dire nos

plaisirs. L'envie me prit d'essayer ici mon filet; nous trouvâmes difficilement un endroit de la rivière commode pour le lancer; mais nous y réussimes tant bien que mal; nous ne pûmes tirer tout au plus qu'une vingtaine de poissons de deux ou trois espèces; le plus long avoit à peu près six pouces; frits à la graisse d'Hippopotame, ils me parurent excellens; cette pêche ne nous procurant nul profit qui méritât de nous fixer, & l'embarras d'approcher de la rivière à notre gré m'en ayant tout-à-coup dégoûté, je fis retirer le filet. Dans le moment où l'on s'occupoit à le plier, il vint près de nous un oiseau qui, loin de s'effaroucher en nous voyant, s'approchoit de plus en plus, & poussoit des cris fort aigus; on me dit que c'étoit l'oiseau qui découvre le miel; je remarquois dans ses cris & ses manières, beaucoup d'analogie avec l'oiseau connu des Ornitologistes, sous le nom de *Coucou Indicateur*; mais il étoit beaucoup plus gros que celui que je connoissois déjà; mes Hottentots qui le respectent, à cause des services qu'il leur rend, me demandoient grâce pour lui; c'étoit une espèce nouvelle à joindre

à ma collection ; je l'abbattis ; il est du genre de *l'Indicateur* connu ; mais plus grand & différent par son plumage, il en est une variété.

J'ai fait plus par la suite ; j'ai tué trois différentes espèces de ces oiseaux, tous également Indicateurs.

Les Sauvages de l'Afrique les connoissent bien, & les ménagent comme des Divinités ; ces oiseaux ne vivent que de miel ou de cire ; ce sont eux qui leur indiquent involontairement les magasins où l'on trouve abondamment de l'un & de l'autre.

Les Naturalistes placent on ne sait pourquoi, l'Indicateur parmi les Coucous ; il ne tient pourtant à ce genre que par la conformation des pieds ; &, diffèrent par les autres caractères physiques, il l'est beaucoup encore par ses mœurs ; au risque d'encourir l'Anathème des scientifiques Cabinets, il faut répéter sans cesse que les gros livres ne sont rien auprès du grand livre de la Nature, & qu'une erreur pour avoir été consacrée par cent plumes éloquentes, ne peut cesser d'être une erreur.

Cet oiseau n'est pas plus Coucou que les Pics, les Barbus, les Perroquets, les Toucans

& toutes les autres eſpèces qui ont deux doigts devant & deux derrière ; s'il devoit être rangé dans une claſſe connue, il appartiendroit plutôt à celle des Barbus, parce que c'eſt avec elle qu'il ſe trouve avoir le plus d'analogie.

Je n'ai trouvé dans ſon eſtomac que de la cire & du miel ; pas le moindre débris d'inſecte ne s'y faiſoit appercevoir ; ſa peau eſt épaiſſe, & le tiſſu en eſt ſi ſerré que lorſqu'elle eſt encore fraîche, on peut à peine la percer avec une épingle ; je ne vois là qu'une admirable précaution de la Nature qui, l'ayant deſtiné à diſputer ſa ſubſiſtance au plus ingénieux des inſectes, lui donna une enveloppe aſſez forte pour le mettre à l'abri de ſa piqûre.

Il fait ſon nid dans des creux d'arbres ; il y grimpe comme les Pics, & couve ſes œufs lui-même ; ce caractère de ſes mœurs ſuffit pour le ſéparer totalement du Coucou & en faire un nouveau genre.

On verra, dans mon Ornitologie, les figures & les deſcriptions détaillées des trois eſpèces d'Indicateurs qui me ſont connues.

Mon Hottentot Klaas, en revenant de la chaſſe, m'apporta un Aigle qu'il avoit tué; c'étoit une eſpèce que je n'avois pas encore vue & qui n'eſt décrite par aucun Auteur; je le récompenſai dignement, & lui donnai double ration de tabac; non que je duſſe être généreux envers un homme que j'affectionnois de prédilection, & à qui il m'eût été cruel de refuſer la plus légère faveur, mais pour exciter, par cet exemple, tous mes gens à me faire quelques découvertes.

Cet oiſeau, entièrement noir, me ſembloit, par ſon caractère, tenir autant du Vautour que de l'Aigle; mais j'ai reconnu qu'il en diffère par ſes mœurs; au ſurplus l'analogie eſt grande dans tout le reſte; car, au beſoin, l'Aigle devient Vautour; c'eſt-à-dire que, preſſé par la faim, s'il ne ſe préſente rien de mieux pour l'inſtant, il ſe jette auſſi bien qu'aucun autre oiſeau de proie ſur une charogne empeſtée, & c'eſt une erreur groſſière d'imaginer qu'il ne vit que de ſa chaſſe: lorſque je faiſois répandre les débris des gros animaux que nous avions tués, pour attirer les oiſeaux carnivores, les Aigles, les Pigriè-

ches même arrivoient à la curée tout aussi bien que le Vautours.

Je demande bien pardon aux Poëtes anciens & modernes, de dégrader ainsi la noblesse de ce fier animal; il est affreux, je l'avouerai, de voir cette sublime monture du puissant maître des Dieux s'abattre honteusement sur les restes épars d'une charogne infecte, & s'y repaître à son plaisir!

Le 18, nous passâmes une partie de la nuit à faire le coup de fusil, pour écarter encore nos deux Lions & la troupe vorace des Hiennes; je ne m'endormis que fort tard; à mon reveil, quelle fut ma surprise de me voir entouré au milieu de mon camp d'une vingtaine de Sauvages Gonaquois. Cette visite & ses suites méritent de plus amples détails. Le Lecteur, dans ce simple récit, puisera plus de vérités sur l'état positif d'un Sauvage d'Afrique, que dans tous les discours des Philosophes.

Le Chef s'approcha pour me faire son compliment; les femmes, dans toute leur parure, marchoient derrière lui: elles étoient luisantes & fraîchement *Boughouées*, c'est-à-dire qu'a-

près s'être frottées avec de la graisse, elles s'étoient saupoudrées d'une poussière rouge qu'elles font avec une racine nommée dans le pays *Boughou*, & qui porte une odeur assez agréable. Elles avoient toutes le visage peint de différentes manières, chacune d'elles me fit un petit présent. L'une me donna des œufs d'Autruches, une autre un jeune Agneau, d'autres m'offrirent une abondante provision de lait dans des paniers qui me paroissoient être d'osier; ce dernier cadeau m'étonna; » du lait » dans des paniers, me disois-je! voilà une » invention qui annonce bien de l'industrie »! &, me rappelant ces pots au lait de cuivre dont on se servoit autrefois à Paris, avant que la sagesse de la Police les eût à jamais proscrits, je vis en les comparant avec les vases si propres qui m'étoient présentés, combien un grand peuple avec ses arts, ses grands hommes & son Louvre, est souvent loin, pour les besoins les plus simples, des peuples qu'il méprise!

Ces jolis paniers se fabriquent avec des roseaux si déliés, & d'une texture si serrée qu'ils peuvent servir même à porter de l'eau;

ils m'ont été, pour cet ufage, d'une grande reffource dans fa fuite; le chef des Gonaquois m'apprit qu'ils étoient l'ouvrages des Caffres avec lefquels ils les échangent contre d'autres objets.

Ce chef fe nommoit *Haabas*; il me fit préfent d'une poignée de plumes d'Autruche du choix le plus rare. Pour lui montrer le cas que je faifois de fon préfent, je détachai fur le champ le panache de la même efpèce que je portois à mon chapeau, & je mis le fien à la place; je remarquai dans les traits du bon vieillard toute la fatisfaction qu'il en reffentoit; il me témoigna par fes geftes & fes paroles combien il étoit enchanté de mon action.

Mon tour vint de prouver à ce Chef ma reconnoiffance: je commençai par lui faire donner quelques livres de tabac. J'allois me procurer, à peu de frais, une fcène délicieufe, & faire plus d'un heureux; d'un fimple figne, Haabas fit approcher tout fon monde; dans un clin-d'œil, ils formèrent un cercle, & s'accroupirent comme des Singes; tout le tabac fut diftribué, & je remarquai, avec beaucoup de plaifir,

que la portion que s'étoit réſervée Haabas égaloit tout au plus celle des autres. Je me ſentis touché de cette bonhomie & de l'eſprit d'équité que je voyois briller en lui d'une façon ſi naïve & ſi ſimple ; j'ajoutai au préſent que je venois de lui faire, pour lui perſonnellement, un couteau, un briquet, une boîte d'amadoue, & un collier de très-gros grains de verroterie. Je donnai aux femmes des colliers & du fil de cuivre pour des bracelets ; au milieu de ces offrandes réciproques, & des ſentimens affectueux qu'elles nous inſpiroient mutuellement, je remarquai une jeune fille de ſeize ans ; confondue dans la foule, elle montroit moins d'empreſſement à partager les joyaux que je diſtribuois à ſes compagnes, que de curioſité pour ma perſonne : elle m'examinoit avec une attention ſi marquée, que je m'approchai d'elle pour lui donner tout le temps de me conſidérer à ſon aiſe ; je lui trouvai la figure charmante ; elle avoit les plus fraîches & les plus belles dents du monde ; ſa taille élégante & ſvelte, & les formes amoureuſes de ſon corps auroient ſervi le pinceau d'Albane. C'étoit la plus jeune des Graces ſous la figure d'une Hottentote.

Les impreſſions de la beauté ſont univerſelles; c'eſt une Souveraine dont l'empire eſt par-tout; je ſentis à la prodigalité de mes préſens que je pliois un peu ſous ſa puiſſance; ma jeune Sauvage ſe fut bientôt accoutumée à moi; je venois de lui donner une ceinture, des bracelets, un collier de petits grains blancs qui la paroient à ravir; je détachai de mon cou un mouchoir rouge dont elle s'enveloppa la tête; dans cet accoutrement, elle étoit, ce qu'en langage précieux, on diroit délicieuſe. Je me faiſois un plaiſir de la parer moi-même. Quand ſa toilette fut achevée, elle me demanda quelques bijoux pour ſa ſœur, qui étoit reſtée à la Horde; elle montra du doigt ſa mère; & m'apprit qu'elle n'avoit plus de père; je la fatiguois de queſtions, tant je trouvois de charme dans ſes réponſes. Rien n'égaloit le plaiſir que j'avois à la voir, ſi ce n'étoit celui que je prenois à l'entendre; je lui demandai de reſter avec moi, & lui fis toutes ſortes de promeſſes; mais quand je lui parlai ſur-tout de l'emmener dans mon Pays où toutes les femmes ſont des reines, & commandent à des Hordes puiſſantes d'Eſclaves, loin de ſe laiſſer tenter,

elle rejeta bien loin mes propoſitions, & ſe livra ſans façon à quelques mouvemens d'impatience & d'humeur. Un Monarque n'eût pas vaincu ſa réſiſtance, & le chagrin que lui cauſoit la ſeule idée d'abandonner ſa famille & ſa Horde. Je finis par la prier de m'amener du moins ſa ſœur, qui auroit lieu d'être ſatisfaite à ſon tour. Elle me le promit. Dans ce moment, ſes yeux ſe fixèrent ſur une chaiſe placée non loin de moi. Elle me montra un couteau que j'y avois laiſſé par haſard; je m'empreſſai de le lui offrir; elle le remit ſur le champ à ſa mère.

Elle étoit ſans ceſſe occupée de ſes atours nouveaux pour elle; elle touchoit ſes bras, ſes pieds, ſon collier, ſa ceinture, paſſoit vingt fois la main ſur ſa tête pour y toucher & reconnoître ſon mouchoir qui lui plaiſoit beaucoup; j'ouvris mon néceſſaire, & j'en tirai le miroir que je mis devant elle; elle s'y regarda très-attentivement & même avec complaiſance; elle montroit aſſez par ſes geſtes & ſes attitudes variées combien elle étoit ſatisfaite, je ne dis pas de ſa figure mais de ſes ajuſtemens qui lui faiſoient une impreſſion toujours plus

vive. Lors de sa toilete du matin & du départ de la Horde pour me venir voir, elle s'étoit frotté les joues avec de la graisse & de la suie; je les lui fis laver & bien essuyer, mais je ne pus jamais lui persuader que les secours de son art nuisoient à la Nature qui l'avoit crée très-jolie. Quelqu'adresse que je misse dans mes raisonnemens, quelque fût l'effet de sa complaisance à rendre à ses joues fraîches ce tendre velouté de la jeunesse si fugitif & si léger, elle tenoit à son vilain noir graisseux avec autant d'entêtement qu'en nos climats on tient au rouge, à toutes ces pâtes non moins dégoûtantes, si elles ne sont pas plus funestes.

Ma belle élève me pria de lui laisser mon miroir & j'y consentis; elle profitoit à merveille de la faveur qu'elle s'étoit doucement acquise pour me demander tout ce qui lui faisoit plaisir; je me laissois toujours entraîner; cependant je fus contraint de lui refuser plusieurs effets autant par le besoin indispensable que j'en avois, que dans la crainte qu'elle n'en fît un usage dangereux pour elle-même. Mes boucles de jarretières l'avoient aussi tentée;

le

le brillant des cailloux du Rhin parloit à ſes yeux. J'aurois été charmé de lui en faire hommage. Combien ne déſirai-je pas en ce moment les plus miſérables attaches de fer pour remplacer ce meuble d'un luxe d'ailleurs fort inutile ! Malheureuſement c'étoit la ſeule paire que je poſſédaſſe ; je lui fis comprendre que ces boucles m'étoient abſolument néceſſaires ; de ce moment, il n'en fut plus queſtion. Elle avoit le bon eſprit de n'être affectée d'aucun de mes refus ; il ſuffiſoit que j'euſſe une fois dit non, pour qu'elle changeât d'objet.

Je trouvois ſon nom difficile à prononcer, déſagréable à l'oreille, & très inſignifiant pour mon eſprit ; je la débaptiſai & la nommai *Narina*, qui ſignifie *fleur* en langage Hottentot ; je la priai de conſerver ce beau nom qui lui convenoit à mille égards ; elle me promit de le porter tant qu'elle vivroit, comme un ſouvenir de mon paſſage dans ſon Pays & comme un témoignage de ſon amour ; car ce ſentiment déjà ne lui étoit plus étranger & dans ſon langage naïf & touchant, elle me faiſoit aſſez connoître tout ce qu'a d'impérieux

la première impreſſion de la Nature; & qu'au fond des déſerts d'Afrique, il ne falloit pas même oſer pour être heureux.

J'avois fait tuer un Mouton, & cuire une bonne quantité de notre Hippopotame pour régaler nos hôtes; ils ſe livrèrent à tous les accès de la gaîté. Tout le monde danſa. Mes Hottentots, en hommes polis & galans, régalèrent de leur muſique les Sauvages; les virtuoſes firent entendre le Goura, le Jnoum-jnoum, le Rabouquin; l'heureuſe Guimbarde ne fut point oubliée; cet inſtrument nouveau produiſit ſur les aſſiſtans la plus vive ſenſation; Narina, comme toutes les jolies femmes qui ne doutent de rien, voulut l'eſſayer; mais, comme toutes les jolies femmes, bientôt impatientée de la leçon, elle jeta loin d'elle l'inſtrument qu'elle trouva déteſtable.

Toute cette journée ſe paſſa en fêtes, en folies; mes gens diſtribuèrent leur ration d'eau de vie, indépendamment de celle que je leur avois fait particulièrement donner; je vis avec plaiſir que Narina n'en pouvoit boire; cette ſobriété redoubla l'intérêt qu'elle m'avoit inſpiré; je déteſte cette liqueur, & m'étonne comment

nos femmes bravent ainsi par gentillesse le plus dégoûtant des poisons.

Je songeai à faire ramasser de bonne heure le bois nécessaire pour nos feux ; cette opération ne fut pas longue ; les Gonaquois se mirent de la partie, & firent une ample provision pour eux-mêmes ; car je leur avois permis de rester jusqu'au lendemain, & leur avois assigné, pour passer la nuit, une place éloignée de mon camp.

Le soir, lorsque ces feux furent allumés, je régalai mon monde avec du thé & du caffé ; Narina prenoit goût au thé ; mais la couleur du caffé lui donnoit de l'aversion pour cette liqueur ; je mis la main sur ses yeux, & lui en fis avaler une demi-tasse ; elle la trouva bonne ; mais elle retournoit de préférence au thé ; elle y revenoit même fort souvent ; c'étoit de sa part une finesse dont je feignois de ne m'être pas aperçu & qui m'amusoit beaucoup ; je suis persuadé que cette boisson ne flattoit pas infiniment son goût : mais elle se dépêchoit de l'avaler pour arriver, dans le fond de la tasse, au morceau de sucre candi qu'elle m'avoit vu y jeter.

Après ce goûter frugal, & les ſcènes piquantes qu'il me procuroit, on le remit à la danſe, & vers minuit le beſoin du repos fit ceſſer les plaiſirs.

Depuis quelque temps je couchois dans mon chariot pour éviter l'humidité des nuits; je fis au chef des Gonaquois la politeſſe de le garder dans mon camp, & j'arrangeai moi-même ce bon vieillard dans ma Canonnière.

Le Lecteur s'attend bien ſans doute, à voir ma favorite exceptée de la loi qui renvoyoit toute la Horde dans l'enceinte que je lui avois preſcrite, & ne croira point à ma continence. Narina ſe tenoit près de moi, & ne ſongeoit guères à quitter ſon ami... Je lui montrai ſa mère & ſes compagnes qui s'éloignoient de nous, &... je reçus les adieux de Narina.

Je détachai deux de mes gens armés pour paſſer la nuit auprès de ces Gonaquois & les défendre contre l'approche des animaux carnaſſiers; lorſque tout le monde ſe fut retiré, j'ordonnai qu'on ne laiſſât plus entrer ni ſortir perſonne.

J'eus beaucoup de peine à m'endormir; tout ce qui venoit de ſe paſſer, depuis l'ar-

rivée de ces Sauvages, se retraçoit à mon imagination sous des couleurs si bizarres & si riches; ce que j'apprenois du caractère & des mœurs de ces peuples, comparé aux relations fades & ridicules de nos romanciers Voyageurs, me sembloit si pur, si simple & si touchant, mes conversations particulières avec Haabas, avec Narina m'avoient si vivement intéressé, que je maudissois jusqu'aux rapides instans enlevés à ces scènes animées, & regrettois de n'en pas voir se prolonger le cours.

A mon réveil, j'allai visiter le camp de mes Gonaquois; l'aurore commençoit à peine à briller; roulés en peloton sous leurs Krós (*); ils étoient tous plongés dans le plus profond sommeil; Narina étoit avec sa mère, sur une natte que je leur avois fait donner pour les garantir de l'humidité. Les sept autres femmes

---

(*) Manteaux de peaux de différens Quadrupèdes dont se servent généralement tous les Hottentots, soit pour se vêtir de jour, soit pour se couvrir pendant la nuit. J'aurai occasion d'en parler plus amplement dans la suite.

entassées les unes près des autres formoient un groupe plaisant ; on ne voyoit ni pieds ni têtes ; tout étoit caché sous la couverture ; je leur souhaitai le bon jour par un coup de fusil lâché à leurs oreilles ; je vis aussitôt toutes ces têtes effrayées sortir de dessous leurs Kros & m'offrir le plus comique des tableaux ; cependant quelques-uns des dormeurs ne se réveillèrent point ; ce qui ne doit pas surprendre ; car le sommeil pour les Hottentots est voisin de la léthargie.

Je les laissai reprendre à leur aise l'usage de leurs sens, & j'allai côtoyer la rivière pour tirer quelques oiseaux avant que la chaleur se fît sentir ; le Nord qui dans ces parages fait l'office du midi en France, nous annonçoit une journée accablante ; je rentrai chez moi à dix heures avec quelques oiseaux, entr'autres un Gobe Mouche roux à longue queue, que je regardois avec raison comme une découverte heureuse ; ce charmant animal, dont la couleur dominante est en effet le plus beau roux, a la tête ornée d'un huppe plus belle encore, & porte deux très-longues plumes à la queue ; ce qui lui donne un air de dignité que sa

femelle ne partage point avec lui; encore n'en jouit-il que dans la saison des amours; elle dure environ trois mois, passé lequel temps ces deux plumes se détachent d'elles-mêmes; rien alors ne le distingue de sa femelle qu'une teinte un peu plus rembrunie.

Il ne faut pas confondre cette espèce avec l'oiseau du même genre décrit par Buffon & Brisson sous le nom de Gobe-Mouche huppé & à longue queue du Cap de Bonne-Espérance; il est faux que cet oiseau se trouve au Cap. Il appartient aux Indes & notamment à l'île de Ceylan. Il diffère beaucoup du mien. Les caractères qui les distinguent seront rapportés dans mon Ornithologie. Je puis seulement assurer d'avance que les deux Gobe-Mouches, décrits sous ce nom, dont l'un est presque blanc & l'autre roux, & qu'on donne comme des espèces différentes, n'en font absolument qu'une seule, & que cette variété dans les couleurs provient de la différence des saisons: on peut s'en convaincre en examinant l'un de ces individus dans mon cabinet, qui, tenant encore des deux états, montre clairement le passage successif du blanc au roux.

Celui que je venois de tirer n'éprouve jamais ce changement ; ce caractère seul suffit pour ne pas le confondre, comme on l'a fait, & pour en faire une nouvelle espèce.

Après avoir déposé ma chasse dans ma tente, je retournai au camp de mes hôtes ; je n'y trouvai que les hommes ; toutes les femmes avoient disparu ; on m'apprit qu'elles venoient de partir pour se baigner. Curieux de voir cette cérémonie, je gagnai la rivière ; je ne perdis pas beaucoup de temps à les chercher ; leurs voix & leurs éclats de rire m'eurent bientôt mis sur la piste ; je me glissai doucement entre les arbres & les broussailles, & j'arrivai tout près du bord sans être aperçu ; elles nageoient toutes, folâtrant au milieu des eaux, & plongeant avec une adresse merveilleuse.

Lorsque j'eus examiné mes baigneuses à loisir, un coup de fusil que je tirai en me présentant à elles fit cesser leurs jeux. Toutes en même temps s'enfoncèrent dans l'eau, & ne montroient plus que le bout du nez ; je m'étois assis sur leurs habillemens entassés ; je prenois plaisir à les persiffler, & leur faisois voir

l'un après l'autre leurs petits tabliers, en les invitant à venir les chercher; la mère de Narina rioit aux éclats de l'embarras de ſes compagnes ainſi priſes au dépourvu. Elle étoit ſortie de l'eau plus tôt que les autres, & ſe repoſoit ſous un arbre en les attendant; elles me ſupplièrent long-temps de m'éloigner; ce fut en vain. Il ne leur reſtoit qu'un parti qu'elles ſaiſirent avec une adreſſe dont je fus étonné; elle connoiſſoient tout l'aſcendant qu'avoit ſur moi la belle Narina. Sa mère lui lança ſon tablier & ſon kros; elle s'habilla dans l'eau & vint bientôt à moi de l'air le plus tendre & le plus ingénu, me conjurer de me retirer quelques momens à l'écart pour donner le temps à ces femmes de reprendre leurs vêtemens; je feignis d'y mettre un peu de réſiſtance; mais, me prenant par la main, Narina réuſſit à m'entraîner avec elle juſqu'à ce qu'étant hors de vue elle put crier à ſes compagnes qu'elles pouvoient ſortir de l'eau & s'habiller.

Cependant nous cheminions vers ma tente de plus en plus familiariſés, Narina folâtran auſſi librement avec moi qu'elle l'eut fait avec ſon frère, ſes parens, ſes compagnes; elle m

plaiſantoit à ſa manière, me tourmentoit d'une façon très-piquante, tantôt luttant de force avec moi pour ſe débarraſſer de mes bras, tantôt franchiſſant, pour me fuir, les taillis, les ravines, les plus larges foſſés; jeune & vigoureux alors, depuis long-temps rompu aux travaux les plus pénibles, & menant une vie plus dure mille fois que ces Sauvages mêmes, j'euſſe défié nos Hercules d'Europe; mais ſoit que l'habitude & un reſte de galanterie me fiſſent une loi de n'employer envers la jeune Narina que la moitié de mes forces, ſoit qu'en effet elle eût plus d'adreſſe, & les mouvemens plus ſouples, elle m'auroit contraint à lui demander grâce, & je pliois ſous ſes efforts; mais ſur-tout lorſqu'échappée à mes agaceries, & mettant entre nous un peu d'intervalle, elle me défioit à la courſe & venoit à s'élancer; avec quelle vîteſſe elle parcouroit les chemins & par cent détours revenoit ſe cacher à la liſière du bois & me ſurprenoit au paſſage!

Différens oiſeaux que je voyois voltiger dans la forêt me forçoient à tous momens d'y rentrer: c'étoit le ſeul moyen qui me reſtât d'appaiſer les fougues de ma jeune Sauvage; rien

n'égaloit le plaisir qu'elle éprouvoit à me voir tirer des coups de fusils; je ne les lui épargnois pas, & dans cette seule course j'abattis une vingtaine d'oiseaux; je n'avois point emmené de Chien; Narina en faisoit aisément l'office, saisissoit admirablement bien les pièces qui n'étoient que blessées. Cependant je commençois à perdre de vue mon camp, & m'étois laissé entraîner un peu loin. Tous ces jeux & les espiégleries de ma jeune compagne parvinrent enfin à m'égarer, & ne cessèrent que lorsqu'elle m'eut donné tout naturellement une bonne leçon & la meilleure réponse au tour si plaisant que je venois de lui jouer il n'y avoit qu'un moment aux bords de la rivière Groot-Vis. Nous venions de rejoindre son cours qui me reconduisoit imfailliblement à mon camp; un Héron que je venois de tirer, s'étoit abattu sur les bords de la rivière; entraîné par le courant, il gagnoit le milieu & alloit m'échapper; j'en eusse été d'autant plus désolé qu'un de ses pareils que j'avois eu beaucoup de peine à me procurer, avoit été un jour par la négligence d'un de mes gens cruellement endommagé dans ma tente. Déjà j'étois

à mi-corps dans la rivière ; mais embarrassé dans les herbes qui croissent sur les bords, & n'ayant pas encore oublié l'accident du Queur-Boom, je répugnois à me laisser entraîner plus avant ; Narina, qui s'apperçut de mon embarras & me voyoit m'y prendre assez gauchement pour courir après mon oiseau, s'étonna que je craignisse si fort de me mettre au large ; en un clin-d'œil elle s'élance à la nage ; je rejoins la terre que je venois de quitter ; mais la cruelle, tenant mon oiseau à la main, m'appelle & m'invite à le venir chercher ; après cent débats & les plus vives instances, loin de le rendre à mes désirs, elle gagne comme un trait l'autre bord, & de là me nargue à son aise & se rit de ma poltronnerie ; j'ai dit quelque part que je ne sais point nager ; s'il fut des circonstances où je dusse m'en plaindre, sans contredit, il ne pouvoit s'en rencontrer de plus mortifiante & qui dût m'exciter davantage à réparer cette négligence inexcusable de l'éducation. Lorsque je vis que je ne pouvois rien obtenir de ma belle étourdie, je pris le parti de m'asseoir sur les bords de la rivière & de l'attendre patiemment ; elle fut bientôt lasse elle-même ; elle

se remit à la nage & revint, non sans quelques plongeons, rejoindre le bord où j'étois; rien ne l'effrayoit de ma part; pendant sa traversée, je l'avois plusieurs fois couchée en joue; elle n'en étoit que plus folle & plus entêtée à me refuser mon Héron; nous reprîmes enfin tous les deux plus paisiblement notre route jusqu'à ma Tente.

Les autres Gonaquoises que nous avions laissées plus bas sur les bords de la même rivière ne tardèrent pas à nous rejoindre; un reste de honte se lisoit dans leurs regards & sur leurs fronts; j'eus à rougir de m'être fait un jeu cruel de leur décence; c'étoit la pudeur native dans tout son embarras, bien différente de cette réserve perfide dont on se pare avec orgueil & qui n'est qu'un manége agaçant plus dangereux que le scandale.

Je fis déjeûner mes Sauvages; ensuite on m'apporta la table sur laquelle je faisois mes dissections, & qui ne me servoit qu'à cela; elle formoit avec deux chaises tout le meuble de ma tente; je me mis devant eux à écorcher les oiseaux que j'avois tués le matin. Cette opération les intriguoit fort; ils me regardoient

avec surprise & ne pouvoient concevoir à quel dessein j'ôtois la vie à des oiseaux pour les dépouiller & leur rendre aussitôt leur forme. Je ne perdis pas mon temps à leur vanter des cabinets de collections, & le cas qu'on en fait en Europe; ils se seroient à bon droit étonnés que je fusse venu de si loin dans cette unique dessein, & la question de Narina s'il n'y avoit point d'oiseaux dans mon Pays, me parut naturelle & bien simple; je pensai qu'aucune dissertation sur ce sujet avec des Sauvages qui ne m'auroient point compris, ne valoit pas le plaisir d'apprêter un Martin-Pécheur dont je fis présent à ma belle curieuse.

Haabas m'engageoit à lever mon camp pour l'aller placer près de sa Horde, où je trouverois une grande variété d'oiseaux de toute espèce; il me fit comprendre que je n'en étois éloigné que d'environ deux lieues; je lui promis de l'aller voir sous peu de jours.

Il se disposoit à partir. Je le fis dîner avec tout son monde, & lui donnai en particulier une petite provision de tabac, ce qui lui fit grand plaisir; Narina me promit de m'apporter du lait, & de m'amener bientôt sa sœur;

enfin, très-satisfaits les uns des autres, après mille adieux répétés, ces bonnes gens me quittèrent; je les fis accompagner par un des miens que je chargeai de reconnoître la route, & de me faire quelques échanges pour des Moutons.

Fin du Tome Premier.

00032976

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016